

ŒUVRES
CHOISIES
DE VOLNEY.

189



LES RUINES,

PAR

C. F. VOLNEY.

Pair de France.



PARIS,

BAUDOUIN FRÈRES,

Rue de Vaugirard, N.° 17.

1826.

LES

RUINES,

OU

MÉDITATION SUR LES RÉVOLUTIONS

DES EMPIRES.

PAR C.-F. VOLNEY,

PAIR DE FRANCE, MEMBRE DE L'INSTITUT, ETC.;

PRÉCÉDÉ D'UNE NOTICE

PAR M. LE COMTE DARU, PAIR DE FRANCE.



PARIS,

BAUDOUIN FRÈRES, LIBRAIRES,

RUE DE VAUGIRARD, N° 17.

M D CCC XXVI.

NOTICE

SUR

M. LE COMTE DE VOLNEY,

LUE A LA CHAMBRE DES PAIRS, LE 14 JUIN 1820,

PAR M. LE COMTE DARU.

M. Constantin-François Chassebeuf de VOLNEY était né en 1757 à Craon, dans cette condition mitoyenne, la plus heureuse de toutes, puisqu'elle n'est déshéritée que des faveurs trop périlleuses de la fortune, et que les avantages sociaux et intellectuels y sont accessibles à une ambition raisonnable.

Dès sa première jeunesse, il se voua à la recherche de la vérité, sans se laisser effrayer par les études sérieuses qui seules peuvent initier à son culte. A peine âgé de vingt ans, mais déjà muni de la connais-

sance des langues anciennes, des sciences naturelles et de l'histoire, déjà accueilli parmi les hommes qui tenaient alors un rang distingué dans les lettres, il soumit au jugement d'une illustre académie la solution de l'un des problèmes les plus difficiles que nous ait laissés à résoudre l'histoire de l'antiquité.

Cet essai ne fut point encouragé par les hommes savans qui en étaient les juges : l'auteur n'appela de ce jugement qu'à son courage et à ses efforts.

Bientôt après, une succession lui étant échue, *l'embarras fut de la dépenser* (ce sont ses propres expressions). Il résolut de l'employer à acquérir, dans un grand voyage, un fonds de connaissances nouvelles, et se décida à parcourir l'Égypte et la Syrie. Mais pour visiter ces contrées avec fruit, il fallait en connaître la langue. Cette difficulté ne rebuta point le jeune voyageur; au lieu d'apprendre l'arabe en Europe, il alla s'enfermer dans un couvent de Coptes, jusqu'à ce qu'il fût en état de parler cet idiome commun à tant de peuples de l'Orient. Cette résolution prouvait déjà une de ces âmes fortes qu'on

peut s'attendre à trouver inébranlables dans les épreuves de la vie.

Quoique le voyageur eût eu à nous entretenir, comme un autre, de ses peines et de quelques périls surmontés par son courage, il sut se mettre au-dessus de la faiblesse qui, le plus souvent, porte ses pareils à nous entretenir de leurs aventures personnelles autant que de leurs observations. Dans son récit il s'éloigne des sentiers battus; il ne vous dit point par où il a passé, ce qui lui est arrivé, quelles impressions il a éprouvées. Il évite avec soin de se mettre en scène; c'est un habitant des lieux, qui les a long-temps et bien observés, qui vous en décrit l'état physique, politique et moral. L'illusion serait complète, si on pouvait supposer dans un vieil Arabe toutes les connaissances, toute la philosophie des Européens, qui se trouvent réunies à la maturité dans un voyageur de vingt-cinq ans.

Mais quoiqu'il possède tous les artifices par lesquels on répand de l'intérêt dans le discours, vous ne reconnaissez point le jeune homme à la pompe de ses descriptions am-

bitieuses; quoiqu'il soit doué d'une imagination vive et brillante, vous ne le surprenez jamais expliquant par des systèmes hasardés les phénomènes physiques ou moraux qu'il vous décrit. C'est un sage qui observe avec les yeux d'un savant. A ce double titre il ne juge qu'avec circonspection, et sait avouer quelquefois qu'il ignore les causes des effets qu'il vient d'exposer.

Aussi son récit a-t-il tous les caractères qui persuadent, l'exactitude et la bonne foi; et lorsque, dix ans après, une grande entreprise militaire porta quarante mille voyageurs sur cette terre antique, qu'il avait parcourue sans compagnon, sans armes, sans appui, tous reconnurent un guide sûr, un observateur éclairé dans l'écrivain qui ne semblait les avoir devancés que pour leur aplanir ou leur signaler une partie des difficultés de la route.

Ce fut un témoignage unanime qui s'éleva de toutes parts, pour attester l'exactitude de ses récits, la justesse de ses observations; et le Voyage d'Égypte et de Syrie fut recommandé par tous les suffrages à la re-

connaissance et à la confiance publiques.

Avant d'être soumis à cette épreuve, cet ouvrage avait obtenu dans le monde savant un succès si rapide et si général, qu'il était parvenu jusqu'en Russie. L'impératrice qui regnait alors sur cet empire (c'était en 1787) envoya à l'auteur une médaille qu'il reçut avec respect, comme une marque d'estime pour ses talens, et avec reconnaissance, comme un témoignage d'approbation donné à ses principes. Mais lorsque l'impératrice se déclara l'ennemie de la France, M. de Volney renvoya cet honorable présent, en disant : « Si je l'obtins de son estime, je le lui rends pour la conserver. »

Cette révolution de 1789, qui venait d'attirer sur la France les menaces de Catherine, avait appelé M. de Volney sur la scène politique.

Député à l'assemblée des États-Généraux, les premières paroles qu'il y prononça furent pour la publicité des délibérations.

Il provoqua l'organisation des gardes nationales et celle des communes et des départemens.

A l'époque où l'on s'occupait de la vente des biens du domaine (en 1790), il publia un petit écrit où il pose ces principes : « La puissance d'un État est en raison de sa population ; la population est en raison de l'abondance ; l'abondance est en raison de l'activité de la culture, et celle-ci en raison de l'intérêt personnel et direct, c'est-à-dire de l'esprit de propriété. D'où il suit que plus le cultivateur se rapproche de l'état passif de mercenaire, moins il a d'industrie et d'activité ; au contraire, plus il est près de la condition de propriétaire libre et plénier, plus il développe ses forces et les produits de sa terre, et la richesse générale de l'État. »

L'auteur arrive à cette conséquence, qu'un État est d'autant plus puissant qu'il compte un plus grand nombre de propriétaires, c'est-à-dire une plus grande division des propriétés.

Conduit en Corse par cet esprit d'observation qui n'appartient qu'aux hommes dont les lumières sont étendues et variées, il aperçut du premier coup d'œil tout ce qu'on pou-

vait faire pour perfectionner l'agriculture dans ce pays; mais il savait que chez les peuples dominés par d'anciennes habitudes, il n'y a d'autre démonstration, d'autre moyen de persuader que l'exemple. Il achète un domaine considérable, et se livre à des expériences sur toutes les cultures qu'il croit pouvoir naturaliser dans ce climat : la canne à sucre, le coton, l'indigo, le café, attestent bientôt le succès de ses efforts. Ces succès attirent sur lui l'attention du Gouvernement; il est nommé directeur de l'agriculture et du commerce dans cette île, où, faute de lumières, toutes les méthodes nouvelles sont si difficiles à introduire.

Il n'est guère possible d'apprécier le bien qu'on devait attendre de cette paisible magistrature; mais on sait que ce n'étaient ni les lumières, ni le zèle, ni le courage de la persévérance, qui pouvaient manquer à celui qui en était revêtu : à cet égard il avait fait ses preuves. Ce fut pour céder à un sentiment non moins respectable qu'il interrompit lui-même le cours de ses travaux. Lorsque ses concitoyens du bailliage d'Angers l'eurent

nommé leur député à l'Assemblée constituante, il donna sa démission de l'emploi qu'il tenait du Gouvernement, professant cette maxime, qu'on ne peut être mandataire de la nation, et dépendant par un salaire de ceux qui l'administrent.

Par respect pour l'indépendance de ses fonctions législatives, il avait renoncé à la place qu'il exerçait en Corse avant son élection; mais il n'avait pas renoncé à faire du bien à ce pays. Ce noble sentiment l'y ramena après la session de l'Assemblée constituante. Appelé dans cette île par des habitans qui y exerçaient une grande influence et qui invoquaient le secours de ses lumières, il y passa une partie des années 1792 et 1793.

A son retour il publia un écrit intitulé : *Précis de l'état actuel de la Corse*. Ce fut un acte de courage; car il ne s'agissait pas d'un tableau physique, mais d'exposer l'état politique d'une population que plusieurs partis divisaient et où fermentaient des haines invétérées. M. de Volney révéla les abus sans ménagement, sollicita l'intérêt de la France en faveur des Corses sans les flatter, dé-

nonça sans crainte leurs torts et leurs vices : aussi le philosophe obtint-il le prix qu'il devait attendre de sa sincérité, il fut accusé par les Corses d'être hérétique.

Pour prouver qu'il n'était point digne de cette qualification, il publia, peu de temps après, un petit ouvrage intitulé *La Loi naturelle, ou Principes physiques de la Morale*.

Une inculpation bien autrement dangereuse ne tarda pas à l'atteindre, et celle-ci, il faut en convenir, était méritée. Ce philosophe, ce digne citoyen, qui, dans la première de nos assemblées nationales, avait secondé de ses vœux et de ses talens l'établissement d'un ordre de choses qu'il croyait favorable au bonheur de sa patrie, fut accusé de ne pas aimer sincèrement la liberté pour laquelle il avait combattu ; c'est-à-dire de désapprouver la licence.

Un emprisonnement de dix mois, qui ne finit qu'après le 9 thermidor, était une nouvelle épreuve réservée à son courage.

L'époque où il recouvra sa liberté fut celle où l'horreur qu'avait inspirée de coupables excès ramena les esprits vers ces no-

bles pensées qui heureusement sont un des premiers besoins des hommes civilisés. Ils demandèrent aux lettres des consolations après tant de crimes et de malheurs, et l'on s'occupa d'organiser l'instruction publique.

Il importait d'abord de s'assurer des connaissances de ceux à qui on devait confier l'enseignement; mais les systèmes pouvaient être divers; il fallait établir les meilleures méthodes et l'unité des doctrines. Il ne suffisait pas d'examiner les maîtres, il fallait les former, en créer de nouveaux; et, dans cette vue, on institua, en 1794, une école où la célébrité des professeurs promettait de nouvelles lumières aux hommes les plus instruits. Ce n'était point, comme on l'a dit, commencer l'édifice par le faîte, c'était créer des architectes, pour diriger tous les arts employés à la construction de l'édifice.

Plus cette mission était difficile, plus le choix des professeurs était important; mais la France, qu'on accusait alors d'être plongée dans la barbarie, comptait des esprits supérieurs, déjà en possession de l'estime de l'Europe; et l'on peut dire, grâces à leurs

travaux, que notre gloire littéraire a été soutenue aussi par des conquêtes. Ces noms furent désignés par l'opinion publique, et le nom de M. de Volney se trouva associé à tout ce qu'il y avait de plus illustre dans les sciences et dans les lettres *, à celui de plusieurs hommes que nous avons vus, que nous voyons encore avec orgueil, siéger dans cette enceinte.

Cependant cette institution ne remplit pas les espérances qu'on en avait conçues, parce que les deux mille élèves accourus des diverses parties de la France n'étaient pas tous également préparés à recevoir ces hautes leçons, et qu'on n'avait pas assez soigneusement examiné jusqu'à quel point la théorie de l'enseignement peut être séparée de l'enseignement lui-même.

Les leçons d'histoire de M. de Volney, qui attiraient un immense concours d'auditeurs, devinrent un des plus beaux titres

* Lagrange, Laplace, Berthollet, Garat, Bernardin de Saint-Pierre, Daubenton, Haüy, Volney, Sicard, Monge, Thouin, Laharpe, Buache, Mentelle.

de sa gloire littéraire. Forcé de les interrompre par la suppression de l'école normale, il devait s'attendre à jouir dans la retraite de la considération que ses nouvelles fonctions venaient d'ajouter à son nom. Mais, attristé du spectacle que lui présentait sa patrie, il sentit se réveiller en lui cette passion qui dans sa jeunesse l'avait conduit en Afrique et en Asie. L'Amérique, civilisée depuis moins d'un siècle, libre depuis quelques années, attirait ses regards. Tout ý était nouveau, le peuple, la constitution, la terre elle-même : c'étaient des objets bien dignes de ses observations. Cependant, en s'embarquant pour ce voyage, il éprouvait des sentimens bien différens de ceux qui autrefois l'avaient accompagné en Turquie. Jeune alors, il était parti avec joie d'un pays où régnaient la paix et l'abondance, pour aller voyager parmi des barbares : maintenant, parvenu à la maturité, mais attristé par le spectacle et l'expérience de l'injustice et de la persécution, ce n'était pas sans quelque défiance, disait-il, qu'il allait demander à un peuple libre un asile

pour un ami sincère de cette liberté profanée.

Le voyageur était allé chercher la paix au-delà des mers; il s'y trouva exposé à une agression de la part d'un philosophe non moins célèbre, le docteur Priestley. Quoique le sujet de cette discussion se réduisît à l'examen de quelques opinions spéculatives que l'écrivain français avait énoncées dans son ouvrage intitulé *les Ruines*, le physicien porta dans cette attaque cette violence qui n'ajoute point à la force de l'argumentation, et une dureté d'expressions que l'on ne devait pas attendre d'un sage. M. de Volney, traité dans cette diatribe d'ignorant et de Hottentot, sut conserver dans sa défense tous les avantages que lui donnaient les torts de son adversaire : il répondit en anglais, et les compatriotes de Priestley ne purent reconnaître un Français dans cette réponse, qu'à sa finesse et à son urbanité.

Pendant que M. de Volney était en Amérique, on avait créé en France ce corps littéraire qui, sous le nom d'Institut, prit en peu d'années un rang distingué parmi les

sociétés savantes de l'Europe. Le nom de notre illustre voyageur s'y trouva inscrit dès la première formation, et il acquit de nouveaux droits aux honneurs académiques, qui lui avaient été décernés pendant son absence, en publiant les observations qu'il avait faites aux États-Unis.

Ces droits se sont multipliés par les travaux historiques et philologiques de l'académicien : l'examen et la justification de la chronologie d'Hérodote, de nombreuses et profondes recherches sur l'histoire des peuples les plus anciens, ont occupé long-temps le savant qui avait observé leurs monumens et leurs traces dans les pays qu'ils avaient habités. L'expérience qu'il avait faite de l'utilité des langues orientales lui avait fait concevoir un vif désir d'en propager la connaissance, et, pour la propager, il avait senti la nécessité de la rendre moins difficile. C'est dans cette vue qu'il conçut le projet d'appliquer à l'étude des idiomes de l'Asie une partie des notions grammaticales que nous avons acquises sur les langues européennes. Il n'appartient qu'à ceux qui connaissent

leurs rapports de dissemblance ou de conformité, d'apprécier la possibilité de réaliser ce système; mais on peut dire que déjà il avait reçu le suffrage le moins équivoque, le plus noble encouragement, par l'inscription du nom de l'auteur sur la liste de cette société savante et déjà illustre que le commerce anglais a fondée dans la presqu'île de l'Inde.

M. de Volney a développé son système dans trois ouvrages *, qui prouvent que cette idée de rapprocher des nations séparées par des distances immenses et des idiomes si divers n'a pas cessé de l'occuper pendant vingt-cinq ans. Il a craint même que ses essais, dont il avait entrevu l'utilité, ne fussent interrompus après lui, et, de cette main glacée dont il corrigeait son dernier ouvrage, il a tracé un testament par lequel il fonde un prix pour la continuation de ses travaux.

* De la Simplification des langues orientales, 1795;

L'Alphabet européen appliqué aux langues asiatiques, 1819;

L'Hébreu simplifié, 1820.

C'est ainsi qu'il a su prolonger au-delà même du terme d'une vie consacrée tout entière aux lettres, les services glorieux qu'il leur avait rendus.

Ce n'est point ici, et surtout ce n'est point à moi qu'il convient d'apprécier le mérite des écrits qui ont honoré le nom de M. de Volney : ce nom avait été inscrit sur la liste du Sénat, et ensuite de la Chambre des Pairs, à laquelle toutes les illustrations appartiennent.

Le philosophe qui avait voyagé dans les quatre parties du monde, en y observant l'état social, avait, pour être admis dans cette enceinte, d'autres titres que sa gloire littéraire. Sa vie publique, sa présence à l'Assemblée constituante, la franchise de ses principes, la noblesse de ses sentimens, la sagesse et la constance de ses opinions, l'avaient fait estimer parmi ces hommes sûrs avec qui l'on aime à se rencontrer dans la discussion des intérêts politiques.

Quoique personne ne fût plus en droit d'avoir un avis, personne ne se prescrivait une plus grande tolérance pour les opinions

contraires. Dans les assemblées d'État, comme dans les séances académiques, l'homme qui y apportait tant de lumières votait selon sa conscience, que rien ne pouvait ébranler; mais le sage oubliait sa supériorité pour écouter, pour contredire avec modération, et pour douter quelquefois. L'étendue et la variété de ses connaissances, la force de sa raison, la gravité de ses mœurs, la noble simplicité de son caractère, lui avaient fait dans les deux mondes d'illustres amis; et aujourd'hui que ce vaste savoir est allé s'éteindre dans le tombeau, près duquel une épouse en pleurs rappelle par ses vertus les qualités respectables de celui dont elle embellit la vie, il nous est permis au moins de nous dire qu'il était du petit nombre des hommes à qui il a été donné de ne pas mourir tout entiers.

INVOCATION.

Je vous salue, ruines solitaires, tombeaux saints, murs silencieux! c'est vous que j'invoque; c'est à vous que j'adresse ma prière. Oui! tandis que votre aspect repousse d'un secret effroi les regards du vulgaire, mon cœur trouve à vous contempler le charme des sentimens profonds et des hautes pensées. Combien d'utiles leçons, de réflexions touchantes ou fortes n'offrez-vous pas à l'esprit qui sait vous consulter! C'est vous qui, lorsque la terre entière asservie se taisait devant les tyrans, proclamiez déjà les vérités qu'ils détestent, et qui, confondant la dépouille des rois avec celle du dernier esclave, attestiez le saint dogme de l'ÉGALITÉ. C'est dans votre enceinte, qu'amant solitaire de la LIBERTÉ, j'ai vu m'apparaître son génie, non tel que se le peint un vulgaire insensé, armé de torches et de poignards; mais sous l'aspect auguste de la justice, tenant en ses

mains les balances sacrées où se pèsent les actions des mortels aux portes de l'éternité.

O tombeaux! que vous possédez de vertus! vous épouvantez les tyrans, vous empoisonnez d'une terreur secrète leurs jouissances impies; ils fuient votre incorruptible aspect, et les lâches portent loin de vous l'orgueil de leurs palais. Vous punissez l'oppresseur puissant; vous ravissez l'or au concussionnaire avare, et vous vengez le faible qu'il a dépouillé; vous compensez les privations du pauvre, en flétrissant de soucis le faste du riche; vous consolez le malheureux, en lui offrant un dernier asile; enfin vous donnez à l'âme ce juste équilibre de force et de sensibilité qui constitue la sagesse, la science de la vie. En considérant qu'il faut tout vous restituer, l'homme réfléchi néglige de se charger de vaines grandeurs, d'inutiles richesses : il retient son cœur dans les bornes de l'équité : et cependant, puisqu'il faut qu'il fournisse sa carrière, il emploie les instans de son existence, et use des biens qui lui sont accordés. Ainsi vous jetez un frein salutaire sur l'élan impé-

tueux de la cupidité ; vous calmez l'ardeur fiévreuse des jouissances qui troublent les sens ; vous reposez l'âme de la lutte fatigante des passions : vous l'élevez au-dessus des vils intérêts qui tourmentent la foule ; et, de vos sommets, embrassant la scène des peuples et des temps, l'esprit ne se déploie qu'à de grandes affections, et ne conçoit que des idées solides de vertu et de gloire. Ah! quand le songe de la vie sera terminé, à quoi auront servi ses agitations, si elles ne laissent la trace de l'utilité ?

O ruines! je retournerai vers vous prendre vos leçons! je me replacerai dans la paix de vos solitudes ; et là, éloigné du spectacle affligeant des passions, j'aimerai les hommes sur des souvenirs ; je m'occuperai de leur bonheur, et le mien se composera de l'idée de l'avoir hâté.

LES RUINES,

OU

MÉDITATION SUR LES RÉVOLUTIONS DES EMPIRES.

CHAPITRE PREMIER.

LE VOYAGE.

La onzième année du règne d'*Abd-ul-Hamîd*, fils d'*Ahmed*, empereur des Turks ; au temps où les Russes victorieux s'emparèrent de la Krimée, et plantèrent leurs étendards sur le rivage qui mène à Constantinople, je voyageais dans l'empire des Ottomans, et je parcourais les provinces qui jadis furent les royaumes d'Égypte et de Syrie.

Portant toute mon attention sur ce qui concerne le bonheur des hommes dans l'état social,

j'entrais dans les villes et j'étudiais les mœurs de leurs habitans; je pénétrais dans les palais, et j'observais la conduite de ceux qui gouvernent; je m'écartais dans les campagnes, et j'examinais la condition des hommes qui cultivent; et partout ne voyant que brigandage et dévastation, que tyrannie et que misère, mon cœur était oppressé de tristesse et d'indignation.

Chaque jour je trouvais sur ma route des champs abandonnés, des villages désertés, des villes en ruines : souvent je rencontrais d'antiques monumens, des débris de temples, de palais et de forteresses; des colonnes, des aquéducs, des tombeaux : et ce spectacle tourna mon esprit vers la méditation des temps passés, et suscita dans mon cœur des pensées graves et profondes.

Et j'arrivai à la ville de Hems, sur les bords de l'Oronte; et là, me trouvant rapproché de celle de Palmyre, située dans le désert, je résolus de connaître par moi-même ses monumens si vantés; et, après trois jours de marche dans des solitudes arides, ayant traversé une vallée remplie de grottes et de sépulcres, tout à coup, au sortir de cette vallée, j'aperçus dans la plaine la scène de ruines la plus étonnante : c'était une multitude innombrable de superbes colonnes debout, qui, telles que les avenues de nos parcs, s'étendaient à perte de vue en files symétriques. Parmi ces colonnes étaient de grands édifices, les uns entiers, les autres demi-écroulés. De toutes parts la terre

était jonchée de semblables débris, de corniches, de chapiteaux, de fûts, d'entablemens, de pilastres, tous de marbre blanc, d'un travail exquis. Après trois quarts d'heure de marche le long de ces ruines, j'entrai dans l'enceinte d'un vaste édifice, qui fut jadis un temple dédié au Soleil, et je pris l'hospitalité chez de pauvres paysans arabes, qui ont établi leurs chaumières sur le parvis même du temple; et je résolus de demeurer pendant quelques jours pour considérer en détail la beauté de tant d'ouvrages.

Chaque jour je sortais pour visiter quelqu'un des monumens qui couvrent la plaine; et un soir que, l'esprit occupé de réflexions, je m'étais avancé jusqu'à la Vallée des Sépulcres, je montai sur les hauteurs qui les bordent, et d'où l'œil domine à la fois l'ensemble des ruines et l'immensité du désert..... Le soleil venait de se coucher; un bandeau rougeâtre marquait encore sa trace à l'horizon lointain des monts de la Syrie : la pleine lune à l'orient s'élevait sur un fond bleuâtre, aux planes rives de l'Euphrate : le ciel était pur, l'air calme et serein; l'éclat mourant du jour tempérait l'horreur des ténèbres; la fraîcheur naissante de la nuit calmait les feux de la terre embrasée; les pâtres avaient retiré leurs chameaux; l'œil n'apercevait plus aucun mouvement sur la plaine monotone et grisâtre; un vaste silence régnait sur le désert; seulement, à de longs intervalles, on entendait les lugubres cris de quelques oiseaux de nuit et de quelques cha-

cals [1].... L'ombre croissait, et déja dans le crepuscule mes regards ne distinguaient plus que les fantômes blanchâtres des colonnes et des murs.... Ces lieux solitaires, cette soirée paisible, cette scène majestueuse, imprimèrent à mon esprit un recueillement religieux. L'aspect d'une grande cité déserte, la mémoire des temps passés, la comparaison de l'état présent, tout éleva mon cœur à de hautes pensées. Je m'assis sur le tronc d'une colonne; et là, le coude appuyé sur le genou, la tête soutenue sur la main, tantôt portant mes regards sur le désert, tantôt les fixant sur les ruines, je m'abandonnai à une rêverie profonde.

[1] Espèce de renard qui ne vague que pendant la nuit.

CHAPITRE II.

LA MÉDITATION.

Ici, me dis-je, ici fleurit jadis une ville opulente : ici fut le siége d'un empire puissant. Oui, ces lieux maintenant si déserts, jadis une multitude vivante animait leur enceinte; une foule active circulait dans ces routes aujourd'hui solitaires. En ces murs où règne un morne silence, retentissaient sans cesse le bruit des arts et les cris d'allégresse et de fêtes : ces marbres amoncelés formaient des palais réguliers; ces colonnes abattues ornaient la majesté des temples; ces galeries écroulées dessinaient les places publiques. Là, pour les devoirs respectables de son culte, pour les soins touchans de sa subsistance, affluait un peuple nombreux : là, une industrie créatrice de jouissances appelait les richesses de tous les climats; et l'on voyait s'échanger la pourpre de Tyr pour le fil précieux de la Sérique (1) *, les tissus moelleux de Kachemire (2) pour les tapis fastueux de la Lydie, l'ambre de la Baltique pour les perles et les parfums arabes, l'or d'Ophir pour l'étain de Thulé.

* *Voyez* les notes à la fin du volume.

Et maintenant voilà ce qui subsiste de cette ville puissante, un lugubre squelette! Voilà ce qui reste d'une vaste domination, un souvenir obscur et vain! Au concours bruyant qui se pressait sous ces portiques, a succédé une solitude de mort. Le silence des tombeaux s'est substitué au murmure des places publiques. L'opulence d'une cité de commerce s'est changée en une pauvreté hideuse. Les palais des rois sont devenus le repaire des fauves; les troupeaux parquent au seuil des temples, et les reptiles immondes habitent les sanctuaires des dieux!.... Ah! comment s'est éclipsée tant de gloire!.... Comment se sont anéantis tant de travaux!... Ainsi donc périssent les ouvrages des hommes! ainsi s'évanouissent les empires et les nations.

Et l'histoire des temps passés se retraça vivement à ma pensée; je me rappelai ces siècles anciens où vingt peuples fameux existaient en ces contrées; je me peignis l'Assyrien sur les rives du Tigre, le Kaldéen sur celles de l'Euphrate, le Perse régnant de l'Indus à la Méditerranée. Je dénombrai les royaumes de Damas et de l'Idumée, de Jérusalem et de Samarie, et les États belliqueux des Philistins, et les républiques commerçantes de la Phénicie. Cette Syrie, me disais-je, aujourd'hui presque dépeuplée, comptait alors cent villes puissantes. Ses campagnes étaient couvertes de villages, de bourgs et de hameaux. De toutes parts l'on ne voyait que champs cultivés, que chemins fréquentés, qu'ha-

bitations pressées...* Ah! que sont devenus ces âges d'abondance et de vie? Que sont devenues tant de brillantes créations de la main de l'homme? Où sont-ils ces remparts de Ninive, ces murs de Babylone, ces palais de Persépolis, ces temples de Balbek et de Jérusalem? Où sont ces flottes de Tyr, ces chantiers d'Arad, ces ateliers de Sidon, et cette multitude de matelots, de pilotes, de marchands, de soldats? et ces laboureurs, et ces moissons, et ces troupeaux, et toute cette création d'êtres vivans dont s'enorgueillissait la surface de la terre? Hélas! je l'ai parcourue, cette terre ravagée! j'ai visité les lieux qui furent le théâtre de tant de splendeur, et je n'ai vu qu'abandon et que solitude... J'ai cherché les anciens peuples et leurs ouvrages, et je n'en ai vu que la trace, semblable à celle que le pied du passant laisse sur la poussière. Les temples se sont écroulés, les palais sont renversés, les ports sont comblés, les villes sont détruites, et la terre, nue d'habitans, n'est plus qu'un lieu désolé de sépulcres..... Grands dieux! d'où viennent de si funestes révolutions? Par quels motifs la fortune de ces contrées a-t-elle si fort changé? Pourquoi tant de villes se sont-elles détruites? Pourquoi cette ancienne population ne s'est-elle point reproduite et perpétuée?

* D'après les calculs de Josèphe et de Strabon, la Syrie a dû contenir dix millions d'habitans; elle n'en a pas deux aujourd'hui.

Ainsi livré à ma rêverie, sans cesse de nouvelles réflexions se présentaient à mon esprit. Tout, continuai-je, égare mon jugement et jette mon cœur dans le trouble et l'incertitude. Quand ces contrées jouissaient de ce qui compose la gloire et le bonheur des hommes, c'étaient des peuples *infidèles* qui les habitaient : c'était le Phénicien, sacrificateur homicide à Molok, qui rassemblait dans ses murs les richesses de tous les climats; c'était le Kaldéen prosterné devant un serpent *, qui subjuguait d'opulentes cités, et dépouillait les palais des rois et les temples des dieux; c'était le Perse, adorateur du feu, qui recueillait les tributs de cent nations; c'étaient les habitans de cette ville même, adorateurs des astres, qui élevaient tant de monumens de prospérité et de luxe..... Troupeaux nombreux, champs fertiles, moissons abondantes, tout ce qui devait être le prix de la piété était aux mains de ces idolâtres; et maintenant que des peuples *croyans* et *saints* occupent ces campagnes, ce n'est plus que solitude et stérilité. La terre, sous ces mains bénites, ne produit que des ronces et des absinthes. L'homme seme dans l'angoisse, et ne recueille que des larmes et des soucis; la guerre, la famine, la peste, l'assaillent tour à tour... Cependant, ne sont-ce pas là les enfans des prophètes? Ce musulman, ce chrétien, ce juif, ne sont-ils pas les peuples élus du ciel, comblés de grâces et

* Le dragon Bel

de miracles? Pourquoi donc ces races privilégiées ne jouissent-elles plus des mêmes faveurs? Pourquoi ces terres, sanctifiées par le sang des martyrs, sont-elles privées des bienfaits anciens! Pourquoi en sont-ils comme bannis et transférés depuis tant de siècles à d'autres nations, en d'autres pays?...

Et, à ces mots, mon esprit suivant le cours des vicissitudes qui ont tour à tour transmis le sceptre du monde à des peuples si différens de cultes et de mœurs, depuis ceux de l'Asie antique jusqu'aux plus récens de l'Europe, ce nom d'une terre natale réveilla en moi le sentiment de la patrie; et, tournant vers elle mes regards, j'arrêtai toutes mes pensées sur la situation où je l'avais quittée.*

Je me rappelai ses campagnes si richement cultivées, ses routes si somptueusement tracées, ses villes habitées par un peuple immense, ses flottes répandues sur toutes les mers, ses ports couverts des tributs de l'une et de l'autre Inde; et comparant à l'activité de son commerce, à l'étendue de sa navigation, à la richesse de ses monumens, aux arts et à l'industrie de ses habitans, tout ce que l'Égypte et la Syrie purent jadis posséder de semblable, je me plaisais à retrouver la splendeur passée de l'Asie dans l'Europe moderne; mais bientôt le charme de ma rêverie fut flétri par un dernier terme de comparaison. Réfléchissant que telle avait été jadis l'activité des lieux que je con-

* En 1782, à la fin de la guerre d'Amérique.

templais : Qui sait, me dis-je, si tel ne sera pas un jour l'abandon de nos propres contrées ? Qui sait si sur les rives de la Seine, de la Tamise ou du Swiderzée, là où maintenant, dans le tourbillon de tant de jouissances, le cœur et les yeux ne peuvent suffire à la multitude des sensations; qui sait si un voyageur, comme moi, ne s'assiéra pas un jour sur de muettes ruines, et ne pleurera pas solitaire sur la cendre des peuples et la mémoire de leur grandeur ?

A ces mots mes yeux se remplirent de larmes, et, couvrant ma tête du pan de mon manteau, je me livrai à de sombres méditations sur les choses humaines. Ah ! malheur à l'homme ! dis-je dans ma douleur; une aveugle fatalité se joue de sa destinée ! Une nécessité funeste régit au hasard le sort des mortels. Mais non : ce sont les décrets d'une justice céleste qui s'accomplissent ! Un Dieu mystérieux exerce ses jugemens incompréhensibles ! Sans doute il a porté contre cette terre un anathème secret; en vengeance des races passées, il a frappé de malédiction les races présentes. Oh ! qui osera sonder les profondeurs de la Divinité ? *

Et je demeurai immobile, absorbé dans une mélancolie profonde.

* La fatalité est le préjugé universel et enraciné des Orientaux : CELA ÉTAIT ÉCRIT, est leur réponse à tout; de là leur apathie et leur négligence, qui sont un obstacle radical à toute instruction et civilisation.

CHAPITRE III.

LE FANTÔME.

Cependant un bruit frappa mon oreille, tel que l'agitation d'une robe flottante et d'une marche à pas lents sur des herbes sèches et frémissantes. Inquiet, je soulevai mon manteau; et, jetant de tous côtés un regard furtif, tout à coup à ma gauche, dans le mélange du clair-obscur de la lune, au travers des colonnes et des ruines d'un temple voisin, il me sembla voir un fantôme blanchâtre, enveloppé d'une draperie immense, tel que l'on peint les spectres sortant des tombeaux. Je frissonnai; et tandis qu'ému d'effroi j'hésitais de fuir ou de m'assurer de l'objet, les graves accens d'une voix profonde me firent entendre ce discours :

« Jusques à quand l'homme importunera-t-il les cieux d'une injuste plainte? jusques à quand, par de vaines clameurs, accusera-t-il le Sort de ses maux? Ses yeux seront-ils donc toujours fermés à la lumière, et son cœur aux insinuations de la vérité et de la raison? Elle s'offre partout à lui, cette vérité lumineuse, et il ne la voit point! Le cri de la raison frappe son oreille, et il ne l'entend pas! Homme injuste! si tu peux un instant sus-

pendre le prestige qui fascine tes sens, si ton cœur est capable de comprendre le langage du raisonnement, interroge ces ruines! Lis les leçons qu'elles te présentent!... Et vous, témoins de vingt siècles divers, temples saints! tombeaux vénérables! murs jadis glorieux! paraissez dans la cause de la nature même! Venez au tribunal d'un sain entendement déposer contre une accusation injuste! venez confondre les déclamations d'une fausse sagesse ou d'une piété hypocrite, et vengez la terre et les cieux de l'homme qui les calomnie!

« Quelle est-elle, cette *aveugle fatalité* qui, sans *règle* et sans *lois*, se joue du sort des mortels? Quelle est cette nécessité injuste qui confond l'issue des actions et de la prudence et de la folie? En quoi consistent ces *anathèmes* célestes sur ces contrées? Où est cette malédiction *divine* qui perpétue l'abandon de ces campagnes? Dites, monumens des temps passés! les cieux ont-ils changé leurs lois, et la terre sa marche? le soleil a-t-il éteint ses feux dans l'espace? les mers n'élèvent-elles plus leurs nuages? les pluies et les rosées demeurent-elles fixées dans les airs? les montagnes retiennent-elles leurs sources? les ruisseaux se sont-ils taris? et les plantes sont-elles privées de semences et de fruits? Répondez, race de mensonge et d'iniquité! Dieu a-t-il troublé cet ordre primitif et constant qu'il assigna lui-même à la nature? Le ciel a-t-il dénié à la terre, et la terre à ses habitans, les biens que jadis ils leur accordèrent? Si rien n'a changé dans la création, si les

mêmes moyens qui existèrent subsistent encore, à quoi tient donc que les races présentes ne soient ce que furent les races passées? Ah! c'est faussement que vous accusez le Sort et la Divinité! c'est à tort que vous reportez à Dieu la cause de vos maux! Dites, race perverse et hypocrite! si ces lieux sont désolés, si des cités puissantes sont réduites en solitudes, est-ce Dieu qui en a causé la ruine? est-ce sa main qui a renversé ces murailles, sapé ces temples, mutilé ces colonnes, ou est-ce la main de l'homme? Est-ce le bras de Dieu qui a porté le fer dans la ville et le feu dans la campagne, qui a tué le peuple, incendié les moissons, arraché les arbres et ravagé les cultures, ou est-ce le bras de l'homme? Et lorsqu'après la dévastation des récoltes, la famine est survenue, est-ce la vengeance de Dieu qui l'a produite, ou la fureur insensée de l'homme? Lorsque dans la famine le peuple s'est repu d'alimens immondes, si la peste a suivi, est-ce la colère de Dieu qui l'a envoyée, ou l'imprudence de l'homme? Lorsque la guerre, la famine et la peste ont moissonné les habitans, si la terre est restée déserte, est-ce Dieu qui l'a dépeuplée? Est-ce son avidité qui pille le laboureur, ravage les champs producteurs et dévaste les campagnes, ou est-ce l'avidité de ceux qui gouvernent? Est-ce son orgueil qui suscite des guerres homicides, ou l'orgueil des rois et de leurs ministres? Est-ce la vénalité de ses décisions qui renverse la fortune des familles, ou la vénalité des organes des lois? sont-ce enfin ses

passions qui, sous mille formes, tourmentent les individus et les peuples, ou sont-ce les passions des hommes? Et si, dans l'angoisse de leurs maux, ils n'en voient pas les remèdes, est-ce l'ignorance de Dieu qu'il en faut inculper, ou leur ignorance? Cessez donc, ô mortels, d'accuser la fatalité du Sort ou les jugemens de la Divinité! Si Dieu est bon, sera-t-il l'auteur de votre supplice? S'il est juste, sera-t-il le complice de vos forfaits? Non, non; la bizarrerie dont l'homme se plaint n'est point la bizarrerie du destin, l'obscurité où sa raison s'égare n'est point l'obscurité de Dieu; la source de ses calamités n'est point reculée dans les cieux, elle est près de lui sur la terre: elle n'est point cachée au sein de la Divinité; elle réside dans l'homme même, il la porte dans son cœur.

« Tu murmures et tu dis: Comment des peuples infidèles ont-ils joui des bienfaits des cieux et de la terre? Comment des races saintes sont-elles moins fortunées que des peuples impies? Homme fasciné! où donc est la contradiction qui te scandalise? Où est l'énigme que tu supposes à la justice des cieux? Je remets à toi-même la balance des peines, des causes et des effets. Dis: quand ces infidèles observaient les lois des cieux et de la terre, quand ils réglaient d'intelligens travaux sur l'ordre des saisons et la course des astres, Dieu devait-il troubler l'équilibre du monde pour tromper leur prudence? Quand leurs mains cultivaient ces campagnes

avec soins et sueurs, devait-il détourner les pluies, les rosées fécondantes, et y faire croître des épines? Quand, pour fertiliser ce sol aride, leur industrie construisait des aquéducs, creusait des canaux, amenait, à travers les déserts, des eaux lointaines, devait-il tarir les sources des montagnes? devait-il arracher les moissons que l'art fait naître, dévaster les campagnes que peuplait la paix, renverser les villes que faisait fleurir le travail, troubler enfin l'ordre établi par la sagesse de l'homme? Et quelle est cette *infidélité* qui fonda des empires par la prudence, les défendit par le courage, les affermit par la justice; qui éleva des villes puissantes, creusa des ports profonds, dessécha des marais pestilentiels, couvrit la mer de vaisseaux, la terre d'habitans, et semblable à l'esprit créateur, répandit le mouvement et la vie sur le monde? Si telle est l'*impiété*, qu'est-ce donc que la *vraie croyance?* La sainteté consiste-t-elle à détruire? Le Dieu qui peuple l'air d'oiseaux, la terre d'animaux, les ondes de reptiles; le Dieu qui anime la nature entière, est-il donc un Dieu de ruines et de tombeaux? Demande-t-il la dévastation pour hommage, et pour sacrifice l'incendie? Veut-il pour hymnes des gémissemens, des homicides pour adorateurs, pour temple un monde désert et ravagé? Voilà cependant, races *saintes et fidèles*, quels sont vos ouvrages! voilà les fruits de votre *piété!* Vous avez tué les peuples, brûlé les villes, détruit les cultures, réduit

la terre en solitude, et vous demandez le salaire de vos œuvres ! Il faudra sans doute vous produire des miracles ! Il faudra ressusciter les laboureurs que vous égorgez, relever les murs que vous renversez, reproduire les moissons que vous détruisez, rassembler les eaux que vous dispersez, contrarier enfin toutes les lois des cieux et de la terre ; ces lois établies par Dieu même, pour démonstration de sa magnificence et de sa grandeur ; ces lois éternelles antérieures à tous les codes, à tous les prophètes ; ces lois immuables que ne peuvent altérer ni les passions ni l'ignorance des hommes ! Mais la *Passion* qui les méconnaît, l'*Ignorance* qui n'observe point les causes, qui ne prévoit point les effets, ont dit, dans la sottise de leur cœur : « Tout vient au hasard ; une fatalité aveugle verse le bien et le mal sur la terre, sans que la prudence ou le savoir puisse s'en préserver ». Ou, prenant un langage hypocrite, elles ont dit : « Tout vient de Dieu ; il se plaît à tromper la sagesse et à confondre la raison.... » Et l'Ignorance s'est applaudie dans sa malignité. « Ainsi, a-t-elle dit, je m'égalerai à la science qui me blesse, je rendrai inutile la prudence qui me fatigue et m'importune. » Et la Cupidité a ajouté : « Ainsi j'opprimerai le faible et je dévorerai les fruits de sa peine ; et je dirai : *C'est Dieu qui l'a decrete c'est le Sort qui l'a voulu....* » Mais moi, j'en jure par les lois du ciel et de la terre, et par celles qui régissent le cœur humain ! l'hypocrite sera déçu dans sa four-

berie, l'injuste dans sa rapacité; le soleil changera son cours avant que la sottise prévale sur la sagesse et le savoir, et que l'aveuglement l'emporte sur la prudence, dans l'art délicat et profond de procurer à l'homme ses vraies jouissances, et d'asseoir sur des bases solides sa félicité. »

CHAPITRE IV.

L'EXPOSITION.

Ainsi parla le fantôme. Interdit de ce discours, et le cœur agité de diverses pensées, je demeurai long-temps en silence. Enfin, m'enhardissant à prendre la parole, je lui dis : « O Génie des tombeaux et des ruines ! ta présence et ta sévérité ont jeté mes sens dans le trouble ; mais la justesse de ton discours rend la confiance à mon âme. Pardonne à mon ignorance. Hélas ! si l'homme est aveugle, ce qui fait son tourment fera-t-il encore son crime ? J'ai pu méconnaître la voix de la raison ; mais je ne l'ai point rejetée après l'avoir connue. Ah ! si tu lis dans mon cœur, tu sais combien il désire la vérité, tu sais qu'il la recherche avec passion.... Et n'est-ce pas à sa poursuite que tu me vois en ces lieux écartés ? Hélas ! j'ai parcouru la terre, j'ai visité les campagnes et les villes ; et voyant partout la misère et la désolation, le sentiment des maux qui tourmentent mes semblables a profondément affligé mon âme. Je me suis dit en soupirant : L'homme n'est-il donc créé que pour l'angoisse et pour la douleur ? et j'ai appliqué mon esprit à la méditation de nos maux, pour en découvrir les remèdes. J'ai

dit : Je me séparerai des sociétés corrompues; je m'éloignerai des palais où l'âme se déprave par la satiété, et des cabanes où elle s'avilit par la misère : j'irai dans la solitude vivre parmi les ruines; j'interrogerai les monumens anciens sur la sagesse des temps passés; j'évoquerai du sein des tombeaux l'esprit qui jadis, dans l'Asie, fit la splendeur des États et la gloire des peuples. Je demanderai à la cendre des législateurs *par quels mobiles s'élèvent et s'abaissent les empires; de quelles causes naissent la prospérité et les malheurs des nations; sur quels principes enfin doivent s'établir la paix des sociétés et le bonheur des hommes.* »

Je me tus; et, les yeux baissés, j'attendis la réponse du Génie. « La paix, dit-il, et le bonheur descendent sur celui qui pratique la justice. O jeune homme! puisque ton cœur cherche avec droiture la vérité, puisque tes yeux peuvent encore la reconnaître à travers le bandeau des préjugés, ta prière ne sera point vaine : j'exposerai à tes regards cette vérité que tu appelles; j'enseignerai à ta raison cette sagesse que tu réclames; je te révélerai la sagesse des tombeaux et la science des siècles.... » Alors s'approchant de moi et posant sa main sur ma tête : « Élève-toi, mortel, dit-il, et dégage tes sens de la poussière où tu rampes.... » Et soudain, pénétré d'un feu céleste, les liens qui nous fixent ici-bas me semblèrent se dissoudre; et, tel qu'une vapeur légère, enlevé par le vol du Génie, je me sentis

transporté dans la région supérieure. Là, du plus haût des airs, abaissant mes regards vers la terre, j'aperçus une scène nouvelle. Sous mes pieds, nageant dans l'espace, un globe semblable à celui de la lune, mais moins gros et moins lumineux, me présentait l'une de ses faces *; et cette face avait l'aspect d'un disque semé de grandes taches, les unes blanchâtres et nébuleuses, les autres brunes, vertes ou grisâtres; et tandis que je m'efforçais de démêler ce qu'étaient ces taches : « Homme qui cherches la vérité, me dit le Génie, reconnais-tu ce spectacle? — O Génie, répondis-je, si d'autre part je ne voyais le globe de la lune, je prendrais celui-ci pour le sien, car il a les apparences de cette planète vue au télescope dans l'ombre d'une éclipse : on dirait que ces diverses taches sont des mers et des continens.

« — Oui, me dit-il, ce sont des mers et des continens, ceux-là mêmes de l'hémisphère que tu habites.

« — Quoi! m'écriai-je, c'est là cette terre où vivent les mortels!.....

« — Oui, reprit-il : cet espace brumeux qui occupe irrégulièrement une grande portion du disque, et l'enceint presque de tous côtés, c'est là ce que vous appelez le vaste Océan, qui, du pôle du sud s'avançant vers l'équateur, forme

* *Voyez* la planche II qui représente une moitié de la terre

d'abord le grand golfe de l'Inde et de l'Afrique, puis se prolonge à l'orient à travers les îles Malaises jusqu'aux confins de la Tartarie, tandis qu'à l'ouest il enveloppe les continens de l'Afrique et de l'Europe jusque dans le nord de l'Asie.

« Sous nos pieds, cette presqu'île de forme carree, est l'aride contrée des Arabes ; à sa gauche, ce grand continent presque aussi nu dans son intérieur, et seulement verdâtre sur ses bords, est le sol brûlé qu'habitent les hommes noirs *. Au nord, par-delà une mer irrégulière et longuement étroite **, sont les campagnes de l'Europe, riche en prairies et en champs cultivés : à sa droite, depuis la Caspienne, s'étendent les plaines neigeuses et nues de la Tartarie. En revenant à nous, cet espace blanchâtre est le vaste et triste désert du Cobi, qui sépare la Chine du reste du monde. Tu vois cet empire dans le terrain sillonné qui fuit à nos regards sous un plan obliquement courbé. Sur ses bords, ces langues déchirées et ces points épars sont les presqu'îles et les îles des peuples Malais, tristes possesseurs des parfums et des aromates. Ce triangle qui s'avance au loin dans la mer, est la presqu'île trop célèbre de l'Inde (3). Tu vois le cours tortueux du Gange, les âpres montagnes du Tibet, le vallon fortuné de Kachemire, les déserts salés du Persan, les rives de l'Euphrate et du Tigre,

* L'Afrique.
** La Méditerranée.

et le lit encaissée du Jourdain, et les canaux du Nil solitaire....

« — O Génie! dis-je en l'interrompant, la vue d'un mortel n'atteint pas à ces objets dans un tel éloignement.... » Aussitôt, m'ayant touché la vue, mes yeux devinrent plus perçans que ceux de l'aigle; et cependant les fleuves ne me parurent encore que des rubans sinueux, les montagnes que des sillons tortueux, et les villes que de petits compartimens semblables à des cases d'échecs.

Et le Génie m'indiquant du doigt les objets : « Ces monceaux, me dit-il, que tu aperçois dans l'aride et longue vallée que sillonne le Nil, sont les squelettes des villes opulentes dont s'enorgueillissait l'ancienne Éthiopie; voilà cette Thèbes *aux cent palais* (4), métropole première des sciences et des arts, berceau mystérieux de tant d'opinions qui régissent encore les peuples à leur insu. Plus bas, ces blocs quadrangulaires sont les Pyramides dont les masses t'ont épouvanté; au-delà, le rivage étroit que bornent et la mer et de raboteuses montagnes, fut le séjour des peuples phéniciens. Là, furent les villes de Tyr, de Sidon, d'Ascalon, de Gaze et de Béryte. Ce filet d'eau sans issue est le fleuve du Jourdain, et ces roches arides furent jadis le théâtre d'événemens qui ont rempli le monde. Voilà ce désert d'Horeb et ce mont Sinaï, où, par des moyens qu'ignore le vulgaire, un homme profond et hardi fonda des institutions qui ont influé sur l'espèce

entière. Sur la plage aride qui confine, tu n'aperçois plus de traces de splendeur, et cependant ici fut un entrepôt de richesses. Ici étaient ces ports iduméens (5), d'où les flottes phéniciennes et juives, côtoyant la presqu'île arabe, se rendaient dans le golfe Persique pour y prendre les perles d'Hévila, et l'or de Saba et d'Ophir. Oui, c'est là, sur cette côte d'Oman et de Bahrain, qu'était le siége de ce commerce de luxe qui, dans ses mouvemens et ses révolutions, fit le destin des anciens peuples : c'est là que venaient se rendre les aromates et les pierres précieuses de Ceylan, les schalls de Kachemire, les diamans de Golconde, l'ambre des Maldives, le musc du Tibet, l'aloès de Cochin, les singes et les paons du continent de l'Inde, l'encens d'Hadramant, la myrrhe, l'argent, la poudre d'or et l'ivoire d'Afrique : c'est de là que prenant leur route tantôt par la mer Rouge, sur les vaisseaux d'Égypte et de Syrie, ces jouissances alimentèrent successivement l'opulence de Thèbes, de Sion, de Memphis et de Jérusalem; et que tantôt remontant le Tigre et l'Euphrate, elles suscitèrent l'activité des nations assyriennes, mèdes, kaldéennes et perses ; et ces richesses, selon l'abus ou l'usage qu'elles en firent, élevèrent ou renversèrent tour à tour leur domination. Voilà le foyer qui suscitait la magnificence de Persépolis, dont tu aperçois les colonnes; d'Ecbatane, dont la septuple enceinte est détruite; de Babylone, qui n'a plus que des monceaux de terre fouillée; de Ninive,

dont le nom à peine subsiste; de Tapsaque, d'Anatho, de Gerra, de cette désolée Palmyre. O noms à jamais glorieux! champs célèbres, contrées mémorables! combien votre aspect présente de leçons profondes! combien de vérités sublimes sont écrites sur la surface de cette terre! Souvenirs des temps passés, revenez à ma pensée? Lieux témoins de la vie de l'homme en tant de divers âges, retracez-moi les révolutions de sa fortune? Dites quels en furent les mobiles et les ressorts! Dites à quelles sources il puisa ses succès et ses disgrâces? Dévoilez à lui-même les causes de ses maux! Redressez-le par la vue de ses erreurs! Enseignez-lui sa propre sagesse, et que l'expérience des races passées devienne un tableau d'instruction et un germe de bonheur pour les races présentes et futures! »

CHAPITRE V.

CONDITION DE L'HOMME DANS L'UNIVERS.

Et après quelques momens de silence, le Génie reprit en ces termes :

« Je te l'ai dit, ô ami de la vérité! l'homme reporte en vain ses malheurs à des *agens obscurs* et *imaginaires;* il cherche en vain à ses maux des *causes mystérieuses*.... Dans l'ordre général de l'univers, sans doute sa condition est assujettie à des inconvéniens; sans doute son existence est dominée par des *puissances supérieures;* mais ces puissances ne sont ni les décrets d'un destin aveugle, ni les caprices d'être fantastiques et bizarres : ainsi que le monde dont il fait partie, l'homme est régi par des *lois naturelles*, régulières dans leur cours, conséquentes dans leurs effets, immuables dans leur essence; et ces lois, *source commune des biens et des maux*, ne sont point écrites au loin dans les astres, ou cachées dans des codes mystérieux : inhérentes à la nature des êtres terrestres, identifiées à leur existence, en tout temps, en tout lieu elles sont présentes à l'homme, elles agissent sur ses sens, elles avertissent son intelligence, et portent à chaque action sa peine et sa récompense. Que l'homme

connaisse ces lois, *qu'il comprenne la nature des êtres qui l'environnent, et sa propre nature*, et il connaîtra les auteurs de sa destinée; il saura quelles sont les causes de ses maux, et quels peuvent en être les remèdes.

« Quand la *puissance secrète qui anime l'univers* forma le globe que l'homme habite, elle imprima aux êtres qui le composent des *propriétés essentielles*, qui deviennent la *règle* de leurs mouvemens individuels, le lien de leurs rapports réciproques, la cause de l'harmonie de l'ensemble; par là, elle établit un ordre régulier de causes et d'effets, de principes et de conséquences, lequel, *sous une apparence de hasard*, gouverne l'univers et maintient l'équilibre du monde : ainsi, elle attribua au feu le mouvement et l'activité; à l'air, l'élasticité; la pesanteur et la densité à la matière; elle fit l'air plus léger que l'eau, le métal plus lourd que la terre, le bois moins tenace que l'acier; elle ordonna à la flamme de monter, à la pierre de descendre, à la plante de végéter; à l'homme, *voulant l'exposer au choc* de tant d'êtres divers, et cependant *préserver sa vie* fragile, elle lui donna la faculté de *sentir*. Par cette faculté, toute action nuisible à son existence lui porta une sensation de *mal* et de *douleur;* et toute action favorable, une sensation de *plaisir* et de *bien-être*. Par ces sensations, l'homme, tantôt détourné de ce qui blesse ses sens, et tantôt entraîné vers ce qui les flatte, a été *nécessité d'aimer* et de *conserver sa*

vie. Ainsi, *l'amour de soi, le desir du bien-être, l'aversion de la douleur*, ont été les *lois essentielles et primordiales imposées à l'homme par la* NATURE *même;* les lois que la puissance ordonnatrice quelconque a établies pour le gouverner, et qui, semblables à celles *du mouvement dans le monde physique*, sont devenues le principe simple et fécond de *tout ce qui s'est passé dans le monde moral.*

« Telle est donc la condition de l'homme : d'un côté, soumis à l'action des élémens qui l'environnent, il est assujetti à plusieurs maux inévitables; et si dans cet arrêt la NATURE s'est montrée sévère, d'autre part, juste et même indulgente, elle a non seulement tempéré ces maux par des biens équivalens, elle a encore donné à l'homme le pouvoir d'augmenter les uns et d'alléger les autres; elle a semblé lui dire : « Faible ouvrage de mes mains, je ne te dois rien, et je te donne la vie; le monde où je te place ne fut pas fait pour toi, et cependant je t'en accorde l'usage; tu le trouveras mêlé de biens et de maux : c'est à toi de les distinguer, c'est à toi de guider tes pas dans des sentiers de fleurs et d'épines. Sois l'arbitre de ton sort; je te remets ta destinée.... » Oui, l'homme est devenu l'artisan de sa destinée; lui-même a créé tour à tour les revers ou les succès de sa fortune; et si, à la vue de tant de douleurs dont il a tourmenté sa vie, il a lieu de gémir de sa faiblesse ou de son imprudence, en considérant de quels principes il est parti et à

quelle hauteur il a su s'élever, peut-être a-t-il plus droit encore de présumer de sa force et de s'enorgueillir de son génie.

CHAPITRE VI.

ÉTAT ORIGINEL DE L'HOMME.

« Dans l'*origine*, l'homme, formé *nu de corps et d'esprit*, se trouva jeté au hasard sur la terre confuse et sauvage : orphelin délaissé de la *puissance* inconnue qui l'avait produit, il ne vit point à ses côtés des *êtres descendus des cieux* pour l'avertir de *besoins* qu'il ne doit qu'à *ses sens*, pour l'instruire de *devoirs* qui naissent uniquement de ses *besoins*. Semblable aux autres animaux, sans expérience du passé, sans prévoyance de l'avenir, il erra au sein des forêts, guidé seulement et gouverné par les affections de sa nature: par la *douleur de la faim*, il fut conduit aux alimens, et il pourvut à sa subsistance ; par les *intempéries de l'air*, il désira de couvrir son corps, et il se fit des vêtemens ; par l'*attrait d'un plaisir puissant*, il s'approcha d'un être semblable à lui, et il perpétua son espèce...

« Ainsi, les *impressions* qu'il reçut de chaque objet éveillant ses *facultés*, développèrent par degrés son entendement, et commencèrent d'instruire sa profonde ignorance ; ses besoins suscitèrent son industrie, ses périls formèrent son courage ; il apprit à distinguer les plantes utiles

des nuisibles, à combattre les élémens, à saisir une proie, à défendre sa vie, et il allégea sa misère.

« Ainsi, *l'amour de soi*, *l'aversion de la douleur*, *le désir du bien-être*, furent les mobiles simples et puissans qui retirèrent l'homme de *l'état sauvage* et *barbare* où la NATURE l'avait placé; et lorsque maintenant sa vie est semée de jouissances, lorsqu'il peut compter chacun de ses jours par quelques douceurs, il a le droit de s'applaudir et de se dire : « C'est moi qui ai produit les biens qui m'environnent; c'est moi qui suis l'artisan de mon bonheur : habitation sûre, vêtemens commodes, alimens abondans et sains, campagnes riantes, coteaux fertiles, empires peuplés, tout est mon ouvrage; sans moi, cette terre livrée au désordre ne serait qu'un marais immonde, qu'une forêt sauvage, qu'un désert hideux. » Oui, *homme créateur*, reçois mon hommage! Tu as mesuré l'étendue des cieux, calculé la masse des astres, saisi l'éclair dans les nuages, dompté la mer et les orages, asservi tous les élémens : ah ! comment tant d'élans sublimes se sont-ils mélangés de tant d'égaremens !

CHAPITRE VII.

PRINCIPES DES SOCIÉTÉS.

« Cependant, errans dans les bois et aux bords des fleuves, à la poursuite des fauves et des poissons, les premiers humains, chasseurs et pêcheurs, entourés de dangers, assaillis d'ennemis, tourmentés par la faim, par les reptiles, par les bêtes féroces, sentirent *leur faiblesse individuelle*; et, mus d'*un besoin commun de sûreté* et d'*un sentiment réciproque de mêmes maux*, ils unirent leurs moyens et leurs forces; et, quand l'un encourut un péril, plusieurs l'aidèrent et le secoururent; quand l'un manqua de subsistance, un autre le partagea de sa proie : ainsi les hommes *s'associèrent* pour *assurer leur existence*, pour *accroître leurs facultés*, pour *protéger leurs jouissances*; et *l'amour de soi* devint *le principe de la société*.

« Instruit ensuite par l'épreuve répétée d'accidens divers, par les fatigues d'une vie vagabonde, par les soucis de disettes fréquentes, les hommes raisonnèrent en eux-mêmes, et se dirent : « Pourquoi consumer nos jours à chercher des fruits épars sur un sol avare ? Pourquoi nous épuiser à poursuivre des proies qui nous échappent dans

l'onde et les bois? Que ne rassemblons-nous sous notre main les animaux qui nous sustentent? que n'appliquons-nous nos soins à les multiplier et à les défendre? Nous nous alimenterons de leurs produits; nous nous vêtirons de leurs dépouilles, nous vivrons exempts des fatigues du jour et des soucis du lendemain. » Et les hommes, s'aidant l'un l'autre, saisirent le chevreau léger, la brebis timide; ils captivèrent le chameau patient, le taureau farouche, le cheval impétueux; et, s'applaudissant de leur industrie, ils s'assirent dans la joie de leur âme, et commencèrent de goûter le repos et l'aisance; et *l'amour de soi, principe de tout raisonnement*, devint *le moteur de tout art et de toute jouissance.*

« Alors que les hommes purent couler des jours dans de longs loisirs et dans la communication de leurs pensées, ils portèrent sur la terre, sur les cieux, et sur leur propre existence, des regards de curiosité et de réflexion; ils remarquèrent le cours des saisons, l'action des élémens, les propriétés des fruits et des plantes, et ils appliquèrent leur esprit à multiplier leurs jouissances. Et, dans quelques contrées, ayant observé que certaines semences contenaient sous un petit volume une substance saine, propre à se transporter et à se conserver, ils imitèrent le procédé de la nature; ils confièrent à la terre le riz, l'orge et le blé, qui fructifièrent au gré de leur espérance; et ayant trouvé le moyen d'obtenir, dans *un petit espace, et sans déplacement, beaucoup de*

substances et de longues provisions, ils firent des demeures sédentaires; ils construisirent des maisons, des hameaux, des villes; formèrent des peuples, des nations; et l'*amour de soi* produisit tous les développemens du génie et de la puissance.

« Ainsi, par l'unique secours de ses facultés, l'homme a su lui-même s'élever à l'étonnante hauteur de sa fortune présente : trop heureux si, observateur scrupuleux de la loi imprimée à son être, il en eût fidèlement rempli l'unique et véritable objet! Mais, par une imprudence fatale, ayant tantôt méconnu, tantôt transgressé sa limite, il s'est lancé dans un dédale d'erreurs et d'infortunes; et l'*amour de soi*, tantôt *déréglé* et tantôt *aveugle*, est devenu un principe fécond de calamités.

CHAPITRE VIII.

SOURCE DES MAUX DES SOCIÉTÉS.

« En effet, à peine les hommes purent-ils développer leurs facultés, que, *saisis de l'attrait des objets qui flattent les sens*, ils se livrèrent à des désirs effrénés. Il ne leur suffit plus de la mesure des *sensations douces* que la NATURE avait *attachées à leurs vrais besoins pour les lier à leur existence* : non contens des biens que leur offrait la terre, ou que produisait leur industrie, ils voulurent entasser les jouissances, et convoitèrent celles que possédaient leurs semblables; et *un homme fort s'éleva contre un homme faible* pour lui ravir le fruit de ses peines; et le *faible* invoqua un *autre faible pour résister à la violence*; et deux forts se dirent : « Pourquoi *fatiguer* nos bras à produire les jouissances qui se trouvent dans les mains des faibles? *Unissons-nous*, et *dépouillons-les;* ils fatigueront pour nous, et nous jouirons sans peines ». Et, les *forts* s'étant associés pour l'oppression, les *faibles* pour la *résistance*, les hommes se tourmentèrent réciproquement; et il s'établit sur la terre une discorde générale et funeste, dans laquelle les passions, se produisant sous mille formes nouvelles, n'ont

cessé de former un enchaînement successif de calamités.

« Ainsi, ce même *amour de soi* qui, *modéré* et *prudent*, était un *principe de bonheur* et de *perfection*, devenu *aveugle* et *désordonné*, se transforma en un poison corrupteur; et la *Cupidité*, fille et compagne de l'*Ignorance*, s'est rendue la *cause de tous les maux* qui ont désolé la terre.

« Oui, l'Ignorance et la Cupidité! voilà la double source de tous les tourmens de la vie de l'homme! C'est par elles que, se faisant de fausses idées de bonheur, il a *méconnu* ou *enfreint les lois de la nature* dans les rapports de lui-même aux objets extérieurs, et que, nuisant à son existence, il a *violé la morale individuelle*; c'est par elles que, *fermant son cœur à la compassion* et son esprit à l'équité, il a vexé, affligé son semblable, et violé la *morale* sociale. Par l'*ignorance* et la *cupidité*, l'homme s'est armé contre l'homme, la famille contre la famille, la tribu contre la tribu, et la terre est devenue un théâtre sanglant de discorde et de brigandage; par l'*ignorance* et la *cupidité*, une guerre secrète, fermentant au sein de chaque État, a divisé le citoyen du citoyen; et une même société s'est partagée en oppresseurs et en opprimés, en maîtres et en esclaves: par elles, tantôt insolens et audacieux, les chefs d'une nation ont tiré ses fers de son propre sein, et l'avidité mercenaire a fondé le despotisme politique: tantôt hypocrites et rusés,

ils ont fait descendre du ciel des pouvoirs menteurs, un joug sacrilége; et la cupidité crédule a fondé le despotisme religieux : par elles enfin se sont dénaturées les idées du *bien* et du *mal*, du *juste* et de l'*injuste*, du *vice* et de la *vertu*; et les nations se sont égarées dans un labyrinthe d'erreurs et de calamités... La *cupidité* de l'homme et son *ignorance*!... voilà les *génies malfaisans* qui ont perdu la terre! voilà les *décrets* du *sort* qui ont renversé les empires! voilà les anathèmes célestes qui ont frappé ces murs jadis glorieux, et converti la splendeur d'une ville populeuse en une solitude de deuil et de ruines!... Mais puisque ce fut du sein de l'homme que sortirent tous les maux qui l'ont déchiré, ce fut aussi là qu'il en dut trouver les remèdes, et c'est là qu'il faut les chercher.

CHAPITRE IX.

ORIGINE DES GOUVERNEMENS ET DES LOIS.

« En effet, il arriva bientôt que les hommes, fatigués des maux qu'ils se causaient réciproquement, soupirèrent après la paix; et, réfléchissant sur les causes de leurs infortunes, ils se dirent : « Nous nous nuisons mutuellement par nos passions; et pour vouloir chacun tout envahir, il résulte que nul ne possède; ce que l'un ravit aujourd'hui, on le lui enlève demain, et notre cupidité retombe sur nous-mêmes. Établissons-nous des *arbitres qui jugent* nos prétentions et pacifient nos discordres. Quand le fort s'élevera contre le faible, l'arbitre le réprimera, et il disposera de nos bras pour contenir la violence; et la vie et les propriétés de chacun de nous seront sous la garantie et la protection communes, et nous jouirons tous des biens de la nature. »

« Et au sein des sociétés il se forma des *conventions*, tantôt *expresses* et tantôt *tacites*, qui devinrent la *règle* des *actions* des particuliers, la *mesure* de leurs *droits*, la *loi* de leurs rapports réciproques; et quelques hommes furent préposés pour les faire observer, et le peuple leur confia

la *balance* pour peser les *droits*, et *l'épée* pour *punir* les *transgressions*.

« Alors s'établit entre les individus un heureux *équilibre* de forces et d'action, qui fit la *sûreté* commune. Le nom de *l'équité* et de la *justice* fut reconnu et révéré sur la terre ; chaque homme, pouvant jouir en paix des fruits de son travail, se livra tout entier aux mouvemens de son âme ; et l'activité, suscitée et entretenue par la réalité ou par l'espoir des jouissances, fit éclore toutes les richesses de l'art et de la nature ; les champs se couvrirent de moissons, les vallons de troupeaux, les coteaux de fruits, la mer de vaisseaux, et l'homme fut heureux et puissant sur la terre.

« Ainsi le désordre que son imprudence avait produit, sa propre sagesse le répara ; et cette sagesse en lui fut encore l'effet des lois de la nature dans l'organisation de son être. Ce fut pour assurer ses jouissances qu'il respecta celles d'autrui ; et la *cupidité* trouva son correctif dans l'*amour éclairé de soi-même*.

« Ainsi l'*amour de soi*, mobile éternel de tout individu, est devenu la base nécessaire de toute association ; et c'est de l'observation de cette *loi naturelle* qu'a dépendu le sort de toute nation. Les *lois factices* et *conventionnelles* ont-elles tendu vers son but et rempli ses indications, chaque homme, mu d'un instinct puissant, a déployé toutes les facultés de son être ; et de la *multitude des félicités particulières* s'est composée la *félicité publique*. Ces *lois*, au contraire, ont-

elles gêné l'essor de l'homme vers son bonheur, son cœur, privé de ses vrais mobiles, a langui dans l'inaction, et l'*accablement* des individus a fait la *faiblesse publique*.

« Or, comme *l'amour de soi*, impétueux et imprévoyant, porte sans cesse l'homme contre son semblable, et tend par conséquent à *dissoudre* la *société*, l'art des *lois* et la vertu de leurs *agens* ont été de *tempérer le conflit* des *cupidités*, de maintenir l'équilibre entre les forces, d'assurer à chacun son *bien-être*, afin que, dans le choc de société à société, tous les membres portassent un même *intérêt* à la défense de la *chose publique*.

« La splendeur et la prospérité des empires ont donc eu à l'intérieur, pour cause efficace, l'*équité* des gouvernemens et des lois; et leur puissance respective a eu pour mesure, à l'extérieur, le nombre des intéressés, et le degré d'intérêt à la chose publique.

« D'autre part, la multiplication des hommes, en compliquant leurs rapports, ayant rendu la démarcation de leurs droits difficile; le jeu perpétuel des passions ayant suscité des incidens non prévus; les conventions ayant été vicieuses, insuffisantes ou nulles; enfin les auteurs des *lois* en ayant tantôt méconnu et tantôt dissimulé le but; et leurs ministres, au lieu de contenir la cupidité d'autrui, s'étant livrés à la leur propre: toutes ces causes ont jeté dans les sociétés le trouble et le désordre; et le vice des *lois* et

l'*injustice* des gouvernemens, dérivés de la *cupidité* et de l'*ignorance*, sont devenus les mobiles des malheurs des peuples et de la subversion des États.

CHAPITRE X.

CAUSES GÉNÉRALES DE LA PROSPÉRITÉ DES ANCIENS ÉTATS.

« O JEUNE HOMME qui demandes la sagesse, voilà quelles ont été les causes des révolutions de ces anciens États dont tu contemples les ruines! Sur quelque lieu que s'arrête ma vue, à quelque temps que se porte ma pensée, partout s'offrent à mon esprit les mêmes principes d'accroissement ou de destruction, d'élévation ou de décadence. Partout, si un peuple est puissant, si un empire prospère, c'est que les *lois* de *convention* y sont conformes aux *lois* de la *nature;* c'est que le *gouvernement* y procure aux hommes l'*usage* respectivement libre de leurs facultés, la *sûreté égale de leurs personnes* et *de leurs propriétés*. Si, au contraire, un empire tombe en *ruines* ou se dissout, c'est que les lois sont vicieuses ou imparfaites, ou que le gouvernement corrompu les enfreint. Et si les lois et les gouvernemens, d'abord sages et justes, ensuite se dépravent, c'est que l'alternative du bien et du mal tient à la nature du cœur de l'homme, à la succession de ses penchans, au progrès de ses connaissances, à la combinaison des circonstances et des évé-

nemens, comme le prouve l'histoire de l'espèce.

« Dans l'enfance des nations, quand les hommes vivaient encore dans les forêts, soumis tous aux mêmes besoins, doués tous des mêmes facultés, ils étaient tous presque égaux en forces; et cette égalité fut une circonstance féconde et avantageuse dans la composition des sociétés; par elle, chaque individu se trouvant indépendant de tout autre, nul ne fut l'esclave d'autrui; nul n'avait l'idée d'être maître. L'homme novice ne connaissait ni servitude ni tyrannie; muni de moyens suffisans à son être, il n'imaginait pas d'en emprunter d'étrangers. Ne devant rien, n'exigeant rien, il jugeait des droits d'autrui par les siens, et il se faisait des idées exactes de justice : ignorant d'ailleurs l'art des jouissances, il ne savait produire que le nécessaire; et, faute de superflu, la cupidité restait assoupie : que si elle osait s'éveiller, l'homme, attaqué dans ses vrais besoins, lui résistait avec énergie, et la seule opinion de cette résistance entretenait un heureux équilibre.

« Ainsi l'*égalité originelle*, à défaut de *convention*, maintenait la *liberté* des personnes, la *sûreté* des propriétés, et produisait les bonnes mœurs et l'ordre. Chacun travaillait par soi et pour soi; et le *cœur* de *l'homme, occupé, n'errait point en désirs coupables :* l'homme avait peu de jouissances, mais ses besoins étaient satisfaits; et comme la nature indulgente les fit moins étendus que ses forces, le travail de ses

mains produisit bientôt l'abondance; l'abondance, la population. Les arts se développèrent, les cultures s'étendirent; et la terre, couverte de nombreux habitans, se partagea en divers domaines.

« Alors que les rapports des hommes se furent compliqués, l'ordre intérieur des sociétés devint plus difficile à maintenir. Le temps et l'industrie ayant fait naître les richesses, la cupidité devint plus active; et parce que l'égalité, facile entre les individus, ne peut subsister entre les familles, l'équilibre naturel fut rompu : il fallut y suppléer par un équilibre factice; il fallut préposer des chefs, établir des lois, et, dans l'inexpérience primitive, il dut arriver qu'occasionnées par la cupidité, elles en prirent le caractère; mais diverses circonstances concoururent à tempérer le désordre, et à faire aux gouvernemens une nécessité d'être justes.

« En effet, les États, d'abord faibles, ayant à redouter des ennemis extérieurs, il devint important aux chefs de ne point opprimer les sujets : en diminuant l'*intérêt* des citoyens à leur gouvernement, ils eussent diminué leurs moyens de résistance, ils eussent facilité les invasions étrangères, et, pour des jouissances superflues, compromis leur propre existence.

« A l'intérieur, le caractère des peuples repoussait la tyrannie. Les hommes avaient contracté de trop longues habitudes d'indépendance; ils avaient trop peu de besoins, et un sentiment trop présent de leurs propres forces.

« Les États étant resserrés, il était difficile de diviser les citoyens pour les opprimer les uns par les autres : ils se communiquaient trop aisément, et leurs intérêts étaient trop clairs et trop simples. D'ailleurs, tout homme étant propriétaire et cultivateur, nul n'avait besoin de se vendre, et le despote n'eût point trouvé de mercenaires.

« Si donc il s'élevait des dissensions, c'était de famille à famille, de faction à faction, et les intérêts étaient toujours communs à un grand nombre : les troubles en étaient sans doute plus vifs ; mais la crainte des étrangers apaisait les discordes : si l'oppression d'un parti s'établissait, la terre étant ouverte, et les hommes, encore simples, rencontrant partout les mêmes avantages, le parti accablé émigrait, et portait ailleurs son indépendance.

« Les anciens États jouissaient donc en eux-mêmes de moyens nombreux de prospérité et de puissance : de ce que chaque homme trouvait son bien-être dans la constitution de son pays, il prenait un vif intérêt à sa conservation ; si un étranger l'attaquait, ayant à défendre son champ, sa maison, il portait aux combats la passion d'une cause personnelle, et le dévouement pour soi-même occasionnait le dévouement pour la patrie.

« De ce que toute action utile au public attirait son estime et sa reconnaissance, chacun s'empressait d'être utile, et l'*amour-propre* multipliait les talens et les vertus civiles.

« De ce que tout citoyen contribuait également de ses biens et de sa personne, les armées et les fonds étaient inépuisables, et les nations déployaient des masses imposantes de forces.

« De ce que la terre était libre, et sa possession sûre et facile, chacun était propriétaire; et la division des propriétés conservait les mœurs, en rendant le luxe impossible.

« De ce que chacun cultivait pour lui-même, la culture était plus active, les denrées plus abondantes, et la richesse particulière faisait l'opulence publique.

« De ce que l'abondance des denrées rendait la subsistance facile, la population fut rapide et nombreuse, et les États atteignirent en peu de temps le terme de leur plénitude.

« De ce qu'il y eut plus de production que de consommation, le besoin du commerce naquit, et il se fit, de peuple à peuple, des échanges qui augmentèrent leur activité et leurs jouissances réciproques.

« Enfin, de ce que certains lieux, à certaines époques, réunirent l'avantage d'être bien gouvernés à celui d'être placés sur la route de la plus active circulation, ils devinrent des entrepôts florissans de commerce, et des siéges puissans de domination. Et sur les rives du Nil et de la Méditerranée, du Tigre et de l'Euphrate, les richesses de l'Inde et de l'Europe, entassées, élevèrent successivement la splendeur de cent métropoles.

« Et les peuples, devenus riches, appliquèrent le superflu de leurs moyens à des travaux d'utilité commune et publique; et ce fut là, dans chaque État, l'époque de ces ouvrages dont la magnificence étonne l'esprit; de ces puits de Tyr, de ces digues de l'Euphrate, de ces conduits souterrains de la Médie *, de ces forteresses du désert, de ces aquéducs de Palmyre, de ces temples, de ces portiques.... Et ces travaux purent être immenses sans accabler les nations, parce qu'ils furent le produit d'un concours égal et commun des forces d'individus passionnés et libres.

« Ainsi, les anciens États prospérèrent parce que les institutions sociales y furent conformes aux véritables lois de la *nature*, et parce que les hommes, y jouissant de la *liberté* et de la *sûreté* de leurs *personnes* et de leurs *propriétés*, purent déployer toute l'étendue de leurs facultés, toute l'énergie de l'amour de soi-même.

* *Voyez* pour ces faits le Voyage en Syrie, tome II, et les Recherches nouvelles sur l'histoire ancienne, tome II.

CHAPITRE XI.

CAUSES GÉNÉRALES DES RÉVOLUTIONS ET DE LA RUINE DES ANCIENS ÉTATS.

« Cependant la cupidité avait suscité entre les hommes une lutte constante et universelle qui, portant sans cesse les individus et les sociétés à des invasions réciproques, occasionna des révolutions successives et une agitation renaissante.

« Et d'abord, dans l'état sauvage et barbare des premiers humains, cette cupidité audacieuse et féroce enseigna la rapine, la violence, le meurtre; et long-temps les progrès de la civilisation en furent ralentis.

« Lorsqu'ensuite les sociétés commencèrent de se former, l'effet des mauvaises habitudes passant dans les lois et les gouvernemens, il en corrompit les institutions et le but; et il s'établit des droits arbitraires et factices, qui dépravèrent les idées de justice et la moralité des peuples.

« Ainsi, parce qu'un homme fut plus fort qu'un autre, cette inégalité, accident de la nature, fut prise pour sa loi (6); et parce que le fort put ravir au faible la vie, et qu'il la lui conserva, il s'arrogea sur sa personne un droit abusif, et *l'es-*

clavage des individus prépara l'esclavage des nations.

« Parce que le chef de famille put exercer une autorité absolue dans sa maison, il ne prit pour règle de sa conduite que ses goûts et ses affections : il donna ou ôta ses biens sans égalité, sans justice; et le *despotisme paternel* jeta les fondemens du *despotisme politique* (7). Et dans les sociétés formées sur ces bases, le temps et le travail ayant développé les richesses, la cupidité, gênée par les lois, devint plus artificieuse sans être moins active. Sous des apparences d'union et de paix civile, elle fomenta au sein de chaque État une guerre intestine, dans laquelle les citoyens, divisés en corps, opposés de professions, de classes, de familles, tendirent éternellement à s'approprier, sous le nom de *pouvoir suprême*, la faculté de tout dépouiller et de tout asservir au gré de leurs passions : et c'est cet esprit d'*invasion* qui, déguisé sous toutes les formes, mais toujours le même dans son but et dans ses mobiles, n'a cessé de tourmenter les nations.

« Tantôt s'opposant au pacte social, ou rompant celui qui déjà existait, il livra les habitans d'un pays au choc tumultueux de toutes leurs discordes; et les *États dissous* furent, sous le nom d'*anarchie*, tourmentés par les passions de tous leurs membres.

« Tantôt un peuple jaloux de sa liberté ayant préposé des *agens* pour administrer, ces *agens* s'approprièrent les pouvoirs dont ils n'étaient que

les gardiens; ils employèrent les fonds publics à corrompre les élections, à s'attacher des partisans, à diviser le peuple en lui-même. Par ces moyens, de temporaires qu'ils étaient, ils se rendirent perpétuels; puis, d'électifs, héréditaires; et l'État, agité par les brigues des ambitieux, par les largesses des riches factieux, par la vénalité des pauvres oiseux, par l'empirisme des orateurs, par l'audace des hommes pervers, par la faiblesse des hommes vertueux, fut travaillé de tous les inconvéniens de la *démocratie*.

« Dans un pays, les chefs égaux en forces, se redoutant mutuellement, firent des pactes impies, des associations scélérates; et, se partageant les pouvoirs, les rangs, les honneurs, ils s'attribuèrent des priviléges, des immunités, s'érigèrent en corps séparés, en classes distinctes, s'asservirent en commun le peuple; et, sous le nom d'*aristocratie*, l'État fut tourmenté par les passions des grands et des riches.

« Dans un autre pays, tendant au même but par d'autres moyens, des *imposteurs sacrés* abusèrent de la crédulité des hommes ignorans. Dans l'ombre des temples, et derrière les voiles des autels, ils firent agir et parler les dieux, rendirent des oracles, montrèrent des prodiges, ordonnèrent des *sacrifices*, imposèrent des *offrandes*, prescrivirent des *fondations*; et, sous le nom de *théocratie* et de *religion*, les États furent tourmentés par les *passions* des prêtres.

« Quelquefois, lasse de ses désordres ou de ses

tyrans, une nation, pour diminuer les sources de ses maux, se donna un seul maître; et alors, si elle limita les pouvoirs du prince, il n'eut d'autre désir que de les étendre; et, si elle les laissa indéfinis, il abusa du dépôt qui lui était confié; et, sous le nom de *monarchie*, les États furent tourmentés par les passions des *rois* et des *princes*.

« Alors des factieux, profitant du mécontentement des esprits, flattèrent le *peuple* de l'espoir d'un meilleur maître; ils répandirent les dons, les promesses; renversèrent le despote pour s'y substituer; et leurs disputes, pour la succession ou pour le partage, tourmentèrent les États des désordres et des dévastations des *guerres civiles*.

« Enfin, parmi ces rivaux, un individu plus habile ou plus heureux, prenant l'ascendant, concentra en lui toute la puissance: par un phénomène bizarre, un seul homme maîtrisa des millions de ses semblables, contre leur gré ou sans leur aveu; et l'art de la *tyrannie* naquit encore de la *cupidité*. En effet, observant l'esprit d'égoïsme qui sans cesse divise tous les hommes, l'ambitieux le fomenta adroitement: il flatta la vanité de l'un, aiguisa la jalousie de l'autre, caressa l'avarice de celui-ci, enflamma le ressentiment de celui-là, irrita les passions de tous; opposant les intérêts ou les préjugés, il sema les divisions et les haines, promit au pauvre la dépouille du riche, au riche l'asservissement du pauvre, menaça un homme par un homme, une classe par

une classe; et, isolant tous les citoyens par la défiance, il fit sa force de leur faiblesse, et leur imposa un joug d'*opinion* dont ils se serrèrent mutuellement les nœuds. Par l'armée, il s'empara des contributions; par les contributions, il disposa de l'armée; par le jeu correspondant des richesses et des places, il enchaîna tout un peuple d'un lien indissoluble; et les États tombèrent dans la consomption lente du *despotisme*.

« Ainsi, un même mobile, variant son action sous toutes les formes, attaqua sans cesse la consistance des États, et un cercle éternel de vicissitudes naquit d'un cercle éternel de passions.

« Et cet esprit constant d'égoïsme et d'usurpation engendra deux effets principaux également funestes: l'un, que, divisant sans cesse les sociétés dans toutes leurs fractions, il en opéra la faiblesse et en facilita la *dissolution;* l'autre, que, tendant toujours à concentrer le pouvoir en une seule main (8), il occasionna un *engloutissement* successif de sociétés et d'États, fatal à leur paix et à leur existence communes.

« En effet, de même que dans un État un parti avait absorbé la nation, puis une famille le parti, un individu la famille, de même il s'établit d'État à État un mouvement d'absorption qui déploya en grand dans l'*ordre politique* tous les maux particuliers de l'*ordre civil*. Et une *cité* ayant subjugué une cité, elle se l'asservit, et en composa une province; et deux *provinces* s'étant englouties, il s'en forma un *royaume :* enfin, deux royaumes

s'étant conquis, l'on vit naître des *empires* d'une étendue gigantesque; et, dans cette agglomération, loin que la force interne des États s'accrût en raison de leur masse, il arriva, au contraire, qu'elle fut diminuée; et, loin que la condition des peuples fût rendue plus heureuse, elle devint de jour en jour plus fâcheuse et plus misérable, par des raisons sans cesse dérivées de la nature des choses.....

« Par la raison qu'à mesure que les États acquirent plus d'étendue, leur administration devenant plus épineuse et plus compliquée, il fallut, pour remuer ces masses, donner plus d'énergie au pouvoir, et il n'y eut plus de proportions entre les devoirs des souverains et leurs facultés;

« Par la raison que les despotes, sentant leur faiblesse, redoutèrent tout ce qui développait la force des nations, et qu'ils firent leur étude de l'atténuer;

« Par la raison que les nations, divisées par des préjugés d'ignorance et des haines féroces, secondèrent la perversité des gouvernemens, et que, se servant réciproquement de satellites, elles aggravèrent leur esclavage;

« Par la raison que, la balance s'étant rompue entre les États, les plus forts accablèrent facilement les faibles;

« Enfin, par la raison qu'à mesure que les États se concentrèrent, les peuples, dépouillés de leurs lois, de leurs usages et des gouvernemens qui leur

etaient propres, perdirent l'esprit de *personnalite* qui causait leur énergie.

« Et les despotes, considérant les empires comme des domaines, et les peuples comme des propriétés, se livrèrent aux déprédations et aux dérèglemens de l'autorité la plus arbitraire.

« Et toutes les forces et les richesses des nations furent détournées à des dépenses particulières, à des fantaisies personnelles; et les rois, dans les ennuis de leur satiété, se livrèrent à tous les goûts factices et dépravés : il leur fallut des jardins suspendus sur des voûtes, des fleuves élevés sur des montagnes; ils changèrent des campagnes fertiles en parcs pour des fauves, creusèrent des lacs dans des terrains secs, élevèrent des rochers dans des lacs, firent construire des palais de marbre et de porphyre, voulurent des ameublemens d'or et de diamans. Sous prétexte de religion, leur orgueil fonda des temples, dota des prêtres oiseux, bâtit pour de vains squelettes d'extravagans tombeaux, mausolées et pyramides (9). Pendant des règnes entiers, on vit des millions de bras employés à des *travaux stériles;* et le luxe des princes, imité par leurs parasites, et transmis de grade en grade jusqu'aux derniers rangs, devint une source générale de corruption et d'appauvrissement.

« Et, dans la soif insatiable des jouissances, les tributs ordinaires ne suffisant plus, ils furent augmentés; et le cultivateur, voyant accroître sa peine sans indemnité, perdit le courage; et le commerçant, se voyant dépouillé, se dégoûta de

son industrie; et la multitude, condamnée à demeurer pauvre, restreignit son travail au seul nécessaire; et toute activité productive fut anéantie.

« La surcharge rendant la possession des terres onéreuse, l'humble propriétaire abandonna son champ, ou le vendit à l'homme puissant; et les fortunes se concentrèrent en un moindre nombre de mains. Et toutes les lois et les institutions favorisant cette accumulation, les nations se partagèrent entre un groupe d'oisifs opulens et une multitude pauvre de mercenaires. Le peuple indigent s'avilit; les grands rassasiés se dépravèrent; et le nombre des intéressés à la conservation de l'État décroissant, sa force et son existence devinrent d'autant plus précaires.

« D'autre part, nul objet n'étant offert à l'émulation, nul encouragement à l'instruction, les esprits tombèrent dans une ignorance profonde.

« Et l'*administration* étant *secrète* et *mystérieuse*, il n'exista aucun moyen de réforme ni d'amélioration; les chefs ne régissant que par la violence et la fraude, les peuples ne virent plus en eux qu'une *faction* d'ennemis publics; et il n'y eut plus aucune harmonie entre les gouvernés et les gouvernans.

« Et tous ces vices ayant énervé les États de l'Asie opulente, il arriva que les peuples vagabonds et pauvres des *déserts* et des *monts* adjacens convoitèrent les jouissances des *plaines fertiles*; et par une cupidité commune, ayant attaqué les *empires policés*, ils renversèrent les trônes des

despotes ; et ces révolutions furent rapides et faciles, parce que la politique des tyrans avait amolli les sujets, rasé les forteresses, détruit les guerriers ; et parce que les sujets accablés restaient sans intérêt personnel, et les soldats mercenaires sans courage.

« Et, des hordes barbares ayant réduit des nations entières à l'état d'esclavage, il arriva que les empires formés d'un peuple conquérant et d'un peuple conquis réunirent en leur sein deux classes essentiellement opposées et ennemies. Tous les principes de la société furent dissous : il n'y eut plus ni intérêt *commun* ni esprit *public ;* et il s'établit une *distinction* de *castes* et de *races*, qui réduisit en système régulier le maintien du désordre ; et, selon que l'on naquit d'un certain sang, l'on naquit serf ou tyran, *meuble* ou *propriétaire.*

« Et, les oppresseurs étant moins nombreux que les opprimés, il fallut, pour soutenir ce faux équilibre, perfectionner la *science de l'oppression.* L'art de gouverner ne fut plus que celui d'assujettir au plus petit nombre le plus grand. Pour obtenir une obéissance si contraire à l'instinct, il fallut établir des peines plus sévères ; et la cruauté des lois rendit les mœurs atroces. Et la distinction des personnes établissant dans l'État deux codes, deux justices, deux droits ; le peuple, placé entre le penchant de son cœur et le serment de sa bouche, eut deux consciences contradictoires, et les idées du juste et de l'in-

juste n'eurent plus de base dans son entendement.

« Sous un tel régime, les peuples tombèrent dans le désespoir et l'accablement. Et les accidens de la nature s'étant joints aux maux qui les assaillaient, éperdus de tant de calamités, ils en reportèrent les causes à des puissances supérieures et cachées; et parce qu'ils avaient des tyrans sur la terre; ils en supposèrent dans les cieux; et la superstition aggrava les malheurs des nations.

« Et il naquit des doctrines funestes, des systèmes de religion atrabilaires et misanthropiques, qui peignirent les dieux *méchans* et *envieux* comme les despotes. Et, pour les apaiser, l'homme leur offrit le sacrifice de toutes ses jouissances : il s'environna de *privations*, et renversa les lois de la nature. Prenant ses *plaisirs* pour des *crimes*, ses *souffrances* pour des *expiations*, il *voulut aimer la douleur, abjurer l'amour de soi-même;* il persécuta ses sens, détesta sa vie; et une *morale abnégative* et *antisociale* plongea les nations dans l'inertie de la mort.

« Mais parce que la nature prévoyante avait doué le cœur de l'homme d'un espoir inépuisable, voyant le bonheur tromper ses désirs sur cette terre, il le poursuivit dans *un autre monde :* par une douce illusion, il se *fit une autre patrie*, un *asile* où, loin des tyrans, il reprit les droits de son être; de là résulta un nouveau désordre : épris d'un *monde imaginaire*, l'homme méprisa celui de la nature; pour des *espérances* chimériques, il négligea la *réalité*. Sa vie ne fut plus à ses yeux

qu'un *voyage fatigant*, qu'un songe *penible;* son corps qu'une *prison*, obstacle à sa félicité; et la terre, un lieu d'*exil* et de *pélerinage*, qu'il ne daigna plus cultiver. Alors une *oisiveté sacrée s'établit dans le monde politique*, les campagnes se désertèrent, les friches se multiplièrent, les empires se dépeuplèrent, les monumens furent négligés; et de toutes parts l'ignorance, la superstition, le fanatisme, joignant leurs effets, multiplièrent les dévastations et les ruines.

« Ainsi agités par leurs propres passions, les hommes en masse ou en individus, toujours avides et imprévoyans, passant de l'esclavage à la tyrannie, de l'orgueil à l'avilissement, de la présomption au découragement, ont eux-mêmes été les éternels instrumens de leurs infortunes.

« Et voilà par quels mobiles simples et naturels fut régi le sort des anciens États; voilà par quelle série de causes et d'effets liés et conséquens ils s'élevèrent ou s'abaissèrent, selon que les lois *physiques* du cœur humain y furent observées ou enfreintes; et dans le cours successif de leurs vicissitudes, cent peuples divers, cent empires tour à tour abaissés, puissans, conquis, renversés, en ont répété pour la terre les instructives leçons... Et ces leçons aujourd'hui demeurent perdues pour les générations qui ont succédé! Les désordres des temps passés ont reparu chez les races présentes! les chefs des nations ont continué de marcher dans des voies de mensonge et de tyrannie, les peuples de s'égarer dans les

ténèbres des superstitions et de l'ignorance !

« Eh bien ! ajouta le Génie en se recueillant, puisque l'expérience des races passées reste ensevelie pour les races vivantes, puisque les fautes des aïeux n'ont pas encore instruit leurs descendans, les exemples anciens vont reparaître : la terre va voir se renouveler les scènes imposantes des temps oubliés. De nouvelles révolutions vont agiter les peuples et les empires. Des trônes puissans vont être de nouveau renversés, et des catastrophes terribles rappelleront aux hommes que ce n'est point en vain qu'ils enfreignent les lois de la nature, et les préceptes de la sagesse et de la vérité. »

CHAPITRE XII.

LEÇONS DES TEMPS PASSÉS RÉPÉTÉES SUR LES TEMPS PRÉSENS.

Ainsi parla le Génie : frappé de la justesse et de la cohérence de tout son discours; assailli d'une foule d'idées qui, en choquant mes habitudes, captivaient cependant ma raison, je demeurai absorbé dans un profond silence.... Mais tandis que, d'un air triste et rêveur, je tenais les yeux fixés sur l'Asie, soudain, du côté du nord, aux rives de la mer Noire et dans les champs de la Krimée, des tourbillons de fumée et de flammes attirèrent mon attention : ils semblaient s'élever à la fois de toutes les parties de la presqu'île; puis, ayant passé par l'isthme dans le continent, ils coururent, comme chassés d'un vent d'ouest, le long du lac fougueux d'Azof, et furent se perdre dans les plaines herbageuses du Kouban : et considérant de plus près la marche de ces tourbillons, je m'aperçus qu'ils étaient précédés ou suivis de pelotons d'êtres mouvans, qui, tels que des fourmis ou des sauterelles troublées par le pied d'un passant, s'agitaient avec vivacité : quelquefois ces pelotons semblaient marcher les uns vers les autres et se heurter ;

puis, après le choc il en restait plusieurs sans mouvement... Et tandis qu'inquiet de tout ce spectacle, je m'efforçais de distinguer les objets : « Vois-tu, me dit le Génie, ces feux qui courent sur la terre, et comprends-tu leurs effets et leurs causes ?—O Génie, répondis-je, je vois des colonnes de flammes et de fumée, et comme des insectes qui les accompagnent; mais quand déjà je saisis à peine les masses des villes et des monumens, comment pourrais-je discerner de si petites créatures ? Seulement on dirait que ces insectes simulent des combats; car ils vont, viennent, se choquent, se poursuivent. — Ils ne les simulent pas, dit le Génie, ils les réalisent. — Et quels sont, repris-je, ces animalcules insensés qui se détruisent ? ne périront-ils pas assez tôt, eux qui ne vivent qu'un jour ?... » Alors le Génie me touchant encore une fois la vue et l'ouïe : « *Vois*, me dit-il, et *entends* ». Aussitôt dirigeant mes yeux sur les mêmes objets: « Ah ! malheureux, m'écriai-je saisi de douleur, ces colonnes de feux ! ces insectes ! ô Génie ! ce sont les hommes, ce sont les ravages de la guerre !.... ils partent des villes et des hameaux ces torrens de flammes ! Je vois les cavaliers qui les allument, et qui, le sabre à la main, se répandent dans les campagnes; devant eux fuient des troupes éperdues d'enfans, de femmes, de vieillards : j'aperçois d'autres cavaliers qui, la lance sur l'épaule, les accompagnent et les guident. Je reconnais même à leurs chevaux en laisse, à leurs kalaps, à leur touffe de

cheveux, que ce sont des Tartares; et sans doute ceux qui les poursuivaient, coiffés d'un chapeau triangulaire et vêtus d'uniformes verts, sont des Moscovites. Ah! je le comprends, la guerre vient de se rallumer entre l'empire des tzars et celui des sultans. — Non, pas encore, répliqua le Génie, ce n'est qu'un préliminaire. Ces Tartares ont été et seraient encore des voisins incommodes, on s'en débarrasse; leur pays est d'une grande convenance, on s'en arrondit; et, pour prélude d'une autre révolution, le trône des Guérais est détruit. »

Et en effet, je vis les étendards russes flotter sur la Krimée; et leur pavillon se déploya bientôt sur l'Euxin.

Cependant, aux cris des Tartares fugitifs, l'empire des musulmans s'émut. « On chasse nos frères, s'écrièrent les enfans de Mahomet : on outrage le peuple du Prophète! des infidèles occupent une terre consacrée, et profanent les temples de l'islamisme. Armons-nous, courons aux combats pour venger la gloire de Dieu et notre propre cause. »

Et un mouvement général de guerre s'établit dans les deux empires. De toutes parts on assembla des hommes armés, des provisions, des munitions, et tout l'appareil meurtrier des combats fut déployé; et, chez les deux nations, les temples, assiégés d'un peuple immense, m'offrirent un spectacle qui fixa mon attention. D'un côté, les musulmans, assemblés devant leurs mosquées,

se lavaient les mains, les pieds, se taillaient les ongles, se peignaient la barbe; puis, étendant par terre des tapis, et se tournant vers le midi, les bras tantôt ouverts et tantôt croisés, ils faisaient des génuflexions et des protestations; et dans le souvenir des revers essuyés pendant leur dernière guerre, ils s'écriaient: « Dieu clément, Dieu miséricordieux! as-tu donc abandonné ton peuple fidèle? Toi, qui as promis au Prophète l'empire des nations et signalé ta religion par tant de triomphes, comment livres-tu les *vrais croyans* aux armes des infidèles? » et les *Imams* et les *Santons* disaient au peuple: « C'est le châtiment de vos péchés. Vous mangez du porc, vous buvez du vin; vous touchez des choses immondes: Dieu vous a punis. Faites pénitence, purifiez-vous, dites la *profession de foi* *, jeûnez de l'aurore au coucher, donnez la dîme de vos biens aux mosquées, allez à la Mekke, et Dieu vous rendra la victoire. » Et le peuple, reprenant courage, jetait de grand cris: « Il n'y a qu'un Dieu, dit-il saisi de fureur, et Mahomet est son prophète: anathème à quiconque ne croit pas!...

« Dieu de bonté, accorde-nous d'exterminer ces chrétiens: c'est pour ta gloire que nous combattons, et notre mort est un martyre pour ton nom. » Et alors, offrant des victimes, ils se préparèrent aux combats.

D'autre part, les Russes, à genoux, s'écriaient:

* Il n'y a qu'un Dieu, et Mahomet est son prophète.

« Rendons grâces à Dieu, et célébrons sa puissance, il a fortifié notre bras pour humilier ses ennemis. Dieu *bienfaisant*, exauce nos prières : pour te plaire, nous passerons trois jours sans manger ni viandes ni œufs. Accorde-nous d'exterminer ces mahométans impies, et de renverser leur empire ; nous te donnerons la dîme des dépouilles, et nous t'élèverons de nouveaux temples. » Et les prêtres remplirent les églises d'un nuage de fumée, et dirent au peuple : « Nous prions pour vous, Dieu agrée notre encens et bénit vos armes. Continuez de jeûner et de combattre, dites-nous vos fautes secrètes, donnez vos biens à l'Église : nous vous absoudrons de vos péchés, et vous mourrez en état de grâce. » Et ils jetaient de l'eau sur le peuple, lui distribuant de petits os de morts pour servir d'amulettes et de talismans ; et le peuple ne respirait que guerre et combats.

Frappé de ce tableau contrastant des mêmes passions, et m'affligeant de leurs suites funestes, je méditais sur la difficulté qu'il y avait pour le juge commun d'accorder des demandes si contraires, lorsque le Génie, saisi d'un mouvement de colère, s'écria avec véhémence :

« Quels accens de démence frappent mon oreille? Quel délire aveugle et pervers trouble l'esprit des nations ? Prières sacriléges, retombez sur la terre ! et vous, cieux, repoussez des vœux homicides, des actions de grâces impies ! Mortels insensés ! est-ce donc ainsi que vous révérez la

Divinité? Dites! comment celui que vous appelez votre père commun doit-il recevoir l'hommage de ses enfans qui s'égorgent? Vainqueurs! de quel œil doit-il voir vos bras fumans du sang qu'il a créé? Et vous, vaincus! qu'espérez-vous de ces gémissemens inutiles? Dieu a-t-il donc le cœur d'un mortel, pour avoir des passions changeantes? Est-il, comme vous, agité par la vengeance ou la compassion, par la fureur ou le repentir? Oh! quelles idées basses ils ont conçues du plus élevé des êtres! A les entendre, il semblerait que, bizarre et capricieux, *Dieu* se fâche ou s'apaise comme un homme; que tour à tour il aime ou il hait, qu'il bat ou qu'il caresse; que, faible ou méchant, il couve sa haine; que, contradictoire et perfide, il tend des piéges pour y faire tomber; qu'il punit le mal qu'il permet, qu'il prévoit le crime sans l'empêcher; que, juge partial, on le corrompt par des offrandes; que, despote imprudent, il fait des lois qu'ensuite il révoque; que, tyran farouche, il ôte ou donne ses grâces sans raison, et ne se fléchit qu'à force de bassesses.... Ah! c'est maintenant que j'ai reconnu le mensonge de l'homme! En voyant le tableau qu'il a tracé de la Divinité, je me suis dit: Non, non, ce n'est point *Dieu qui a fait l'homme à son image; c'est l'homme qui a figuré Dieu sur la sienne*; il lui a donné son esprit, l'a revêtu de ses penchans, lui a prêté ses jugemens... et lorsqu'en ce mélange il s'est surpris contradictoire à ses propres principes, affectant une humi-

lité hypocrite, il a taxé d'imprudence sa raison, et nommé *mystère de Dieu* les absurdités de son entendement.

« Il a dit : Dieu est *immuable*, et il lui a adressé des vœux pour le *changer*. Il l'a dit *incompréhensible*, et il l'a sans cesse interprété.

« Il s'est élevé sur la terre des *imposteurs* qui se sont dits *confidens de Dieu*, et qui, s'érigeant en docteurs des peuples, ont ouvert des voies de mensonge et d'iniquité : ils ont attaché des mérites à des pratiques indifférentes ou ridicules; ils ont érigé en vertu, de prendre certaines postures, de prononcer certaines paroles, d'articuler de certains noms; ils ont transformé en délit de manger de certaines viandes, de boire de certaines liqueurs à tels jours plutôt qu'à tels autres. C'est le juif qui mourrait plutôt que de *travailler un jour de sabbat*; c'est le Perse qui se laisserait suffoquer avant de *souffler le feu de son haleine*; c'est l'Indien qui place la suprême perfection à se *frotter de fiente de vache*, et à *prononcer* mystérieusement *Aûm* (10); c'est le musulman qui croit avoir tout réparé en se lavant la tête et les bras, et qui dispute, le sabre à la main, s'il faut *commencer* par le *coude* ou par le *bout des doigts* (11); c'est le chrétien qui se croirait damné s'il mangeait de la graisse au lieu de lait ou de beurre. O doctrines sublimes et vraiment célestes! ô morales parfaites et dignes du martyre et de l'apostolat! je passerai les mers pour enseigner ces lois admirables aux peuples sau-

vages, aux nations reculées ; je leur dirai : *Enfans de la nature! jusques à quand marcherez-vous dans les sentiers de l'ignorance?* Jusques à quand méconnaîtrez-vous les vrais principes de la morale et de la religion? Venez en chercher les leçons chez des peuples pieux et savans, dans des pays civilisés; ils vous apprendront comment pour plaire à Dieu, il faut, en certains mois de l'année, languir de soif et de faim tout le jour; comment on peut verser le sang de son prochain, et s'en purifier en faisant une profession de foi et une ablution méthodique; comment on peut lui dérober son bien, et s'en absoudre en le partageant avec certains hommes qui se vouent à le dévorer.

» *Pouvoir souverain et caché de l'univers! moteur mystérieux de la nature! âme universelle des êtres!* toi que, sous tant de noms divers, les mortels ignorent et révèrent; *être incompréhensible, infini;* Dieu qui, dans l'immensité des cieux, diriges la marche des mondes, et peuples les abîmes de l'espace de millions de soleils tourbillonnans, dis, que paraissent à tes yeux ces insectes humains que déjà ma vue perd sur la terre! quand tu t'occupes à guider les astres dans leurs orbites, que sont pour toi les vermisseaux qui s'agitent sur la poussière? Qu'importent à ton immensité leurs distinctions de partis, de sectes? et que te font les subtilités dont se tourmente leur folie?

« Et vous, hommes crédules, montrez-moi l'ef-

ficacité de vos pratiques! Depuis tant de siècles que vous les suivez ou les altérez, qu'ont changé vos *recettes* aux lois de la nature? Le soleil en a-t-il plus lui? le cours des saisons est-il autre? la terre en est-elle plus féconde? les peuples sont-ils plus heureux? Si Dieu est bon, comment se plaît-il à vos pénitences? S'il est infini, qu'ajoutent vos hommages à sa gloire? Si ses décrets ont tout prévu, vos prières en changent-elles l'arrêt? Répondez, hommes inconséquens!

« Vous vainqueurs, qui dites servir Dieu, a-t-il donc besoin de votre aide? S'il veut punir, n'a-t-il pas en main les tremblemens, les volcans, la foudre? et le Dieu clément ne sait-il corriger qu'en exterminant?

« Vous, musulmans, si Dieu vous châtie pour le viol des *cinq* préceptes, comment élève-t-il les Francs qui s'en rient? Si c'est par le Qôran qu'il régit la terre, sur quels principes jugea-t-il les nations avant le prophète, tant de peuples qui buvaient du vin, mangeaient du porc, n'allaient point à la Mekke, à qui cependant il fut donné d'élever des empires puissans? Comment jugea-t-il les Sabéens de Ninive et de Babylone; le Perse, adorateur du feu; le Grec, le Romain, idolâtres; les anciens royaumes du Nil, et vos propres aïeux, Arabes et Tartares? Comment juge-t-il encore maintenant tant de nations qui méconnaissent ou ignorent votre culte, les nombreuses castes des Indiens, le vaste empire du Chinois, les noires tribus de l'Afrique, les insu-

laires de l'Océan, les peuplades de l'Amérique?

« Hommes présomptueux et ignorans, qui vous arrogez à vous seuls la terre! si Dieu rassemblait à la fois toutes les générations passées et présentes, que seraient dans leur océan ces sectes soi-disant universelles du chrétien et du musulman? Quels seraient les jugemens de sa justice égale et commune sur l'universalité réelle des humains? C'est là que votre esprit s'égare en systèmes incohérens, et c'est là que la vérité brille avec évidence; c'est là que se manifestent les lois puissantes et simples de la nature et de la raison : lois d'un *moteur commun, général;* d'un Dieu impartial et juste, qui, pour pleuvoir sur un pays, ne demande point quel est son prophète; qui fait luire également son soleil sur toutes les races des hommes, sur le *blanc* comme sur le *noir*, sur le juif, sur le musulman, sur le chrétien et sur l'idolâtre; qui fait prospérer les moissons là où des mains soigneuses les cultivent, qui multiplie toute nation chez qui règnent l'industrie et l'ordre, qui fait prospérer tout empire où la justice est pratiquée, où l'homme puissant est lié par les lois, où le pauvre est protégé par elles, où le faible vit en sûreté, où chacun enfin jouit des droits qu'il tient de la *nature* et d'un *contrat* dressé avec équité.

« Voilà par quels principes sont jugés les peuples! voilà la vraie religion qui régit le sort des empires, et qui, de vous-mêmes, Ottomans, n'a cessé de faire la destinée! Interrogez vos ancêtres! demandez-leur par quels moyens ils élevè-

rent leur fortune, alors qu'*idolâtres*, peu nombreux et pauvres, ils vinrent des déserts tartares camper dans ces riches contrées; demandez si ce fut par l'islamisme, jusque-là méconnu par eux, qu'ils vainquirent les Grecs, les Arabes, ou si ce fut par le courage, la prudence, la modération, l'esprit d'union, vraies *puissances de l'état social*. Alors le sultan lui-même rendait la justice et veillait à la discipline; alors étaient punis le juge prévaricateur, le gouverneur concussionnaire; et la multitude vivait dans l'aisance : le cultivateur était garanti des rapines du janissaire, et les campagnes prospéraient; les routes publiques étaient assurées, et le commerce répandait l'abondance. Vous étiez des brigands ligués; mais entre vous, vous étiez justes : vous subjuguiez les peuples, mais vous ne les opprimiez pas. Vexés par leurs princes, ils préféraient d'être vos tributaires. Que m'importe, disait le chrétien, que *mon maître aime ou brise les images, pourvu qu'il me rende justice? Dieu jugera sa doctrine aux cieux.*

« Vous étiez sobres et endurcis; vos ennemis étaient énervés et lâches : vous étiez savans dans l'art des combats; vos ennemis en avaient perdu les principes : vos chefs étaient expérimentés, vos soldats aguerris, dociles : le butin excitait l'ardeur; la bravoure était récompensée; la lâcheté, l'indiscipline, punies; et tous les ressorts du cœur humain étaient en activité : ainsi vous vainquîtes cent nations, et d'une foule de royaumes conquis vous fondâtes un immense empire.

« Mais d'autres mœurs ont succédé ; et dans les revers qui les accompagnent, ce sont encore les lois de la nature qui agissent. Après avoir dévoré vos ennemis, votre cupidité, toujours allumée, a réagi sur son propre foyer, et, concentrée dans votre sein, elle vous a dévorés vous-mêmes. Devenus riches, vous vous êtes divisés pour le partage et la jouissance; et le désordre s'est introduit dans toutes les classes de votre société. Le sultan, enivré de sa grandeur, a méconnu l'objet de ses fonctions ; et tous les vices du pouvoir arbitraire se sont développés. Ne rencontrant jamais d'obstacles à ses goûts, il est devenu un être dépravé; homme faible et orgueilleux, il a repoussé de lui le peuple, et la voix du peuple ne l'a plus instruit et guidé : ignorant et pourtant flatté, il a négligé toute instruction, toute étude, et il est tombé dans l'incapacité : devenu inapte aux affaires, il en a jeté le fardeau sur des mercenaires, et les mercenaires l'ont trompé. Pour satisfaire leurs propres passions, ils ont stimulé, étendu les siennes; ils ont agrandi ses besoins, et son luxe énorme a tout consumé : il ne lui a plus suffi de la table frugale, des vêtemens modestes, de l'habitation simple de ses aïeux ; pour satisfaire à son faste, il a fallu épuiser la mer et la terre ; faire venir du pôle les plus rares fourrures ; de l'équateur, les plus chers tissus; il a dévoré, dans un mets, l'impôt d'une ville; dans l'entretien d'un jour, le revenu d'une province. Il s'est investi d'une armée de femmes, d'eunuques, de

satellites. On lui a dit que la vertu des rois était la libéralité, la magnificence ; et les trésors des peuples ont été livrés aux mains des adulateurs : à l'imitation du maître, les esclaves ont aussi voulu avoir des maisons superbes, des meubles d'un travail exquis, des tapis brodés à grands frais, des vases d'or et d'argent pour les plus vils usages : et toutes les richesses de l'empire se sont englouties dans le Séraï.

« Pour suffire à ce luxe effréné, les esclaves et les femmes ont vendu leur crédit, et la vénalité a introduit une dépravation générale : ils ont vendu la faveur suprême au visir, et le visir a vendu l'empire. Ils ont vendu la loi au cadi, et le cadi a vendu la justice. Ils ont vendu au prêtre l'autel, et le prêtre a vendu les cieux ; et l'or conduisant à tout, l'on a fait tout pour obtenir l'or : pour l'or, l'ami a trahi son ami ; l'enfant, son père ; le serviteur, son maître ; la femme, son honneur ; le marchand, sa conscience ; et il n'y a plus eu dans l'État ni bonne foi, ni mœurs, ni concorde, ni force.

« Et le pacha, qui a payé le gouvernement de sa province, l'a considérée comme une ferme, et il y a exercé toute concussion. À son tour, il a vendu la perception des impôts, le commandement des troupes, l'administration des villages ; et comme tout emploi *a été passager*, la rapine, répandue de grade en grade, a été hâtive et précipitée. Le douanier a rançonné le marchand, et le négoce s'est anéanti : l'aga a dépouillé le culti-

vateur, et la culture s'est amoindrie. Dépourvu d'avances, le laboureur n'a pu ensemencer : l'impôt est survenu, il n'a pu payer ; on l'a menacé *du bâton*, il a emprunté ; le numéraire, faute de sûreté, s'est trouvé caché ; l'*intérêt* a été énorme ; et l'usure du riche a aggravé la misère de l'ouvrier.

« Et des accidens de saison, des sécheresses excessives ayant fait manquer les récoltes, le gouvernement n'a fait pour l'impôt ni délai ni grâce ; et la détresse s'appesantissant sur un village, une partie de ses habitans a fui dans les villes ; et leur charge, reversée sur ceux qui ont demeuré, a consommé leur ruine, et le pays s'est dépeuplé.

« Et il est arrivé que, poussés à bout par la tyrannie et l'outrage, des villages se sont révoltés ; et le pacha s'en est réjoui : il leur a fait la guerre, il a pris d'assaut leurs maisons, pillé leurs meubles, enlevé leurs animaux ; et quand la terre a demeuré déserte, *Que m'importe ?* a-t-il dit, *je m'en vais demain.*

« Et la terre manquant de bras, les eaux du ciel ou des torrens débordés ont séjourné en marécages ; et, sous ce climat chaud, leurs exhalaisons putrides ont causé des épidémies, des pestes, des maladies de toute espèce : et il s'en est suivi un surcroît de dépopulation, de pénurie et de ruine.

« Oh ! qui dénombrera tous les maux de ce régime tyrannique !

« Tantôt les pachas se font la guerre, et, pour leurs querelles personnelles, les provinces d'un État identique sont dévastées. Tantôt, redoutant leurs maîtres, ils tendent à l'indépendance, et attirent sur leurs sujets les châtimens de leur révolte. Tantôt, redoutant ces sujets, ils appellent et soudoient des étrangers, et, pour se les affider, ils leur permettent tout brigandage. En un lieu, ils intentent un procès à un homme riche, et le dépouillent sur un faux prétexte; en un autre, ils apostent de faux témoins, et imposent une contribution pour un délit imaginaire : partout ils excitent la haine des sectes, provoquent leurs délations, pour en retirer des *avanies;* ils extorquent les biens, frappent les personnes; et quand leur avarice imprudente a entassé en un monceau toutes les richesses d'un pays, le gouvernement, par une perfidie exécrable, feignant de venger le peuple opprimé, attire à lui sa dépouille dans celle du coupable, et verse inutilement le sang pour un crime dont il est complice.

« O scélérats! monarques ou ministres, qui vous jouez de la vie et des biens des peuples! est-ce vous qui avez donné le souffle à l'homme, pour le lui ôter? est-ce vous qui faites naître les produits de la terre, pour les dissiper? fatiguez-vous à sillonner le champ? endurez-vous l'ardeur du soleil et le tourment de la soif, à couper la moisson, à battre la gerbe? veillez-vous à la rosée nocturne comme le pasteur? traversez-vous les déserts comme le marchand? Ah! en voyant

la cruauté et l'orgueil des puissans, j'ai été transporté d'indignation, et j'ai dit, dans ma colère : Eh quoi ! il ne s'élevera pas sur la terre des hommes qui vengent les peuples et punissent les tyrans ! Un petit nombre de brigands dévorent la multitude, et la multitude se laisse dévorer ! O peuples avilis ! connaissez vos droits ! *Toute autorité vient de vous*, toute puissance *est* la *vôtre.* Vainement les rois vous commandent de *par Dieu* et de *par leur lance;* soldats, restez immobiles : puisque Dieu *soutient* le *sultan*, votre secours est inutile ; puisque son épée lui suffit, il n'a pas besoin de la vôtre ; voyons ce qu'il peut par lui-même... Les soldats ont baissé les armes ; et voilà les *maîtres du monde* faibles comme les derniers de *leurs sujets !* Peuples ! sachez donc que ceux qui vous gouvernent sont vos *chefs* et non pas vos *maîtres ;* vos *préposés*, et non pas vos *propriétaires ;* qu'ils n'ont d'autorité *sur vous* que par *vous* et *pour votre* avantage ; que vos richesses sont *à vous*, et qu'ils vous en sont *comptables ;* que, rois ou sujets, Dieu a fait tous les hommes *égaux*, et que nul des mortels n'a droit d'opprimer son semblable.

« Mais cette nation et ses chefs ont méconnu ces vérités saintes...... Eh bien ! ils subiront les conséquences de leur aveuglement.... L'arrêt en est porté, le jour approche où ce colosse de puissance, brisé, s'écroulera sous sa propre masse : oui, j'en jure par les *ruines de tant d'empires détruits ! l'empire du Croissant* subira le sort des

États dont il a imité le régime. Un peuple étranger chassera les sultans de leur métropole; le *trône d'Orkhan sera renversé, le dernier rejeton de sa race sera retranché*, et la horde des Oguzians (12), privée de chef, se dispersera comme celle des Nogais : dans cette dissolution, les peuples de l'empire, déliés du joug qui les rassemblait, reprendront leurs anciennes distinctions; et une anarchie générale surviendra comme il est arrivé dans l'empire des Sophis, jusqu'à ce qu'il s'élève chez l'Arabe, l'Arménien ou le Grec, des législateurs qui recomposent de nouveaux États... Oh! s'il se trouvait sur la terre des hommes profonds et hardis! quels élémens de grandeur et de gloire!..... Mais déjà l'heure du destin sonne. Le cri de la guerre frappe mon oreille, et la catastrophe va commencer. Vainement le sultan oppose ses armées; ses guerriers ignorans sont battus, dispersés : vainement il a appelé ses *sujets*; les cœurs sont glacés; les sujets répondent : *cela est écrit*; et, *qu'importe qui soit notre maître! nous ne pouvons perdre à changer*. Vainement les vrais croyans invoquent les cieux et le Prophète : le Prophète est mort, et les cieux, sans pitié, répondent : « Cessez de nous invoquer; « vous avez fait vos maux, guérissez-les vous-« mêmes. La nature a établi des lois, c'est à vous « de les pratiquer : observez, raisonnez, profitez « de l'expérience. C'est la folie de l'homme qui le « perd, c'est à sa sagesse de le sauver. Les peuples « sont ignorans, qu'ils s'instruisent : leurs chefs

« sont pervers, qu'ils se corrigent et s'amelio-
« rent » ; car tel est l'arrêt de la *nature*, *puisque les maux des sociétés viennent de la cupidité et de l'ignorance*, *les hommes ne cesseront d'être tourmentés qu'ils* ne *soient éclairés* et *sages*, qu'ils ne pratiquent l'art *de la justice*, fondé sur la *connaissance* de leurs rapports et des lois de leur organisation. »

CHAPITRE XIII.

L'ESPÈCE HUMAINE S'AMÉLIORERA-T-ELLE?

A CES mots, oppressé du sentiment douloureux dont m'accabla leur sévérité : « Malheur aux nations! m'écriai-je en fondant en larmes ; malheur à moi-même ! Ah ! c'est maintenant que j'ai désespéré du bonheur de l'homme. Puisque ses maux procèdent de son cœur, puisque lui seul peut y porter remède, malheur à jamais à son existence! Qui pourra en effet mettre un frein à la cupidité du fort et du puissant? Qui pourra éclairer l'ignorance du faible? Qui instruira la multitude de ses droits, et forcera les chefs de remplir leurs devoirs? Ainsi, la race des hommes est pour toujours dévouée à la souffrance! Ainsi, l'individu ne cessera d'opprimer l'individu, une nation d'attaquer une autre nation, et jamais il ne renaîtra pour les contrées des jours de prospérité et de gloire. Hélas! des conquérans viendront ; ils chasseront les oppresseurs et s'établiront à leur place ; mais, succédant à leur pouvoir, ils succéderont à leur rapacité, et la terre aura changé de tyrans sans changer de tyrannie. »

Alors, me tournant vers le Génie : « O Génie !

lui dis-je, le désespoir est descendu dans mon âme : en connaissant la nature de l'homme, la *perversité de ceux qui gouvernent* et l'*avilissement* de ceux qui sont gouvernés m'ont dégoûté de la vie; et quand il n'est de choix que d'être complice ou victime de l'oppression, que reste-t-il à l'homme vertueux, que de joindre sa cendre à celle des tombeaux ! »

Et le Génie, gardant le silence, me fixa d'un regard sévère mêlé de compassion; et, après quelques instans, il reprit : « Ainsi, c'est à mourir que la vertu réside! L'homme pervers est infatigable à consommer le crime, et l'homme juste se rebute au premier obstacle à faire le bien !.... Mais tel est le cœur humain; un succès l'enivre de confiance, un revers l'abat et le consterne : toujours entier à la sensation du moment, il ne juge point des choses par leur nature, mais par l'élan de sa passion. Homme qui désespères du genre humain, sur quel calcul profond de faits et de raisonnemens as-tu établi ta sentence? As-tu scruté l'organisation de l'être sensible, pour déterminer avec précision si les mobiles qui le portent au bonheur sont essentiellement plus faibles que ceux qui l'en repoussent ? Ou bien, embrassant d'un coup d'œil l'histoire de l'espèce, et, jugeant du futur par l'exemple du passé, as-tu constaté que tout progrès lui est impossible ? Réponds ! depuis leur origine, les sociétés n'ont-elles fait aucun pas vers l'instruction et un meilleur sort ? Les hommes sont-ils encore dans les

forêts, manquant de tout, ignorans, féroces, stupides ? les nations sont-elles encore toutes à ces temps où, sur le globe, l'œil ne voyait que des brigands brutes ou de brutes esclaves ? Si, dans un temps, dans un lieu, des individus sont devenus meilleurs, pourquoi la masse ne s'améliorerait-elle pas ? Si des sociétés partielles se sont perfectionnées, pourquoi ne se perfectionnerait pas la société générale ? Et si les premiers obstacles sont franchis, pourquoi les autres seraient-ils insurmontables ?

« Voudrais-tu penser que l'espèce va se détériorant ? Garde-toi de l'illusion et des paradoxes du *misanthrope :* l'homme mécontent du présent suppose au passé une perfection mensongère qui n'est que le masque de son chagrin. Il loue les morts en haine des vivans, il bat les enfans avec les ossemens de leurs pères.

« Pour démontrer une prétendue perfection rétrograde, il faudrait démentir le témoignage des faits et de la raison ; et s'il reste aux faits passés de l'équivoque, il faudrait démentir le fait subsistant de l'organisation de l'homme ; il faudrait prouver qu'il naît avec un usage éclairé de ses sens ; qu'il sait, sans expérience, distinguer du poison l'aliment ; que l'enfant est plus sage que le vieillard, l'aveugle plus assuré dans sa marche que le clairvoyant ; que l'homme civilisé est plus malheureux que l'anthropophage ; en un mot, qu'il n'existe pas d'échelle progressive d'expérience et d'instruction.

« Jeune homme, crois-en la voix des tombeaux et le témoignage des monumens : des contrées, sans doute, ont déchu de ce qu'elles furent à certaines époques ; mais si l'esprit sondait ce qu'alors même furent la sagesse et la félicité de leurs habitans, il trouverait qu'il y eut dans leur gloire moins de réalité que d'éclat ; il verrait que, dans les anciens États, même les plus vantés, il y eut d'énormes vices, de cruels abus, d'où résulta précisément leur fragilité ; qu'en général les principes des gouvernemens étaient atroces ; qu'il régnait de peuple à peuple un brigandage insolent, des guerres barbares, des haines implacables (13) ; que le droit naturel était ignoré ; que la moralité était pervertie par un fanatisme insensé, par des superstitions déplorables ; qu'un songe, qu'une vision, un oracle, causaient à chaque instant de vastes commotions : et peut-être les nations ne sont-elles pas encore bien guéries de tant de maux ; mais du moins l'intensité en a diminué, et l'expérience du passé n'a pas été totalement perdue. Depuis trois siècles surtout, les lumières se sont accrues, propagées ; la civilisation, favorisée de circonstances heureuses, a fait des progrès sensibles ; les inconvéniens mêmes et les abus ont tourné à son avantage : car si les conquêtes ont trop étendu les États, les peuples, en se réunissant sous un même joug, ont perdu cet esprit d'isolement et de division qui les rendait tous ennemis : si les pouvoirs se sont concentrés, il y a eu, dans leur gestion, plus d'ensemble et plus d'harmonie ; si les guerres sont

devenues plus vastes dans leurs masses, elles ont été moins meurtrières dans leurs détails; si les peuples y ont porté moins de personnalité, moins d'énergie, leur lutte a été moins sanguinaire, moins acharnée : ils ont été moins libres, mais moins turbulens; plus amollis, mais plus pacifiques. Le despotisme même les a servis : car si les gouvernemens ont été plus absolus, ils ont été moins inquiets et moins orageux; si les trônes ont été des propriétés, ils ont excité, à titre d'héritage, moins de dissensions, et les peuples ont eu moins de secousses; si, enfin, les despotes, jaloux et mystérieux, ont interdit toute connaissance de leur administration, toute concurrence au maniement des affaires, les passions, écartées de la carrière politique, se sont portées vers les arts, les sciences naturelles, et la sphère des idées en tout genre s'est agrandie : l'homme, livré aux études abstraites, a mieux saisi sa place dans la nature, ses rapports dans la société; les principes ont été mieux discutés, les fins mieux connues, les lumières plus répandues, les individus plus instruits, les mœurs plus sociales, la vie plus douce; en masse, l'espèce, surtout dans certaines contrées, a sensiblement gagné; et cette amélioration désormais ne peut que s'accroître, parce que ses deux principaux obstacles, ceux-là mêmes qui l'avaient rendue jusque-là si lente et quelquefois rétrograde, la difficulté de transmettre et de communiquer rapidement les idées, sont enfin levés.

« En effet, chez les anciens peuples, chaque

canton, chaque cité, par la *différence de son langage*, étant isolé de tout autre, il en résultait un chaos favorable à l'ignorance et à l'anarchie. Il n'y avait point de communication d'idées, point de participation d'invention, point d'harmonie d'intérêts ni de volontés, point d'unité d'action, de conduite; en outre, tout moyen de répandre et de transmettre les idées se réduisant *à la parole fugitive et limitée*, *à des écrits longs d'exécution, dispendieux et rares*, il s'ensuivait empêchement de toute instruction pour le présent, perte d'expérience de génération à génération, instabilité, rétrogradation de lumières, et perpétuité de chaos et d'enfance.

« Au contraire, dans l'état moderne, et surtout dans celui de l'Europe, de grandes nations ayant contracté l'alliance d'un même langage, il s'est établi de vastes communautés d'opinions, les esprits se sont rapprochés, les cœurs se sont entendus; il y a eu accord de pensées, unité d'action; ensuite *un art sacré*, *un don divin du génie*, *l'imprimerie*, ayant fourni le moyen de répandre, de communiquer en un même instant une même idée à des millions d'hommes, et de la fixer d'une manière durable, sans que la puissance des tyrans pût l'arrêter ni l'anéantir, il s'est formé une masse progressive d'instruction, une atmosphère croissante de lumières, qui, désormais, assurent solidement l'amélioration. Et cette amélioration devient un effet nécessaire des lois de la nature; car, par *la loi de la sensibilité*, l'homme tend

aussi invinciblement à se *rendre heureux*, que le *feu à monter*, que la *pierre* à graviter, que l'eau *à se niveler*. Son obstacle est son *ignorance*, qui l'égare dans les moyens, qui le trompe sur les effets et les causes. A force d'expérience, il s'éclairera; à force d'erreurs, il se redressera : il deviendra sage et bon, *parce qu'il est de son intérêt de l'être ;* et, dans une nation, les idées se communiquant, des classes entières seront instruites, et la science deviendra vulgaire; et tous les hommes connaîtront quels sont les principes du bonheur individuel et de la félicité publique; ils sauront quels sont leurs rapports, leurs droits, leurs devoirs dans l'ordre social; ils apprendront à se garantir des illusions de la cupidité; ils concevront que *la morale* est une *science physique*, composée, il est vrai, d'élémens compliqués dans leur jeu, mais simples et invariables dans leur nature, parce qu'ils sont les élémens mêmes de l'organisation de l'homme. Ils sentiront qu'ils doivent être *modérés* et *justes*, parce que là est l'avantage et la sûreté de chacun; que vouloir jouir aux dépens d'autrui est un faux calcul d'ignorance, parce que de là résultent des représailles, des haines, des vengeances, et que l'improbité est l'effet constant de la sottise.

« Les particuliers sentiront que le bonheur individuel est lié au bonheur de la société;

« Les faibles, que, loin de se diviser d'intérêts, ils doivent s'unir parce que l'égalité fait leurs forces;

« Les riches, que la mesure des jouissances est bornée par la constitution des organes, et que l'ennui suit la satiété ;

« Le pauvre, que c'est dans l'emploi du temps et la paix du cœur que consiste le plus haut degré du bonheur de l'homme.

« Et l'opinion publique atteignant les rois jusque sur leurs trônes, les forcera de se contenir dans les bornes d'une autorité régulière.

« Le hasard même, servant les nations, leur donnera tantôt *des chefs incapables*, *qui*, *par faiblesse*, *les laisseront devenir libres* ; tantôt *des chefs éclairés*, *qui*, *par vertu*, *les affranchiront* ;

« Et alors qu'il existera sur la terre de *grands individus*, des *corps de nations éclairées* et *libres*, il arrivera à l'espèce ce qui arrive à ses élémens, la communication des lumières d'une portion s'étendra de proche en proche, et gagnera le tout. Par *la loi de l'imitation*, *l'exemple d'un premier peuple sera suivi par les autres*, *ils adopteront son esprit*, *ses lois*. Les despotes mêmes, voyant qu'ils ne peuvent plus maintenir leur pouvoir sans la justice et la bienfaisance, adouciront leur régime par besoin, par rivalité, et la civilisation deviendra générale.

« Et il s'établira de peuple à peuple *un équilibre de forces*, qui, les contenant tous dans le respect de leurs droits réciproques, fera cesser leurs barbares usages de guerre, et soumettre à des *voies civiles le jugement de leurs contestations ;* et l'espèce entière deviendra une *grande société*, une

même *famille* gouvernée par un même esprit, par de communes lois, et jouissant de toute la félicité dont la nature humaine est capable.

« Ce grand travail, sans doute, sera long, parce qu'il faut qu'un même mouvement se propage dans un corps immense; qu'un même levain assimile une énorme masse de parties hétérogènes : mais enfin ce mouvement s'opérera, et déjà les présages de cet avenir se déclarent. Déjà la *grande société*, parcourant dans sa marche les mêmes phases que les *sociétés partielles*, s'annonce pour tendre aux mêmes résultats. Dissoute d'abord dans toutes ses parties, elle a vu long-temps ses membres sans cohésion; et l'isolement général des peuples forma *son premier âge d'anarchie* et *d'enfance :* partagée ensuite au hasard en sections irrégulières d'États et de royaumes, elle a subi les fâcheux effets de l'extrême *inégalité* des richesses, des conditions; et l'*aristocratie des grands empires* a formé son *second âge ;* puis, ces *grands privilégiés* se disputant la prédominance, elle a parcouru la période du *choc des factions*. Et maintenant les partis, las de leurs discordes, sentant le besoin des lois, soupirent après l'époque de l'ordre et de la paix. Qu'il se montre un *chef* vertueux ! qu'un *peuple puissant et juste* paraisse ! et la terre l'élève au pouvoir suprême : la terre attend un *peuple législateur;* elle le désire, elle l'appelle, et mon cœur l'entend.... » Et tournant la tête du côté de l'occident : « Oui, continua-t-il, déjà un bruit sourd frappe mon oreille : un cri de *liberté*, prononcé

sur des rives lointaines, a retenti dans l'ancien continent. A ce cri, un murmure secret contre l'oppression s'élève chez une grande nation; une inquiétude salutaire l'alarme sur sa situation; elle s'interroge sur ce qu'elle est, sur ce qu'elle devrait être; et, surprise de sa faiblesse, elle recherche quels sont ses droits, ses moyens; quelle a été la conduite de ses chefs.... Encore un jour, une réflexion.... et un mouvement immense va naître; un siècle nouveau va s'ouvrir! siècle d'étonnement pour le vulgaire, de surprise et d'effroi pour les tyrans, d'affranchissement pour un grand peuple, et d'espérance pour toute la terre! »

CHAPITRE XIV.

LE GRAND OBSTACLE AU PERFECTIONNEMENT.

Le Génie se tut..... Cependant, prévenu de noirs sentimens, mon esprit demeura rebelle à la persuasion ; mais craignant de le choquer par ma résistance, je demeurai silencieux.....

Après quelque intervalle, se tournant vers moi et me fixant d'un regard perçant..... « Tu gardes le silence, reprit-il, et ton cœur agite des pensées qu'il n'ose produire !... » Interdit et troublé : « O Génie ! lui dis-je, pardonne ma faiblesse : sans doute ta bouche ne peut proférer que la vérité ; mais ta céleste intelligence en saisit les traits là où mes sens grossiers ne voient que des nuages. J'en fais l'aveu, la conviction n'a point pénétré dans mon âme, et j'ai craint que mon *doute* ne te fût une offense. »

« Et qu'a le doute, répondit-il, qui en fasse un crime ? L'homme est-il maître de sentir autrement qu'il n'est affecté ?.... Si une vérité est palpable et d'une pratique importante, plaignons celui qui la méconnaît, sa peine naîtra de son aveuglement. Si elle est incertaine, équivoque, comment lui trouver le caractère qu'elle n'a pas ? Croire sans évidence, sans démonstration, est un

acte d'ignorance et de sottise : le crédule se perd dans un dédale d'inconséquences; l'homme sensé examine, discute, afin d'être d'accord dans ses opinions; et l'homme de bonne foi supporte la contradiction, parce qu'elle seule fait naître l'évidence. La violence est l'argument du mensonge; et imposer d'autorité une croyance, est l'acte et l'indice d'un tyran. »

Enhardi par ces paroles : « O Génie, répondis-je, puisque ma raison est libre, je m'efforce en vain d'accueillir l'espoir flatteur dont tu la consoles : l'âme vertueuse et sensible se livre aisément aux rêves du bonheur, mais sans cesse une réalité cruelle la réveille à la souffrance et à la misère : plus je médite sur la nature de l'homme, plus j'examine l'état présent des sociétés, moins un monde de sagesse et de félicité me semble possible à réaliser. Je parcours de mes regards toute la face de notre hémisphère; en aucun lieu je n'aperçois le germe, ou ne pressens le mobile d'une heureuse révolution. L'Asie entière est ensevelie dans les plus profondes ténèbres. Le Chinois, avili par le *despotisme du bambou* (14), aveuglé par la superstition astrologique, entravé par un code immuable de gestes, par le vice radical d'une langue et surtout d'une écriture mal construites, ne m'offre, dans sa civilisation avortée, qu'un peuple automate. L'Indien, accablé de préjugés, enchaîné par les liens sacrés de ses castes, végète dans une apathie incurable. Le Tartare, errant ou fixé, toujours ignorant ou fé-

roce, vit dans la barbarie de ses aïeux. L'Arabe, doué d'un génie heureux, perd sa force et le fruit de sa vertu dans l'anarchie de ses tribus et la jalousie de ses familles. L'Africain, dégradé de la condition d'homme, semble voué sans retour à la servitude. Dans le Nord, je ne vois que des serfs avilis, que des peuples *troupeaux*, dont se jouent de grands *propriétaires*. Partout l'ignorance, la tyrannie, la misère, ont frappé de stupeur les nations; et des habitudes vicieuses, dépravant les sens naturels, ont détruit jusqu'à l'instinct du bonheur et de la vérité : il est vrai que, dans quelques contrées de l'Europe, la raison a commencé de prendre un premier essor; mais, là même, les lumières des particuliers sont-elles communes aux nations? L'habileté des gouvernemens a-t-elle tourné à l'avantage des peuples? Et ces peuples qui se disaient policés, ne sont-ils pas ceux qui, depuis trois siècles, remplissent la terre de leurs injustices? ne sont-ce pas eux qui, sous des prétextes de commerce, ont dévasté l'Inde, dépeuplé un nouveau continent, et soumettent encore aujourd'hui l'Afrique au plus barbare des esclavages? La liberté naîtra-t-elle du sein des tyrans, et la justice sera-t-elle rendue par des mains spoliatrices et avares? O Génie! j'ai vu les pays civilisés, et l'illusion de leur sagesse s'est dissipée devant mes regards : j'ai vu les richesses entassées dans quelques mains, et la multitude pauvre et dénuée : j'ai vu tous les droits, tous les pouvoirs concentrés dans certaines

classes, et la masse des peuples passive et précaire : j'ai vu des *maisons de princes*, et point de *corps de nation ;* des intérêts de *gouvernement*, et point d'intérêt ni d'esprit public : j'ai vu que toute la science de ceux qui commandent consistait à *opprimer prudemment ;* et la servitude raffinée des peuples policés m'en a paru plus irrémédiable.

« Un obstacle surtout, ô Génie! a profondément frappé ma pensée : en portant mes regards sur le globe, je l'ai vu partagé en vingt systèmes de cultes différens : chaque nation a reçu ou s'est fait des opinions religieuses opposées; et chacune s'attribuant exclusivement la vérité, veut croire toute autre en erreur. Or si, comme il est de fait, dans leur discordance, le grand nombre des hommes se trompe, et se trompe de bonne foi, il s'ensuit que notre esprit se *persuade du mensonge comme de la vérité ;* et alors, quel moyen de l'éclairer? Comment dissiper le préjugé qui d'abord a saisi l'esprit? Comment, surtout, écarter son bandeau, quand le premier article de chaque croyance, le premier dogme de toute religion, est la proscription absolue du *doute*, *l'interdiction de l'examen*, *l'abnégation* de son propre jugement? Que fera la vérité pour être reconnue? Si elle s'offre avec les preuves du raisonnement, l'homme pusillanime récuse sa conscience; si elle invoque l'autorité des puissances célestes, l'homme préoccupé lui oppose une autorité du même genre, et traite toute innovation de blas-

phème. Ainsi, l'homme dans son aveuglement, rivant sur lui-même ses fers, s'est à jamais livré sans défense au jeu de son ignorance et de ses passions. Pour dissoudre des entraves si fatales, il faudrait un concours inouï d'heureuses circonstances; il faudrait qu'une nation entière, guérie du délire de la superstition, fût inaccessible aux impulsions du fanatisme; qu'affranchi du joug d'une fausse doctrine, un peuple s'imposât lui-même celui de la vraie morale et de la raison; qu'il fût à la fois *hardi* et *prudent*, instruit et docile; que chaque individu connaissant ses droits, n'en transgressât pas la limite; que le pauvre sût résister à la séduction, le riche à l'avarice; qu'il se trouvât des chefs désintéressés et justes; que les oppresseurs fussent saisis d'un esprit de démence et de vertige; que le *peuple*, recouvrant ses pouvoirs, sentît qu'il ne les peut exercer, et qu'il se constituât des organes; que, créateur de ses magistrats, il sût à la fois les censurer et les respecter; que, dans la réforme subite de tout une nation vivant d'abus, chaque individu disloqué souffrît patiemment les privations et le changement de ses habitudes; que cette nation enfin fût assez courageuse pour conquérir sa liberté, assez instruite pour l'affermir, assez puissante pour la défendre, assez généreuse pour la partager : et tant de conditions pourront-elles jamais se rassembler? Et lorsqu'en ses combinaisons infinies le sort produirait enfin celle-là, en verrai-je les jours fortunés? et ma

cendre ne sera-t-elle pas dès long-temps refroidie? »

A ces mots ma poitrine oppressée se refusa à la parole...... Le Génie ne me répondit point; mais j'entendis qu'il disait à voix basse : « Soutenons l'espoir de ce jeune homme; car si celui qui aime ses semblables se décourage, que deviendront les nations? Et peut-être le passé n'est-il que trop propre à flétrir le courage! Eh bien! anticipons le temps à venir; dévoilons à la vertu le siècle étonnant près de naître, afin qu'à la vue du but qu'elle désire, ranimée d'une nouvelle ardeur, elle redouble l'effort qui doit l'y porter. »

CHAPITRE XV.

LE SIÈCLE NOUVEAU.

A PEINE eut-il achevé ces mots, qu'un bruit immense s'éleva du côté de l'Occident; et y tournant mes regards, j'aperçus à l'extrémité de la Méditerranée, dans le domaine de l'une des nations de l'Europe, un mouvement prodigieux; tel qu'au sein d'une vaste cité, lorsqu'une sédition violente éclate de toutes parts, on voit un peuple innombrable s'agiter et se répandre à flots dans les rues et les places publiques. Et mon oreille, frappée de cris poussés jusqu'aux cieux, distingua par intervalles ces phrases :

« Quel est donc ce prodige nouveau? quel est ce fléau cruel et mystérieux? Nous sommes une nation nombreuse, et nous manquons de bras! nous avons un sol excellent, et nous manquons de denrées! nous sommes actifs, laborieux, et nous vivons dans l'indigence! nous payons des tributs énormes, et l'on nous dit qu'ils ne suffisent pas! nous sommes en paix au-dehors, et nos personnes et nos biens ne sont pas en sûreté audedans! Quel est donc l'ennemi caché qui nous dévore? »

Et des voix parties du sein de la multitude,

répondirent : « Élevez un étendard distinctif autour duquel se rassemblent tous ceux qui, par d'utiles travaux, entretiennent et nourrissent la société, et vous connaîtrez l'ennemi qui vous ronge. »

Et, l'étendard ayant été levé, cette nation se trouva tout à coup partagée en *deux corps inégaux*, et d'un aspect contrastant : *l'un*, *innombrable* et presque *total*, offrait dans la pauvreté générale des vêtemens et l'air maigre et hâlé des visages, les indices de la misère et du travail ; l'autre, *petit groupe*, *fraction* insensible, présentait, dans la richesse des habits chamarrés d'or et d'argent, et dans l'embonpoint des visages, les symptômes du loisir et de l'abondance.

Et, considérant ces hommes plus attentivement, je reconnus que *le grand corps* était composé de laboureurs, d'artisans, de marchands, de toutes les professions laborieuses et studieuses utiles à la société, et que dans le *petit groupe* il ne se trouvait que des ministres du culte de tout grade (moines et prêtres), que des gens de finance, d'armoirie, de livrée, des chefs militaires et autres salariés du gouvernement.

Et ces deux corps en présence, front à front, s'étant considérés avec étonnement, je vis, d'un côté, naître la colère et l'indignation ; de l'autre, un mouvement d'effroi ; et le *grand corps* dit au *plus petit* :

« Pourquoi êtes-vous séparés de nous ? N'êtes-vous donc pas de notre nombre ?

« — Non, répondit le groupe : vous êtes le *peuple ;* nous autres, nous sommes un corps distinctif, *une classe privilégiée*, qui avons nos lois, nos usages, nos droits à part.

LE PEUPLE.

« Et de quel travail viviez-vous dans notre société ?

LES PRIVILÉGIÉS.

« Nous ne sommes pas faits pour travailler.

LE PEUPLE.

« Comment avez-vous donc acquis tant de richesses ?

LES PRIVILÉGIÉS.

« En prenant le soin de vous gouverner.

LE PEUPLE.

« Quoi ! nous *fatiguons*, et vous *jouissez !* nous *produisons*, et vous *dissipez !* Les richesses viennent de nous, vous les absorbez, et vous appelez cela *gouverner !... Classe* privilégiée, corps distinct qui nous êtes étranger, formez votre nation à part, et voyons comment vous subsisterez. »

Alors le petit groupe délibérant sur ce cas nouveau, quelques hommes justes et généreux dirent : « Il faut nous rejoindre au peuple, et partager ses fardeaux ; car ce sont des hommes comme nous, et nos richesses viennent d'eux ». Mais d'autres dirent avec orgueil : « Ce serait une honte de nous confondre avec la foule, elle est faite pour nous servir ; ne sommes-nous pas la *race noble* et

pure des conquérans de cet empire? Rappelons à cette multitude nos droits et son origine.

LES NOBLES.

« Peuple! oubliez-vous que nos ancêtres ont conquis ce pays, et que votre race n'a obtenu la vie qu'à condition de nous servir? Voilà notre contrat social, voilà le gouvernement *constitué* par l'usage et prescrit par le temps.

LE PEUPLE.

« Race *pure* des conquérans! montrez-nous vos généalogies, nous verrons ensuite si ce qui dans un individu est *vol* et *rapine*, devient vertu dans une nation. »

Et, à l'instant, des voix élevées de divers côtés commencèrent à appeler par leurs noms une foule d'individus *nobles*; et, citant leur origine et leur parenté, elles racontèrent comment l'aïeul, le bisaïeul, le père lui-même, nés marchands, artisans, après s'être enrichis par des moyens quelconques, avaient acheté, à prix d'argent, la noblesse: en sorte qu'un très petit nombre de familles étaient réellement de souche ancienne. « Voyez, disaient ces voix, voyez ces roturiers parvenus qui renient leurs parens; voyez ces recrues plébéiennes qui se croient des vétérans illustres! » Et ce fut une rumeur de risée.

Pour la détourner, quelques hommes astucieux s'écrièrent: « Peuple doux et fidèle, reconnaissez l'autorité légitime (15): *le Roi veut*, *la loi ordonne*.

LE PEUPLE.

« Classe privilégiée ! expliquez-nous ce mot *légitime*. S'il signifie *conforme*, *intime à la loi*, dites-nous qui a fait la *loi ? La loi* peut-elle vouloir autre chose que le *salut* de la multitude ? »

Alors les privilégiés militaires dirent : « La multitude ne sait obéir qu'à la force, il faut la châtier. Soldats, frappez ce peuple rebelle !

LE PEUPLE.

« Soldats ! vous êtes notre sang ! frapperez-vous vos parens, vos frères ? Si le peuple périt, qui nourrira l'armée ? »

Et les soldats, baissant les armes, dirent : « Nous sommes aussi le peuple, montrez-nous l'ennemi ! »

Alors les privilégiés ecclésiastiques dirent : « Il n'y a plus qu'une ressource : le peuple est superstitieux : il faut l'effrayer par les noms de Dieu et de la religion.

« *Nos chers frères ! nos enfans !* Dieu nous a établis pour vous gouverner.

LE PEUPLE.

« Montrez-nous vos pouvoirs célestes.

LES PRÊTRES.

« Il faut de la foi : la raison égare.

LE PEUPLE.

« Gouvernez-vous sans raisonner ?

LES PRÊTRES.

« Dieu veut la paix : la religion prescrit l'obéissance.

LE PEUPLE.

« La paix suppose la justice ; l'obéissance veut la conviction d'un devoir.

LES PRÊTRES.

« On n'est ici-bas que pour souffrir.

LE PEUPLE.

« Montrez-nous l'exemple.

LES PRÊTRES.

« Vivrez-vous sans dieux et sans rois ?

LE PEUPLE.

« Nous voulons vivre sans oppresseurs.

LES PRÊTRES.

« Il vous faut des *médiateurs*, des *intermédiaires*.

LE PEUPLE.

« Médiateurs près de *Dieu* et des *rois*, *courtisans* et *prêtres*, vos services sont trop dispendieux ; nous traiterons désormais directement nos affaires. »

Et alors le petit groupe dit : « *Tout est perdu, la multitude est éclairée.* »

Et le peuple répondit : « Tout est sauvé ; car, si nous sommes éclairés, nous n'abuserons pas de notre force : nous ne voulons que nos droits. Nous avons des ressentimens, nous les oublions : nous étions esclaves, nous pourrions commander ; nous ne voulons qu'être libres, et la *liberté* n'est que la *justice*. »

CHAPITRE XVI.

UN PEUPLE LIBRE ET LÉGISLATEUR.

ALORS considérant que toute puissance publique était suspendue, que le régime habituel de ce peuple cessait tout à coup, je fus saisi d'effroi par la pensée qu'il allait tomber dans la dissolution de l'anarchie; mais tout à coup des voix s'élevèrent et dirent :

« Ce n'est pas assez de nous être affranchis des parasites et des oppresseurs, il faut empêcher qu'il n'en renaisse. Nous sommes *hommes*, et l'expérience nous a trop appris que chacun de nous tend sans cesse à dominer et à jouir aux dépens d'autrui. Il faut donc nous prémunir contre un penchant auteur de discorde; il faut établir des *règles certaines* de nos *actions* et de nos *droits :* or, la *connaissance* de ces droits, le *jugement* de ces actions, sont des choses abstraites, difficiles, qui exigent tout le temps et toutes les facultés d'un homme. Occupés chacun de nos travaux, nous ne pouvons vaquer à de telles études, ni exercer par nous-mêmes de telles fonctions. Choisissons donc parmi nous quelques hommes dont ce soit l'emploi propre. *Déléguons*-leur nos pouvoirs communs pour nous créer un gouverne-

ment et des lois; constituons-les *représentans* de nos *volontés* et de nos *intérêts*. Et, afin qu'en effet ils en soient une représentation aussi exacte qu'il sera possible, choisissons-les *nombreux et semblables à nous*, pour que la diversité de nos volontés et de nos intérêts se trouve rassemblée en eux. »

Et ce peuple, ayant choisi dans son sein une troupe nombreuse d'hommes qu'il jugea propres à son dessein, il leur dit : « Jusqu'ici nous avons vécu en une *société* formée *au hasard*, sans *clauses fixes*, sans conventions libres, sans stipulation de droits, sans engagemens réciproques; et une foule de désordres et de maux ont résulté de cet état précaire. Aujourd'hui nous voulons, de dessein réfléchi, former un contrat régulier, et nous vous avons choisis pour en dresser les articles : examinez donc avec maturité quelles doivent être ses bases et ses conditions; recherchez avec soin *quel est le but*, quels sont les principes de *toute association* : connaissez les *droits* que chaque membre y porte, les facultés qu'il y *engage*, et celles qu'il y doit conserver : tracez-nous des *règles* de conduite, des *lois* équitables; dressez-nous un système nouveau de gouvernement; car nous sentons que les principes qui nous ont guidés jusqu'à ce jour sont vicieux. Nos pères ont marché dans des sentiers d'*ignorance*, et l'*habitude* nous a égarés sur leurs pas : tout s'est fait par violence, par fraude, par séduction, et les vraies lois de la morale et de la raison sont encore

obscures : démêlez-en donc le chaos, découvrez-en l'enchaînement, publiez-en le code, et nous nous y conformerons. »

Et ce peuple éleva un trône immense en forme de pyramide ; et y faisant asseoir les hommes qu'il avait choisis, il leur dit : « Nous vous élevons aujourd'hui au-dessus de nous, afin que vous découvriez mieux l'ensemble de nos rapports, et que vous soyez hors de l'atteinte de nos passions.

« Mais souvenez-vous que vous êtes nos semblables, que le pouvoir que nous vous conférons est à nous ; que nous vous le donnons en dépôt, non en propriété ni en héritage ; que les lois que vous ferez, vous y serez les premiers soumis ; que demain vous redescendrez parmi nous, et que nul droit ne vous sera acquis que celui de l'estime et de la reconnaissance. Et pensez de quel tribut de gloire l'univers, qui révère *tant d'apôtres d'erreur*, honorera la *première assemblée d'hommes raisonnables* qui aura solennellement déclaré les principes immuables de la justice, et consacré, à la face des tyrans, les droits des nations ! »

CHAPITRE XVII.

BASE UNIVERSELLE DE TOUT DROIT ET DE TOUTE LOI.

Alors les *hommes choisis* par le peuple pour rechercher les vrais principes de la morale et de la raison, procédèrent à l'objet sacré de leur mission; et, après un long examen, ayant découvert un principe universel et fondamental, il s'éleva un législateur qui dit au peuple : « Voici la *base primordiale*, l'origine *physique* de toute justice et de tout droit.

« *Quelle que soit la puissance active, la cause motrice qui régit l'univers ayant donné à tous les hommes les mêmes organes, les mêmes sensations, les mêmes besoins*, elle a, par ce fait même, *déclaré* qu'elle leur *donnait à tous les mêmes droits* à l'usage *de ses biens, et que tous les hommes sont égaux dans l'ordre de la nature.*

« En second lieu, de ce qu'elle a donné à chacun des *moyens suffisans* de pourvoir à son existence, il résulte avec évidence qu'elle les a tous constitués *indépendans* les uns des autres; qu'elle les a créés *libres*, que nul n'est soumis à autrui; que chacun est *propriétaire absolu* de son être.

« Ainsi l'*égalité* et la *liberté* sont deux *attributs*

essentiels de l'homme, deux *lois* de la *Divinité*, *inabrogeables* et *constitutives* comme les *propriétés* physiques des élémens.

« Or, de ce que tout individu est *maître absolu* de sa personne, il s'ensuit que la *liberté* pleine de son *consentement* est une condition inséparable de tout contrat et de tout engagement.

« Et de ce que tout individu est *égal* à un autre, il suit que la balance de ce qui est rendu à ce qui est donné, doit être rigoureusement en *équilibre :* en sorte que l'idée de liberté contient essentiellement celle de la *justice*, qui naît de l'*égalité* (16).

« *L'égalité et la liberté* sont donc les *bases physiques* et inaltérables de toute *réunion d'hommes en société*, et, par suite, le *principe nécessaire* et *générateur* de toute loi et de tout système de gouvernement régulier.

« C'est pour avoir dérogé à cette base que chez vous, comme chez tout peuple, se sont introduits les désordres qui vous ont enfin soulevés. C'est en revenant à cette règle que vous pourrez les réformer, et reconstituer une association heureuse.

« Mais observez qu'il en résultera une grande secousse dans vos habitudes, dans vos fortunes, dans vos préjugés. Il faudra dissoudre des contrats vicieux, des droits abusifs ; renoncer à des distinctions injustes, à de fausses propriétés ; rentrer enfin un instant dans l'état de la nature. Voyez si vous saurez consentir à tant de sacrifices. »

Alors, pensant à la *cupidité* inhérente au cœur de l'homme, je crus que ce peuple allait renoncer à toute idée d'amélioration.

Mais, dans l'instant, une foule d'hommes généreux et des plus hauts rangs, s'avançant vers le trône, y firent abjuration de *toutes leurs distinctions* et de *toutes leurs richesses* : « Dictez-nous, dirent-ils, les lois de *l'égalité* et de la *liberté*; nous ne voulons plus rien posséder qu'au titre sacré de la *justice*.

« *Égalité*, *justice*, *liberté*, voilà quel sera désormais notre code et notre étendard. »

Et sur-le-champ le peuple éleva un drapeau immense, inscrit de ces trois mots, auxquels il assigna *trois couleurs*. Et, l'ayant planté sur le siége du législateur, l'étendard de la *justice universelle* flotta pour la première fois sur la terre; et le peuple dressa en avant du siége un *autel nouveau*, sur lequel il plaça une balance d'or, une épée et un livre avec cette inscription :

A LA LOI ÉGALE, QUI JUGE ET PROTÉGE.

Puis, ayant environné le siége et l'autel d'un amphithéâtre immense, cette nation s'y assit tout entière pour entendre la publication de la loi. Et des millions d'hommes, levant à la fois les bras vers le ciel, firent le serment solennel de vivre *libres et justes; de respecter leurs droits réciproques, leurs propriétés; d'obéir à la loi et à ses agens régulièrement préposés.*

Et ce spectacle si imposant de force et de grandeur, si touchant de générosité, m'émut jusqu'aux larmes; et m'adressant au Génie : « Que « je vive maintenant, lui dis-je, car désormais « je puis espérer. »

CHAPITRE XVIII.

EFFROI ET CONSPIRATION DES TYRANS.

Cependant, à peine le cri solennel de l'*égalité* et de la *liberté* eut-il retenti sur la terre, qu'un mouvement de trouble et de surprise s'excita au sein des nations; et d'une part la multitude, émue de désir, mais indécise entre l'espérance et la crainte, entre le sentiment de ses droits et l'habitude de ses chaînes, commença de s'agiter; d'autre part, les rois, réveillés subitement du sommeil de l'indolence et du despotisme, craignirent de voir renverser leurs trônes; et partout *ces classes de tyrans civils et sacrés* qui trompent les rois et oppriment les peuples, furent saisis de rage et d'effroi; et tramant des desseins perfides: « Malheur à nous, dirent-ils, si le cri funeste de *liberté* parvient à l'oreille de la multitude! Malheur à nous, si ce pernicieux esprit de *justice* se propage!.... » Et voyant flotter l'étendard: « Concevez-vous l'essaim de maux renfermés dans ces seules paroles? si tous les hommes sont *égaux*, où sont nos *droits exclusifs* d'honneur et de puissance? Si tous sont ou doivent être *libres*, que deviennent nos *esclaves*, nos *serfs*, nos *propriétés*? si tous sont *égaux* dans l'état civil,

où sont nos prérogatives de *naissance*, d'*hérédité*? et que devient la *noblesse*? S'ils sont tous égaux devant Dieu, où est le besoin de *médiateurs*? et que devient le sacerdoce? Ah! pressons-nous de détruire un germe si fécond, si contagieux! Employons tout notre art contre cette calamité; effrayons les rois, pour qu'ils s'unissent à notre cause. Divisons les peuples, et suscitons-leur des troubles et des guerres! Occupons-les de *combats*, de *conquêtes* et de *jalousies*. Alarmons-les sur la puissance de cette nation libre. Formons une grande ligue contre l'ennemi commun. Abattons cet étendard sacrilége, renversons ce trône de rébellion, et étouffons dans son foyer cet incendie de révolution. »

Et en effet, les tyrans civils et sacrés des peuples formèrent une ligue générale; entraînant sur leurs pas une multitude contrainte ou séduite, ils se portèrent d'un mouvement hostile contre la nation libre, et investirent à grands cris l'*autel* et le *trône de la Loi naturelle* : « Quelle est, dirent-ils, cette doctrine hérétique et nouvelle? Quel est cet autel impie, ce culte sacrilége?... Sujets fidèles et croyans! ne semblerait-il pas que ce fût d'aujourd'hui que l'on vous découvre la vérité : que jusqu'ici vous eussiez marché dans l'erreur; que ces rebelles, plus heureux que vous, ont seuls le privilége d'être sages? Et vous, *peuple égaré*, ne voyez-vous pas que vos nouveaux chefs vous trompent, qu'ils *altèrent les principes de votre foi*, qu'ils *renversent la religion*

de vos pères? Ah! tremblez que le courroux du ciel ne s'allume, et hâtez-vous, par un prompt repentir, de réparer votre erreur. »

Mais, inaccessible à la suggestion comme à la terreur, la nation libre garda le silence; et, se montrant tout entière en armes, elle tint une attitude imposante.

Et le législateur dit *aux chefs des peuples:* « Si, lorsque nous marchions *un bandeau sur les yeux*, la lumière éclairait nos pas, pourquoi, aujourd'hui qu'il est levé, fuira-t-elle nos regards qui la cherchent? Si les chefs qui prescrivent aux hommes d'être clairvoyans, les trompent et les égarent, que font ceux qui ne veulent guider que des *aveugles?*

« Chefs des peuples! si vous possédez la vérité, faites-nous-la voir: nous la recevrons avec reconnaissance; car nous la cherchons avec désir, et nous avons intérêt de la trouver: nous *sommes hommes*, et nous pouvons nous tromper; mais vous êtes hommes aussi, et vous êtes *également* faillibles. Aidez-nous donc dans ce labyrinthe où, depuis tant de siècles, erre l'humanité; aidez-nous à dissiper l'illusion de tant de préjugés et de vicieuses habitudes; concourez avec nous, dans le choc de tant d'opinions qui se disputent notre croyance, à démêler le caractère propre et distinctif de la vérité. Terminons dans un jour les combats si longs de l'erreur: établissons entre elle et la vérité une lutte solennelle: appelons les opinions des hommes de toutes les nations; con-

voquons l'assemblée générale des peuples ; qu'ils soient juges eux-mêmes dans la cause qui leur est propre ; et que, dans le débat de tous les systèmes, nul défenseur, nul argument ne manquant aux préjugés ni à la raison, le sentiment d'une évidence générale et commune fasse enfin naître la concorde universelle des esprits et des cœurs. »

CHAPITRE XIX.

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DES PEUPLES.

Ainsi parla le législateur; et la multitude, saisie de ce mouvement qu'inspire d'abord toute proposition raisonnable, ayant applaudi, les tyrans, restés sans appui, demeurèrent confondus.

Alors s'offrit à mes regards une scène d'un genre étonnant et nouveau : tout ce que la terre compte de peuples et de nations, tout ce que les climats produisent de races d'hommes divers, accourant de toutes parts, me sembla se réunir dans une même enceinte; et là, formant un immense congrès, distingué en groupes par l'aspect varié des costumes, des traits du visage, des teintes de la peau, leur foule innombrable me présenta le spectacle le plus extraordinaire et le plus attachant.

D'un côté je voyais l'Européen, à l'habit court et serré, au chapeau pointu et triangulaire, au menton rasé, aux cheveux blanchis de poudre; de l'autre l'Asiatique, à la robe traînante, à la longue barbe, à la tête rase et au turban rond. Ici j'observais les peuples africains, à la peau d'ébène, aux cheveux laineux, au corps ceint de pagnes blancs et bleus, ornés de bracelets et de

colliers de corail, de coquilles et de verre : là les races septentrionales, enveloppées dans leurs sacs de peau ; le Lapon, au bonnet pointu, aux souliers de raquette ; le Samoyède, à l'odeur forte et au corps brûlant ; le Tongouze, au bonnet cornu, portant ses idoles pendues sur son sein ; le Yakoute, au visage piqueté ; le Calmouque, au nez aplati, aux petits yeux renversés. Plus loin étaient le Chinois, au vêtement de soie, aux tresses pendantes ; le Japonais, au sang mélangé ; le Malais, aux grandes oreilles, au nez percé d'un anneau, au vaste chapeau de feuilles de palmier ; et les habitans *tatoués* des îles de l'Océan et du continent antipode. Et l'aspect de tant de variétés d'une même espèce, de tant d'inventions bizarres d'un même entendement, de tant de modifications différentes d'une même organisation, m'affecta à la fois de mille sensations et de mille pensées. Je considérais avec étonnement cette gradation de couleurs, qui de l'incarnat le plus vif passe au brun clair, puis foncé, fumeux, bronzé, olivâtre, plombé, cuivré, enfin jusqu'au noir de l'ébène et du jais ; et trouvant le Kachemirien au teint de roses à côté de l'Indou hâlé, le Géorgien à côté du Tartare, je réfléchissais sur les effets du climat chaud ou froid, du sol élevé ou profond, marécageux ou sec, découvert ou ombragé ; je comparais l'homme nain du pôle au géant des zones tempérées ; le corps grêle de l'Arabe à l'ample corps du Hollandais ; la taille épaisse et courte du Samoyède à la taille svelte

du Grec et de l'Esclavon; la laine grasse et noire du Nègre à la soie dorée du Danois; la face aplatie du Calmouque, ses petits yeux en angle, son nez écrasé, à la face ovale et saillante, aux grands yeux bleus, au nez aquilin du Circassien et de l'Abasan. J'opposais aux toiles peintes de l'Indien, aux étoffes savantes de l'Européen, aux riches fourrures du Sibérien, les pagnes d'écorce, les tissus de jonc, de feuilles, de plumes, des nations sauvages, et les figures bleuâtres de serpens, de fleurs et d'étoiles dont leur peau était imprimée. Et tantôt le tableau bigarré de cette multitude me retraçait les prairies émaillées du Nil et de l'Euphrate, lorsqu'après les pluies ou le débordement, des millions de fleurs naissent de toutes parts; tantôt il me représentait, par son murmure et son mouvement, les essaims innombrables de sauterelles qui du désert viennent, au printemps, couvrir les plaines du Hauran.

Et à la vue de tant d'êtres animés et sensibles, embrassant tout à coup l'immensité des pensées et des sensations rassemblées dans cet espace; d'autre part, réfléchissant à l'opposition de tant de préjugés, de tant d'opinions, au choc de tant de passions d'hommes si mobiles, je flottais entre l'étonnement, l'admiration et une crainte secrète..... quand le législateur, ayant réclamé le silence, attira toute mon attention.

« Habitans de la terre, dit-il, une *nation libre* et *puissante* vous adresse des paroles de *justice* et de *paix*, et elle vous offre de sûrs gages de ses in-

tentions dans sa conviction et son expérience. Long-temps affligée des mêmes maux que vous, elle en a recherché la source; et elle a trouvé qu'ils dérivaient tous de la violence et de l'injustice, érigées en lois par l'inexpérience des races passées, et maintenues par les préjugés des races présentes : alors, annulant ses intentions factices et arbitraires, et remontant à l'origine de tout droit et de toute raison, elle a vu qu'il existait dans l'*ordre même de l'univers*, et dans la constitution physique de l'homme, des lois éternelles et immuables, qui n'attendaient que ses regards pour le rendre heureux. O hommes! élevez les yeux vers ce ciel qui vous éclaire; jetez-les sur cette terre qui vous nourrit! Quand ils vous offrent à tous les mêmes dons, quand vous avez reçu de la *puissance qui les meut* la même vie, les mêmes organes, n'en avez-vous pas reçu les mêmes droits à l'usage de ses bienfaits? Ne vous a-t-elle pas, par là même, *déclarés* tous *égaux* et *libres?* Quel mortel osera donc refuser à son semblable ce que lui accorde la nature? O nations! bannissons toute tyrannie et toute discorde; ne formons plus qu'une même société; qu'une grande famille; et puisque le genre humain n'a qu'une même constitution, qu'il n'existe plus pour lui qu'une loi, celle de la *nature;* qu'un même code, celui de la *raison;* qu'un même trône, celui de la *justice;* qu'un même autel, celui de l'*union.* »

Il dit; et une acclamation immense s'éleva jus-

qu'aux cieux : mille cris de bénédictions partirent du sein de la multitude ; et les peuples, dans leurs transports, firent retentir la terre des mots d'*égalité*, de *justice*, d'*union*. Mais bientôt à ce premier mouvement en succéda un différent : bientôt les docteurs, les chefs des peuples les excitant à la dispute, je vis naître d'abord un murmure, puis une rumeur, qui, se communiquant de proche en proche, devint un vaste désordre ; et chaque nation, élevant des prétentions exclusives, réclamait la prédominance pour son code et son opinion.

« Vous êtes dans l'erreur, se disaient les partis en se montrant du doigt les uns les autres ; nous seuls possédons la vérité et la raison ; nous seuls avons la vraie loi, la vraie règle de tout droit, de toute justice, le seul moyen du bonheur, de la perfection ; tous les autres hommes sont des aveugles ou des rebelles. » Et il régnait une agitation extrême.

Mais le législateur ayant réclamé le silence : « Peuples, dit-il, quel mouvement de passion vous agite ? Où vous conduira cette querelle ? Qu'attendez-vous de cette dissension ? Depuis des siècles la terre est un champ de disputes, et vous avez versé des torrens de sang pour des opinions chimériques : qu'ont produit tant de combats et de larmes ? Quand le fort a soumis le faible à son opinion, qu'a-t-il fait pour la vérité et pour l'évidence ? O nations ! prenez conseil de votre propre sagesse ! Quand parmi vous une contesta-

tion divise des individus, des familles, que faites-vous pour les concilier? ne leur donnez-vous pas des arbitres? *Oui*, s'écria unanimement la multitude. Eh bien! donnez-en de même aux auteurs de vos dissentimens. Ordonnez à ceux qui se font vos instituteurs, et qui vous imposent leur croyance, d'en débattre devant vous les raisons. Puisqu'ils invoquent vos intérêts, connaissez comment ils les traitent. Et vous, chefs et docteurs des peuples, avant de les entraîner dans la lutte de vos systèmes, discutez-en contradictoirement les preuves. Établissons une controverse solennelle, une recherche publique de la vérité, non devant le tribunal d'un individu corruptible ou d'un parti passionné, mais en face de toutes les lumières et de tous les intérêts dont se compose l'humanité, et que le sens naturel de toute l'espèce soit notre arbitre et notre juge. »

CHAPITRE XX.

RECHERCHE DE LA VÉRITÉ.

Et les peuples ayant applaudi, le législateur dit : « Afin de procéder avec ordre et sans confusion, laissez dans l'arène, en avant de l'*autel* de l'*union* et de la *paix*, un spacieux demi-cercle libre, et que chaque système de religion, chaque secte élevant un étendard propre et distinctif, vienne le planter aux bords de la circonférence, que ses chefs et ses docteurs se placent autour, et que leurs sectateurs se placent à la suite sur une même ligne. »

Et le demi-cercle ayant été tracé et l'ordre publié, à l'instant il s'éleva une multitude innombrable d'étendards de toutes couleurs et de toutes formes; tels qu'en un port fréquenté de cent nations commerçantes, l'on voit aux jours de fêtes des milliers de pavillons et de flammes flotter sur une forêt de mâts. Et à l'aspect de cette diversité prodigieuse, me tournant vers le Génie : « Je croyais, lui dis-je, que la terre n'était divisée qu'en huit ou dix systèmes de croyance, et je désespérais de toute conciliation ; maintenant que je vois des milliers de partis différens, comment espérer la concorde?..... — Et cependant, me

dit-il, ils n'y sont pas encore tous : et ils veulent être intolérans!.... »

Et à mesure que les groupes vinrent se placer, me faisant remarquer les symboles et les attributs de chacun, il commença de m'expliquer leurs caractères en ces mots :

« Ce premier groupe, me dit-il, formé d'étendards verts, qui portent *un croissant, un bandeau* et *un sabre*, est celui des sectateurs du prophète arabe. *Dire qu'il y a un Dieu* (sans savoir ce qu'il est), *croire aux paroles d'un homme* (sans entendre sa langue), *aller dans un désert prier Dieu* (qui est partout), *laver ses mains d'eau* (et ne pas s'abstenir de sang), *jeûner le jour* (et manger de nuit), *donner l'aumône de son bien* (et ravir celui d'autrui) : tels sont les moyens de perfection institués par Mahomet, tels sont les cris de ralliement de ses fidèles croyans. Quiconque n'y répond pas est un réprouvé, frappé d'anathème et dévoué au glaive. *Un Dieu clément, auteur de la vie*, a donné ces lois d'oppression et de meurtre : il les a faites pour tout l'univers, quoiqu'il ne les ait révélées qu'à un homme : il les a établies de toute éternité, quoiqu'il ne les ait publiées que d'hier : elles suffisent à tous les besoins, et cependant il y a joint un volume ; ce volume devrait répandre la lumière, montrer l'évidence, amener la perfection, le bonheur ; et cependant, même du vivant de l'apôtre, ses pages offrant à chaque phrase des sens obscurs, ambigus, contraires, il a fallu l'expliquer, le com-

menter; et ses interprètes, divisés d'opinions, se sont partagés en sectes opposées ou ennemies. L'une soutient qu'Ali est le vrai successeur, l'autre défend Omar et Aboubèkre. Celle-ci nie l'éternité du Qôran, celle-là la nécessité des ablutions, des prières : le Carmate proscrit le pélerinage et permet le vin : le Hakemite prêche la transmigration des âmes : ainsi jusqu'au nombre de soixante-douze partis, dont tu peux compter les enseignes. Dans cette opposition, chacun s'attribuant exclusivement l'évidence, et taxant les autres d'hérésie, de rébellion, a tourné contre tous son apostolat sanguinaire. Et cette religion qui célèbre un Dieu clément et miséricordieux, auteur et père commun de tous les hommes, devenue un flambeau de discorde, un motif de meurtre et de guerre, n'a cessé depuis douze cents ans d'inonder la terre de sang, et de répandre le ravage et le désordre d'un bout à l'autre de l'ancien hémisphère (17).

« Ces hommes remarquables par leurs énormes turbans blancs, par leurs amples manches, par leurs longs chapelets, sont les imans, les mollas, les muphtis, et près d'eux les derviches au bonnet pointu, et les santons aux cheveux épars. Les voilà qui font avec véhémence la profession de foi, et commencent de disputer sur les *souillures graves* ou *légères*, sur la matière et la forme des *ablutions*, sur les attributs de Dieu et ses perfections, sur le *chaïtan* et les anges méchans ou bons, sur la mort, la résurrection, l'*interro-*

gatoire dans le tombeau, le jugement, le *passage du pont étroit comme un cheveu*, la *balance des œuvres*, les peines de l'enfer et les délices du paradis.

« A côté, ce second groupe, encore plus nombreux, composé d'étendards à fond blanc, parsemés de croix, est celui des adorateurs de Jésus. Reconnaissant le même Dieu que les musulmans, fondant leur croyance sur les mêmes livres, admettant comme eux un premier homme qui perd tout le genre humain en mangeant une pomme, ils leur vouent cependant une sainte horreur, et par piétié ils se traitent mutuellement de blasphémateurs et d'impies. Le grand point de leur dissension réside surtout en ce qu'après avoir admis un Dieu *un* et *indivisible*, les chrétiens le divisent ensuite en *trois* personnes, qu'ils veulent être chacune *un Dieu entier et complet*, sans cesser de former entre elles un *tout* identique. Et ils ajoutent que cet *être*, *qui remplit l'univers*, s'est *réduit* dans le corps d'un *homme*, et qu'il a pris des organes matériels, périssables, circonscrits, sans cesser d'être immatériel, éternel, infini. Les musulmans, qui ne comprennent pas ces *mystères*, quoiqu'ils conçoivent l'éternité du Qôran et la mission du Prophète, les taxent de folie, et les rejettent comme des visions de cerveaux malades : et de là des haines implacables.

« D'autre part, divisés entre eux sur plusieurs points de leur propre croyance, les chrétiens forment des partis non moins divers ; et les querelles

qui les agitent sont d'autant plus opiniâtres et plus violentes, que les objets sur lesquels elles se fondent étant inaccessibles aux sens, et par conséquent d'une démonstration impossible, les opinions de chacun n'ont de règle et de base que dans le caprice et la volonté. Ainsi, convenant que Dieu est un être *incompréhensible*, *inconnu*, ils *disputent* néanmoins sur son essence, sur sa manière d'agir, sur ses attributs : convenant que la transformation qu'ils lui supposent en homme, est une énigme au-dessus de l'entendement, ils disputent cependant sur la confusion ou la distinction des *deux volontés* et des *deux natures*, sur le *changement de substance*, sur la *présence réelle* ou *feinte*, sur le mode *de l'incarnation*, etc., etc.

« Et de là des sectes innombrables, dont deux ou trois cents ont déjà péri, et dont trois ou quatre cents autres, qui subsistent encore, t'offrent cette multitude de drapeaux où ta vue s'égare. Le premier en tête, qu'environne ce groupe d'un costume bizarre, ce mélange confus de robes violettes, rouges, blanches, noires, bigarrées, de têtes à tonsures, à cheveux courts ou rasés, à chapeaux rouges, à bonnets carrés, à mitres pointues, même à longues barbes, est l'étendard du pontife de Rome, qui, appliquant au sacerdoce la prééminence de sa ville dans l'ordre civil, a érigé sa *suprématie* en point de religion, et a fait un article de foi de son orgueil.

« A sa droite tu vois le pontife grec, qui, fier de la rivalité élevée par sa métropole, oppose d'égales prétentions, et les soutient contre l'Eglise d'Occident par l'antériorité de l'Église d'Orient. A gauche, sont les étendards de deux chefs récens *, qui, secouant un joug devenu tyrannique, ont, dans leur réforme, dressé autels contre autels, et soustrait au pape la moitié de l'Europe. Derrière eux sont les sectes subalternes qui subdivisent encore tous ces grands partis : les nestoriens, les eutychéens, les jacobites, les iconoclastes, les anabaptistes, les presbytériens, les viclefites, les osiandrins, les manichéens, les méthodistes, les adamistes, les contemplatifs, les trembleurs, les pleureurs, et cent autres semblables (18), tous partis distincts, se persécutant quand ils sont forts, se tolérant quand ils sont faibles, se haïssant au nom d'un Dieu de paix, se faisant chacun un paradis exclusif dans une religion de charité universelle, se vouant réciproquement dans l'autre monde à des peines sans fin, réalisant dans celui-ci l'enfer que leurs cerveaux placent dans celui-là. »

Après ce groupe, voyant un seul étendard de couleur hyacinthe, autour duquel étaient rassemblés des hommes de tous les costumes de l'Europe et de l'Asie : « Du moins, dis-je au Génie, trouverons-nous ici de l'humanité. — Oui, me répondit-il, au premier aspect, et par cas fortuit

* Luther et Calvin.

et momentané : ne reconnais-tu pas ce système de culte ? » Alors apercevant le monogramme du nom de Dieu en lettres hébraïques, et les palmes que tenaient en main les rabbins : « Il est vrai, lui dis-je, ce sont les enfans de Moïse dispersés jusqu'à ce jour, et qui, abhorrant toute nation, ont été partout abhorrés et persécutés. — Oui, reprit-il, et c'est par cette raison que, n'ayant ni le temps ni la liberté de disputer, ils ont gardé l'apparence de l'unité; mais à peine, dans leur réunion, vont-ils confronter leurs principes et raisonner sur leurs opinions, qu'ils vont, comme jadis, se partager au moins en deux sectes principales *, dont l'une, s'autorisant du silence du législateur, et s'attachant au sens littéral de ses livres, niera tout ce qui n'y est point clairement exprimé, et, à ce titre, rejettera, comme invention des circoncis, la *survivance de l'âme* au corps, et sa *transmigration* dans les lieux de peines ou de délices, et sa résurrection, et le jugement final, et les bons et les mauvais anges, et la révolte du mauvais génie, et tout le système poétique d'un monde ultérieur : et ce peuple privilégié, dont la perfection consiste à se couper un petit morceau de chair, ce peuple atome qui, dans l'océan des peuples, n'est qu'une petite vague, et qui veut que Dieu n'ait rien fait que pour lui seul, réduira encore de moitié, par son

* Les saducéens et les pharisiens.

schisme, le poids déjà si léger qu'il établit dans la balance de l'univers. »

Et me montrant un groupe voisin, composé d'hommes vêtus de robes blanches, portant un voile sur la bouche, et rangés autour d'un étendard de couleur aurore, sur lequel était peint un globe tranché en deux hémisphères, l'un noir et l'autre blanc : « Il en sera ainsi, continua-t-il, de ces enfans de Zoroastre, restes obscurs de peuples jadis si puissans : maintenant persécutés comme les juifs, et dispersés chez les autres peuples, ils reçoivent sans discussion les préceptes du représentant de leur prophète ; mais sitôt que le môbed et les destours seront assemblés, la controverse s'établira sur le *bon* et le *mauvais principe ;* sur les combats d'Ormuzd, dieu de lumière, contre Ahrimanes, dieu de ténèbres ; sur leur sens direct ou allégorique ; sur les *bons* et *mauvais génies ;* sur le *culte du feu* et des *élémens ;* sur les *ablutions* et sur les *souillures ;* sur la *résurrection en corps*, ou seulement *en âme*, et sur le *renouvellement du monde* existant, et sur le *monde nouveau* qui lui doit succéder. Et les Parsis (19) se diviseront en sectes d'autant plus nombreuses, que dans leur dispersion les familles auront contracté les mœurs, les opinions des nations étrangères.

« A côté d'eux, ces étendards à fond d'azur, où sont peintes des figures monstrueuses de corps humains doubles, triples, quadruples, à tête de lion, de sanglier, d'éléphant, à queue de poisson

de tortue, etc., sont les étendards des sectes indiennes, qui trouvent leurs dieux dans les animaux, et les âmes de leurs parens dans les reptiles et les insectes. Ces hommes fondent des hospices pour des éperviers, des serpens, des rats, et ils ont en horreur leurs semblables ! ils se purifient avec la fiente et l'urine de la vache ; ils se croient souillés du contact d'un homme ! ils portent un réseau sur la bouche, de peur d'avaler, dans une mouche, une âme en souffrance ; et ils laissent mourir de faim un paria ! Ils admettent les mêmes divinités, et ils se partagent en drapeaux ennemis et divers.

« Ce premier, isolé à l'écart, où tu vois une figure à quatre têtes, est celui de Brahma, qui, quoique *dieu créateur,* n'a plus ni sectateurs ni temples, et qui, réduit à servir de piédestal au Lingham (20), se contente d'un peu d'eau que chaque matin le brâhmane lui jette par-dessus l'épaule, en lui récitant un cantique stérile.

« Ce second, où est peint un milan au corps roux et à la tête blanche, est celui de Vichenou, qui, quoique *dieu conservateur,* a passé une partie de sa vie en aventures malfaisantes. Considère-le sous les formes hideuses de *sanglier* et de *lion*, déchirant des entrailles humaines, ou sous la figure d'un cheval, devant venir, le sabre à la main, détruire l'âge présent, *obscurcir les astres, abattre les étoiles, ébranler la terre* et *faire vomir au grand serpent un feu qui consumera les globes.*

« Ce troisième est celui de Chiven, dieu de *destruction*, de ravage, et qui a cependant pour emblème le signe de la production : il est le plus méchant des trois, et il compte le plus de sectateurs. Fiers de son caractère, ses partisans méprisent, dans leur dévotion *, les autres dieux, ses égaux et ses frères; et, par une imitation de sa bizarrerie, professant la pudeur et la chasteté, ils couronnent publiquement de fleurs et arrosent de lait et de miel l'image obscène du Lingham.

« Derrière eux viennent les moindres drapeaux d'une foule de dieux, mâles, femelles, hermaphrodites, qui, parens et amis des trois principaux, ont passé leur vie à se livrer des combats; et leurs adorateurs les imitent. Ces dieux n'ont besoin de rien, et sans cesse ils reçoivent des offrandes; ils sont tout-puissans, remplissent l'univers; et un brâhmane, avec quelques paroles, les enferme dans une idole ou dans une cruche, pour vendre à son gré leurs faveurs.

« Au-delà, cette multitude d'autres étendards que, sur un fond jaune qui leur est commun, tu vois porter des emblèmes différens, sont ceux d'un même dieu, lequel, sous des noms divers, règne chez les nations de l'Orient. Le Chinois l'adore dans *Fôt* (21), le Japonais le révère dans

* Quand un sectateur de Chiven entend prononcer le nom de Vichenou, il s'enfuit en se bouchant les oreilles, et va se purifier.

Budso, l'habitant de Ceylan dans *Bedhou* et *Boudah*, celui de Laos dans *Chekia*, le Pegouan dans *Phta*, le Siamois dans *Sommona Kodom*, le Tibetain dans *Boudd* et dans *La :* tous, d'accord sur le fond de son histoire, célèbrent sa *vie pénitente*, ses *mortifications*, ses *jeûnes*, ses fonctions de *médiateur* et d'*expiateur*, les haines d'un *dieu* son *ennemi*, leurs *combats* et son *ascendant*. Mais, discords entre eux sur les moyens de lui plaire, ils disputent sur les rites et sur les pratiques, sur les dogmes de la *doctrine intérieure* et de la *doctrine publique*. Ici, ce bonze japonais, à la robe jaune, à la tête nue, prêche l'éternité des âmes, leurs transmigrations successives dans divers corps; et près de lui le *sintoïste*, niant leur existence séparée des sens (22), soutient qu'elles ne sont qu'un *effet* des organes auxquels elles sont liées, et avec qui elles périssent, comme le son avec l'instrument. Là, le Siamois, aux sourcils rasés, l'écran *talipat* (23) à la main, recommande l'aumône, les expiations, les offrandes, et cependant il croit au destin aveugle et à l'impassible fatalité. Le hochang chinois sacrifie aux âmes des ancêtres, et près de lui le sectateur de Confutzée cherche son horoscope (24) dans des fiches jetées au hasard, et dans le mouvement des cieux. Cet enfant, environné d'un essaim de prêtres à robes et à chapeaux jaunes, est le grand Lama (25), en qui vient de passer le dieu que le Tibet adore. Un rival s'est élevé pour partager ce bienfait avec lui; et sur les bords du lac Baikal, le Calmouque a aussi son

dieu comme l'habitant de La-sa : mais d'accord en ce point important, que Dieu ne peut habiter qu'un corps d'homme, tous deux rient de la grossièreté de l'Indien, qui honore la fiente de la vache, tandis qu'eux consacrent les excrémens de leur pontife. »

Après ces drapeaux, une foule d'autres que l'œil ne pouvait dénombrer s'offrant encore à nos regards : « Je ne terminerais point, dit le Génie, si je te détaillais tous les systèmes divers de croyance qui partagent encore les nations. Ici les hordes tartares adorent, dans des figures d'animaux, d'oiseaux et d'insectes, les *bons* et les *mauvais génies* qui, *sous un dieu* principal, mais insouciant, régissent l'univers ; dans leur idolâtrie, elles retracent le paganisme de l'ancien Occident. Tu vois l'habillement bizarre de leurs chamans, qui, sous une robe de cuir garnie de clochettes, de grelots, d'idoles de fer, de griffes d'oiseaux, de peaux de serpens, de têtes de chouettes, s'agitent en convulsions factices, et, par des cris magiques, évoquent les morts pour tromper les vivans. Là, les peuples noirs de l'Afrique, dans le culte de leurs fétiches, offrent les mêmes opinions. Voici l'habitant de Juida, qui adore Dieu dans un grand serpent, dont par malheur les porcs sont avides (26)... Voilà le Téleute, qui se le représente vêtu de toutes couleurs, ressemblant à un soldat russe ; voilà un Kamtschadale, qui, trouvant que tout va mal dans ce monde et dans son climat, se le figure un *vieillard capricieux et chagrin*, fumant sa pipe,

et chassant en traîneau les renards et les martres; enfin, voilà cent nations sauvages qui, n'ayant aucune des idées des peuples policés sur Dieu, ni sur l'âme, ni sur un monde ultérieur et une autre vie, ne forment aucun système de culte, et n'en jouissent pas moins des dons de la nature dans l'irréligion où elle-même les a créées. »

CHAPITRE XXI.

PROBLÈME DES CONTRADICTIONS RELIGIEUSES.

Cependant les divers groupes s'étant placés, et un vaste silence ayant succédé à la rumeur de la multitude, le législateur dit : « Chefs et docteurs des peuples ! vous voyez comment jusqu'ici les nations, vivant isolées, ont suivi des routes différentes : chacune croit suivre celle de la vérité ; et cependant si la vérité n'en a qu'une, et que les opinions soient opposées, il est bien évident que quelqu'un se trouve en erreur. Or, si tant d'hommes se trompent, qui osera garantir que lui-même n'est pas abusé ? commencez donc par être indulgens sur vos dissentimens et sur vos discordances. Cherchons tous la vérité comme si nul ne la possédait. Jusqu'à ce jour les opinions, qui ont gouverné la terre, produites au hasard, accréditées par l'amour de la nouveauté et par l'imitation, propagées par l'enthousiasme et l'ignorance populaires, ont en quelque sorte usurpé clandestinement leur empire. Il est temps, si elles sont fondées, de donner à leur certitude un caractère de solennité, et de légitimer leur existence. Rappelons-les donc aujourd'hui à un examen général et commun ; que chacun expose sa croyance,

et que, tous devenant le juge de chacun, cela seul soit reconnu *vrai*, qui l'est pour le genre humain. »

Alors la parole ayant été déférée par ordre de position au premier étendard de la gauche : « Il n'est pas permis de douter, dirent les chefs, que notre doctrine ne soit la seule véritable, la seule infaillible. D'abord elle est révélée de Dieu même...

« — Et la nôtre aussi, s'écrièrent tous les autres étendards : il n'est pas permis d'en douter.

« — Mais du moins faut-il l'exposer, dit le législateur; car l'on ne peut croire ce que l'on ne connaît pas.

« — Notre doctrine est prouvée, reprit le premier étendard, par des faits nombreux, par une multitude de miracles, par des résurrections de morts, des torrens mis à sec, des montagnes transportées, etc.

« — Et nous aussi, s'écrièrent tous les autres, nous avons une foule de miracles » ; et ils commencèrent chacun à raconter les choses les plus incroyables.

« — Leurs miracles, dit le premier étendard, sont des prodiges supposés ou des prestiges de l'esprit malin, qui les a trompés.

« — Ce sont les vôtres, répliquèrent-ils, qui sont supposés » ; et chacun, parlant de soi, dit : « Il a n'y que les nôtres de véritables; tous les autres sont des faussetés. »

Et le législateur dit : « Avez-vous des témoins vivans ?

« — Non, répondirent-ils tous : les faits sont anciens, les témoins sont morts, mais ils ont écrit.

« — Soit, reprit le législateur; mais, s'ils sont en contradiction, qui les conciliera ?

« — Juste arbitre ! s'écria un des étendards, la preuve que nos témoins ont vu la vérité, c'est qu'ils sont morts pour la témoigner, et notre croyance est scellée du sang des martyrs.

« — Et la nôtre aussi, dirent les autres étendards : nous avons des milliers de martyrs qui sont morts dans des tourmens affreux, sans jamais se démentir. » Et alors les chrétiens de toutes les sectes, les musulmans, les Indiens, les Japonais citèrent des légendes sans fin de confesseurs, de martyrs, de pénitens, etc.

Et l'un de ces partis ayant nié les martyrs des autres : « Eh bien ! dirent-ils, nous allons mourir pour prouver que notre croyance est vraie. »

Et dans l'instant une foule d'hommes de toute religion, de toute secte, se présentèrent pour souffrir des tourmens et la mort. Plusieurs même commencèrent de se déchirer les bras, de se frapper la tête et la poitrine, sans témoigner de douleur.

Mais le législateur les arrêtant : « O hommes ! leur dit-il, écoutez de sang-froid mes paroles : si vous mouriez pour prouver que deux et deux font quatre, cela les ferait-il davantage être quatre ?

« — Non, répondirent-ils tous.

« — Et si vous mouriez pour prouver qu'ils font cinq, cela les ferait-il être cinq ?

« — Non, dirent-ils tous encore.

« — Eh bien ! que prouve donc votre persuasion, si elle ne change rien à l'existence des choses ? La

vérité est une, vos opinions sont diverses; donc plusieurs de vous se trompent. Si, comme il est évident, ils sont persuadés de l'erreur, que prouve la persuasion de l'homme?

« Si l'erreur a ses martyrs, où est le cachet de la vérité?

« Si l'esprit malin opère des miracles, où est le caractère distinctif de la Divinité?

« Et, d'ailleurs, pourquoi toujours des miracles incomplets et insuffisans? pourquoi, au lieu de ces bouleversemens de la nature, ne pas changer plutôt les opinions? pourquoi tuer les hommes ou les effrayer, au lieu de les instruire et de les corriger?

« O mortels crédules, et pourtant opiniâtres! nul de nous n'est certain de ce qui s'est passé hier, de ce qui se passe aujourd'hui sous ses yeux, et nous jurons de ce qui s'est passé il y a deux mille ans!

« Hommes faibles, et pourtant orgueilleux! les lois de la nature sont immuables et profondes, nos esprits sont pleins d'illusion et de légèreté, et nous voulons tout démontrer, tout comprendre! En vérité, il est plus facile à tout le genre humain de se tromper que de dénaturer un atome.

« — Eh bien! dit un docteur, laissons là les preuves de fait, puisqu'elles peuvent être équivoques; venons aux preuves du raisonnement, à celles qui sont inhérentes à la doctrine. »

Alors un iman de la loi de Mahomet s'avançant plein de confiance dans l'arène; après s'être tourné vers la Mekke, et avoir proféré avec emphase la

profession de foi : « Louange à Dieu ! dit-il d'une voix grave et imposante. La lumière brille avec évidence, et la vérité n'a pas besoin d'examen » ; et montrant le Qôran : « Voilà la lumière et la vérité dans leur propre essence. *Il n'y a point de doute en ce livre ; il conduit droit celui qui marche aveuglément, qui reçoit sans discussion la parole divine descendue sur le Prophète pour sauver le simple et confondre le savant. Dieu a établi Mahomet son ministre sur la terre ; il lui a livré le monde pour soumettre par le sabre celui qui refuse de croire à sa loi : les infidèles disputent et ne veulent pas croire ; leur endurcissement vient de Dieu ; il a scellé leur cœur pour les livrer à d'affreux châtimens....* » *

A ces mots, un violent murmure, élevé de toutes parts, interrompit l'orateur. « Quel est cet homme, s'écrièrent tous les groupes, qui nous outrage aussi gratuitement ? De quel droit prétend-il nous imposer sa croyance comme un vainqueur et comme un tyran ? Dieu ne nous a-t-il pas donné, comme à lui, des yeux, un esprit, une intelligence ? et n'avons-nous pas un droit d'en user également, pour savoir ce que nous devons rejeter ou croire ? S'il a le droit de nous attaquer, n'avons-nous pas celui de nous défendre ? S'il lui a plu de croire sans examen, ne sommes-nous pas maîtres de croire avec discernement ?

* Ces paroles sont le sens et presque le texte littéral du premier chapitre du Qôran.

« Et quelle est cette doctrine lumineuse qui craint la lumière ? Quel est cet apôtre d'un Dieu clément, qui ne prêche que meurtre et carnage ? Quel est ce Dieu de justice, qui punit un aveuglement que lui-même cause ? Si la violence et la persécution sont les argumens de la vérité, la douceur et la charité sont-elles les indices du mensonge ? »

Alors un homme s'avançant d'une groupe voisin vers l'iman, lui dit : « Admettons que Mahomet soit l'apôtre de la meilleure doctrine, le prophète de la vraie religion ! veuillez du moins nous dire qui nous devons suivre pour la pratiquer : sera-ce son gendre Ali, ou ses vicaires Omar et Aboubèkre ? * »

A peine eut-il prononcé ces noms, qu'au sein même des musulmans éclata un schisme terrible : les partisans d'Omar et d'Ali, se traitant mutuellement d'hérétiques, d'impies, de sacriléges, s'accablèrent de malédictions. La querelle même devint si violente, qu'il fallut que les groupes voisins s'interposassent pour les empêcher d'en venir aux mains.

Enfin, le calme s'étant un peu rétabli, le législateur dit aux imans : « Voyez quelles conséquences résultent de vos principes ! si les hommes les mettaient en pratique, vous-mêmes, d'opposition en opposition, vous vous détruiriez jus-

* Les musulmans se sont divisés en ces deux grands partis. Les Persans suivent Ali, les Turks suivent Omar.

qu'au dernier; et la première loi de Dieu n'est-elle pas que l'homme vive? » Puis s'adressant aux autres groupes: « Sans doute cet esprit d'intolérance et d'exclusion choque toute idée de justice, renverse toute base de morale et de société; cependant avant de rejeter entièrement ce code de doctrine, ne conviendrait-il pas d'entendre quelques uns de ses dogmes, afin de ne pas prononcer sur les formes, sans avoir pris connaissance du fond? »

Et, les groupes y ayant consenti, l'iman commença d'exposer comment Dieu, *après avoir envoyé vingt-quatre mille prophètes* aux nations qui s'égaraient dans l'idolâtrie, *en avait enfin envoyé un dernier, le sceau et la perfection de tous, Mahomet, sur qui soit le salut de paix;* comment, afin que les infidèles n'altérassent plus la parole divine, *la suprême clémence avait elle-même tracé les feuillets du Qôran:* et, détaillant les dogmes de l'islamisme, l'iman expliqua comment, *à titre de parole de Dieu, le Qôran était incréé, éternel*, ainsi que la source dont il émanait; comment *il avait été envoyé feuillet par feuillet en vingt-quatre mille apparitions nocturnes de l'ange Gabriel;* comment l'ange s'annonçait *par un petit cliquetis, qui saisissait le Prophète d'une sueur froide;* comment, dans la vision d'une nuit, il avait parcouru *quatre-vingt-dix cieux, monté sur l'animal Boraq, moitié cheval, moitié femme;* comment, doué du don des miracles, *il marchait au soleil sans ombre,*

faisait reverdir d'un seul mot les arbres, remplissait d'eau les puits, les citernes, et avait fendu en deux le disque de la lune; comment, chargé des ordres du ciel, Mahomet avait propagé, le sabre à la main, la religion *la plus digne de Dieu par sa sublimité*, et la plus propre aux hommes par la simplicité de ses pratiques, puisqu'elle ne consistait qu'en huit ou dix points: *professer l'unité de Dieu; reconnaître Mahomet pour son seul prophète; prier cinq fois par jour; jeûner un mois par an; aller à la Mekke une fois dans la vie; donner la dîme de ses biens; ne point boire de vin, ne point manger de porc, et faire la guerre aux infidèles*; qu'à ce moyen tout musulman, devenant lui-même apôtre et martyr, jouissait, dès ce monde, d'une foule de biens; et qu'à sa mort, son âme, *pesée dans la balance des œuvres*, et absoute par les *deux anges noirs*, traversait, par-dessus l'enfer, *le pont étroit comme un cheveu et tranchant comme un sabre*, et qu'enfin elle était reçue dans un *un lieu de délices*, arrosé de fleuves de lait et de miel, embaumé de tous les parfums indiens et arabes, où des vierges toujours chastes, les célestes *houris*, comblaient de faveurs toujours renaissantes les élus toujours rajeunis.

A ces mots un rire involontaire se traça sur tous les visages, et les divers groupes, raisonnant sur ces articles de croyance, dirent unanimement: « Comment se peut-il que des hommes raisonnables admettent de telles rêveries? Ne

dirait-on pas entendre un chapitre des *mille et une nuits ?* »

Et un Samoyède s'avançant dans l'arène : « Le paradis de Mahomet, dit-il, me paraîtrait fort bon ; mais un des moyens de le gagner m'embarrasse : car s'il ne faut ni boire ni manger *entre deux soleils*, ainsi qu'il l'ordonne, comment pratiquer un tel jeûne dans notre pays, où le soleil reste sur l'horizon quatre mois entiers sans se coucher ?

« — Cela est impossible », dirent les docteurs musulmans pour soutenir l'honneur du Prophète ; mais cent peuples ayant attesté le fait, l'infaillibilité de Mahomet ne laissa pas que de recevoir une fâcheuse atteinte.

« — Il est singulier, dit un Européen, que Dieu ait sans cesse révélé tout ce qui se passait dans le ciel, sans jamais nous instruire de ce qui se passe sur la terre !

« — Pour moi, dit un Américain, je trouve une grande difficulté au pélerinage ; car supposons vingt-cinq ans par génération, et seulement cent millions de mâles sur le globe : chacun étant obligé d'aller à la Mekke une fois dans sa vie, ce sera par an quatre millions d'hommes en route ; on ne pourra pas revenir dans la même année ; et le nombre devient double, c'est-à-dire de huit millions : où trouver les vivres, la place, l'eau, les vaisseaux pour cette procession solennelle ? Il faudrait bien là des miracles.

« — La preuve, dit un théologien catholique,

que la religion de Mahomet n'est pas révélée, c'est que la plupart des idées qui en font la base existaient long-temps avant elle, et qu'elle n'est qu'un mélange confus des vérités altérées de notre sainte religion et de celle des juifs, qu'un homme ambitieux a fait servir à ses projets de domination et à ses vues mondaines. Parcourez son livre; vous n'y verrez que des histoires de la Bible et de l'Évangile, travesties en contes absurdes, et du reste un tissu de déclamations contradictoires et vagues, de préceptes ridicules ou dangereux. Analysez l'esprit de ces préceptes et la conduite de l'Apôtre; vous n'y verrez qu'un caractère rusé et audacieux, qui, pour arriver à son but, remue assez habilement, il est vrai, les passions du peuple qu'il veut gouverner. Il parle à des hommes simples et crédules, il leur suppose des prodiges; ils sont ignorans et jaloux, il flatte leur vanité en méprisant la science; ils sont pauvres et avides, il excite leur cupidité par l'espoir du pillage; il n'a rien à donner d'abord sur la terre, il se crée des trésors dans les cieux; il fait désirer la mort comme un bien suprême; il menace les lâches de l'enfer; il promet le paradis aux braves; il affermit les faibles par l'opinion de la fatalité; en un mot, il produit le dévouement dont il a besoin, par tous les attraits des sens, par les mobiles de toutes les passions.

« Quel caractère différent dans notre doctrine! et combien son empire, établi sur la contradiction

de tous les penchans, sur la ruine de toutes les passions, ne prouve-t-il pas son origine céleste? Combien sa morale douce, compatissante, et ses affections toutes spirituelles, n'attestent-elles pas son émanation de la Divinité? Il est vrai que plusieurs de ses dogmes s'élèvent au-dessus de l'entendement, et imposent à la raison un respectueux silence; mais par là même sa révélation n'est que mieux constatée, puisque jamais les hommes n'eussent imaginé de si grands mystères. » Et tenant d'une main la Bible et de l'autre les quatre Évangiles, le docteur commença de raconter que, dans l'origine, Dieu (après avoir passé une éternité sans rien faire) prit enfin le dessein, sans motif connu, de produire le monde de rien; qu'ayant créé l'univers entier en six jours, il se trouva fatigué le septième; qu'ayant placé un premier couple d'humains dans un lieu de délices, pour les y rendre parfaitement heureux, il leur défendit néanmoins de goûter d'un fruit qu'il leur laissa sous la main; que ces premiers parens ayant cédé à la tentation, toute leur race (qui n'était pas née) avait été condamnée à porter la peine d'une faute qu'elle n'avait pas commise; qu'après avoir laissé le genre humain se damner pendant quatre ou cinq mille ans, ce Dieu de miséricorde avait ordonné à un fils bien aimé, qu'il avait engendré sans mère, et qui était aussi âgé que lui, d'aller se faire mettre à mort sur terre; et cela afin de sauver les hommes, dont cependant depuis ce temps-là le très grand nombre

continuait de se perdre ; que, pour remédier à ce nouvel inconvénient, ce Dieu, né d'une femme restée vierge, après être mort et ressuscité, renaissait encore chaque jour, et, sous la forme d'un peu de levain, se multipliait par milliers à la voix du dernier des hommes. Et de là passant à la doctrine des sacremens, il allait traiter à fond de la puissance de *lier* et de *délier*, le moyen de purger tout crime avec de l'eau et quelques paroles ; quand, ayant proféré les mots *indulgence*, pouvoir du *pape*, *grâce suffisante* ou *efficace*, il fut interrompu par mille cris. « C'est un abus horrible, dirent les luthériens, de prétendre, pour de l'argent, remettre les péchés.— C'est une chose contraire au texte de l'Evangile, dirent les calvinistes, de supposer une présence véritable.— Le pape n'a pas le droit de rien décider par lui-même », dirent les jansénistes : et, trente sectes à la fois s'accusant mutuellement d'hérésie et d'erreur, il ne fut plus possible de s'entendre.

Après quelque temps, le silence s'étant rétabli, les musulmans dirent au législateur : « Lorsque vous avez repoussé notre doctrine, comme proposant des choses incroyables, pourrez-vous admettre celle des chrétiens ? n'est-elle pas encore plus contraire au sens naturel et à la justice ? Dieu immatériel, infini, se faire homme ! avoir un fils aussi âgé que lui ! ce dieu-homme devenir du pain que l'on mange et que l'on digère ! avons-nous rien de semblable à cela ? Les chrétiens ont-ils le droit exclusif d'exiger une foi aveugle ? et

leur accorderez-vous des priviléges de croyance à notre détriment? »

Et des hommes sauvages s'étant avancés : « Quoi! dirent-ils, parce qu'un homme et une femme, il y a six mille ans, ont mangé une pomme, tout le genre humain se trouve damné; et vous dites Dieu juste! quel tyran jamais rendit les enfans responsables des fautes de leurs pères? Quel homme peut répondre des actions d'autrui? N'est-ce pas renverser toute idée de justice et de raison?

« — Et où sont, dirent d'autres, les témoins, les preuves de tous ces prétendus faits allégués? Peut-on les recevoir ainsi sans aucun examen de preuves? Pour la moindre action en justice il faut deux témoins; et l'on nous fera croire tout ceci sur des traditions, des ouï-dire? »

Alors un rabbin prenant la parole : « Quant aux faits, dit-il, nous en sommes garans pour le fond : à l'égard de la forme et de l'emploi que l'on en a fait, le cas est différent, et les chrétiens se condamnent ici par leurs propres argumens; car ils ne peuvent nier que nous ne soyons la source originaire dont ils dérivent, le tronc primitif sur lequel ils se sont entés; et de là un raisonnement péremptoire : ou notre loi est de Dieu, et alors la leur est une hérésie, puisqu'elle en diffère; ou notre loi n'est pas de Dieu, et la leur tombe en même temps.

« — Il faut distinguer, répondit le chrétien : votre loi est de Dieu, comme *figurée* et *prépa-*

rative, mais non pas comme *finale* et *absolue*; vous n'êtes que le *simulacre* dont nous sommes la *réalité*.

« —Nous savons, repartit le rabbin, que telles sont vos prétentions; mais elles sont absolument gratuites et fausses. Votre système porte tout entier sur des bases de sens mystiques, d'interprétations visionnaires et allégoriques (27); et ce système, violentant la lettre de nos livres, substitue sans cesse au sens vrai les idées les plus chimériques, et y trouve tout ce qu'il lui plaît, comme une imagination vagabonde trouve des figures dans les nuages. Ainsi vous avez fait un *messie spirituel* de ce qui, dans l'esprit de nos prophètes, n'était qu'un *roi politique*: vous avez fait une rédemption du genre humain de ce qui n'était que le rétablissement de notre nation: vous avez établi une prétendue conception virginale sur une phrase prise à contre-sens. Ainsi vous supposez à votre gré tout ce qui vous convient; vous voyez dans nos livres mêmes votre *trinité*, quoiqu'il n'en soit pas dit le mot le plus indirect, et que ce soit une idée des nations profanes, admise avec une foule d'autres opinions de tout culte et de toute secte, dont se composa votre système dans le chaos et l'anarchie de vos trois premiers siècles. »

A ces mots, transportés de fureur et criant au sacrilége, au blasphème, les docteurs chrétiens voulurent s'élancer sur le juif. Et des moines bigarrés de noir et de blanc s'étant avancés avec un

drapeau où étaients peints des tenailles, un gril, un bûcher, et ces mots *justice*, *charité* et *miséricorde* : « Il faut, dirent-ils, faire un *acte de foi* de ces impies, et les brûler pour la gloire de Dieu. » Et déjà ils traçaient le plan d'un bûcher, quand les musulmans leur dirent d'un ton ironique : « Voilà donc cette religion de paix, cette morale humble et bienfaisante que vous nous avez vantée? Voilà cette charité évangélique qui ne combat l'incrédulité que par la douceur, et n'oppose aux injures que la patience? Hypocrites! c'est ainsi que vous trompez les nations; c'est ainsi que vous avez propagé vos funestes erreurs! Avez-vous été faibles, vous avez prêché la liberté, la tolérance, la paix : êtes-vous devenus forts, vous avez pratiqué la persécution, la violence.... »

Et ils allaient commencer l'histoire des guerres et des meurtres du christianisme, quand le législateur, réclamant le silence, suspendit ce mouvement de discorde.

« Ce n'est pas nous, répondirent les moines bigarrés d'un ton de voix toujours humble et doux, ce n'est pas nous que nous voulons venger, c'est la cause de Dieu, c'est sa gloire que nous défendons.

« — Et de quel droit, repartirent les imans, vous constituez-vous ses représentans plus que nous? Avez-vous des priviléges que nous n'ayons pas? êtes-vous d'autres hommes que nous?

« — Défendre Dieu, dit un autre groupe, pré-

tndre le venger, n'est-ce pas insulter sa sagesse, sa puissance? Ne sait-il pas mieux que les hommes ce qui convient à sa dignité!

« — Oui, mais ses voies sont cachées, reprirent les moines.

« — Et il vous restera toujours à prouver, repartirent les rabbins, que vous avez le privilége exclusif de les comprendre. » Et alors, fiers de trouver des soutiens de leur cause, les juifs crurent que leur loi allait triompher, lorsque le môbed (grand-prêtre) des Parsis, ayant demandé la parole, dit au législateur :

« Nous avons entendu le récit des juifs et des chrétiens sur l'origine du monde, et quoique altéré, nous y avons reconnu beaucoup de choses que nous admettons ; mais nous réclamons contre l'attribution qu'ils en font à leur prophète Moïse, d'abord parce qu'ils ne sauraient prouver que les livres inscrits de son nom soient réellement son ouvrage ; qu'au contraire nous offrons de démontrer, par vingt passages positifs, que leur rédaction lui est postérieure de plus de six siècles, et qu'elle provient de la connivence manifeste d'un grand-prêtre et d'un roi désignés * ; qu'ensuite, si vous parcourez avec attention le détail des lois, des rites et des préceptes présumés venir directement de Moïse, vous ne trouverez en au-

* Voyez à ce sujet le tome I des Recherches nouvelles sur l'histoire ancienne, où cette question est développée à fond depuis le chapitre v.

cun article une indication, même tacite, de ce qui compose aujourd'hui la doctrine théologique des juifs et de leurs enfans les chrétiens. En aucun lieu vous ne verrez de trace ni de l'*immortalité* de l'âme, ni d'une *vie ultérieure*, ni de l'*enfer* et du *paradis*, ni de la *révolte* de l'*ange, principal auteur des maux du genre humain*, etc.

« Moïse n'a point connu ces idées, et la raison en est péremptoire, puisque ce ne fut que plus de deux siècles après lui que notre prophète Zerdoust, dit Zoroastre, les évangélisa dans l'Asie.... Aussi, ajouta le môbed en s'adressant aux rabbins, n'est-ce que depuis cette époque, c'est-à-dire après le siècle de vos premiers rois, que ces idées apparaissent dans vos écrivains; et elles ne s'y montrent que par degrés, et d'abord furtivement, selon les relations politiques que vos pères eurent avec nos aïeux : ce fut surtout lorsque, vaincus et dispersés par les rois de Ninive et de Babylone, vos pères furent transportés sur les bords du Tigre et de l'Euphrate, et qu'élevés pendant trois générations successives dans notre pays, ils s'imprégnèrent de mœurs et d'opinions jusqu'alors repoussées comme contraires à leur loi. Alors que notre roi Kyrus les eut délivrés de l'esclavage, leurs cœurs se rapprochèrent de nous par la reconnaissance; ils devinrent nos imitateurs, nos disciples (28); les familles les plus distinguées, que les rois de Babylone avaient fait élever dans les sciences chaldéennes, rapportèrent

à Jérusalem des idées nouvelles, des dogmes étrangers.

« D'abord la masse du peuple, non émigrée, opposa le texte de la loi et le silence absolu du prophète; mais la doctrine pharisienne ou parsie prévalut; et, modifiée selon votre génie et les idées qui vous étaient propres, elle causa une nouvelle secte. Vous attendiez un roi restaurateur de votre puissance; nous annoncions un *Dieu réparateur* et *sauveur;* de la combinaison de ces idées, vos esséniens firent la base du christianisme; et, quoi qu'en supposent vos prétentions, juifs, chrétiens, musulmans, vous n'êtes, dans votre *système des êtres spirituels*, que des enfans égarés de Zoroastre! »

Le môbed, passant ensuite au développement de sa religion, et s'appuyant du Sadder et du Zend-Avesta, raconta, dans le même ordre que la Genèse, la création du monde en six gahâns; la formation d'un premier homme et d'une première femme dans un lieu céleste, sous le règne du bien; l'introduction du mal dans le monde par la grande couleuvre, emblème d'Ahrimanes; la révolte et les combats de ce génie du *mal* et des *ténèbres* contre Ormuzd, dieu du *bien* et de la *lumière;* la division des anges en blancs et en noirs, en bons et en méchans; leur ordre hiérarchique en chérubins, séraphins, trônes et dominations, etc.; la fin du monde au bout de six mille ans; la venue de l'agneau réparateur de la nature; le monde nouveau; la *vie future*

dans des lieux de *délices* ou de *peines* ; le *passage des âmes sur le pont* de *l'abîme* ; les cérémonies des mystères de Mithras ; le *pain azyme* qu'y mangent les initiés ; le *baptême* des *enfans* nouveau-nés ; les onctions des morts, et les confessions de leurs péchés ; en un mot, il exposa tant de choses analogues aux trois religions précédentes (29), qu'il semblait que ce fût un commentaire ou une continuation du Qôran et de l'Apocalypse.

Mais les docteurs juifs, chrétiens, musulmans, se récriant sur cet exposé, et traitant les parsis d'idolâtres et d'adorateurs du feu, les taxèrent de mensonge, de supposition, d'altération de faits : et il s'éleva une violente dispute sur les dates des événemens, sur leur succession et sur leur série, sur la source première des opinions, sur leur transmission de peuple à peuple, sur l'authenticité des livres qui les établissent, sur l'époque de leur composition, le caractère de leurs rédacteurs, la valeur de leurs témoignages : et les divers partis se démontrant réciproquement des contradictions, des invraisemblances, des apocryphités, s'accusèrent mutuellement d'avoir établi leur croyance sur des bruits populaires, sur des traditions vagues, sur des fables absurdes, inventées sans discernement, admises sans critique par des écrivains inconnus, ignorans ou partiaux, à des époques incertaines ou fausses.

D'autre part un grand murmure s'excita sous les drapeaux des sectes *indiennes* ; et les *brahma-*

nes, protestant contre les prétentions des juifs et des parsis, dirent : « Quels sont ces peuples nouveaux et presque inconnus, qui s'établissent ainsi, de leur droit privé, les auteurs des nations et les dépositaires de leurs archives? A entendre leurs calculs de cinq et six mille ans, il semblerait que le monde ne fût né que d'hier, tandis que nos monumens constatent une durée de plusieurs milliers de siècles. Et de *quel droit* leurs livres seraient-ils préférés aux nôtres? Les Védas, les Chastras, les Pourans (30) sont-ils donc inférieurs aux Bibles, au Zend-Avesta, au Sadder? Le témoignage de nos pères et de nos dieux ne vaudra-t-il pas celui des dieux et des pères des Occidentaux ? Ah ! s'il nous était permis d'en révéler les mystères à des hommes profanes! si un voile sacré ne devait pas couvrir notre doctrine à tous les regards!..... »

Et les brahmanes s'étant tus à ces mots : « Comment admettre votre doctrine, leur dit le législateur, si vous ne la manifestez pas? Et comment ses premiers auteurs l'ont-ils propagée, alors qu'étant seuls à la posséder leur propre peuple leur était profane? le Ciel la révéla-t-il pour la taire? »

Mais les brahmanes persistant à ne pas s'expliquer : « Nous pouvons leur laisser les honneurs du secret, dit un homme d'Europe. Désormais leur doctrine est à découvert : nous possédons leurs livres; et je puis vous en résumer la substance. »

En effet, en analysant les quatre Védas, les dix-huit Pourans et les cinq ou six Chastras, il exposa comment un être immatériel, infini, éternel et *rond*, après avoir passé un temps sans bornes à se *contempler*, voulant enfin se *manifester*, sépara les *facultés mâle* et *femelle* qui étaient en lui, et opéra un acte de génération, dont le *lingham* est resté l'emblème; comment de ce premier acte naquirent trois *puissances divines*, appelées Brahma, Bicheu ou Vichenou, et Chib ou Chiven, chargées, la première de *créer*, la seconde de *conserver*, la troisième de *détruire* ou de *changer* les formes de l'univers : et, détaillant l'histoire de leurs opérations et de leurs aventures, il expliqua comment Brahma, fier d'avoir créé le monde et les huit sphères de *purifications*, s'étant préféré à son égal Chib, ce mouvement d'orgueil causa entre eux un combat qui fracassa les *globes* ou *orbites célestes*, *comme un panier d'œufs;* comment Brahma, vaincu dans ce combat, fut réduit à servir de piédestal à Chib, métamorphosé en *lingham;* comment Vichenou, dieu *médiateur*, a pris, à des époques diverses, neuf formes animales et mortelles pour *conserver* le monde; comment d'abord, sous celle de *poisson*, il sauva du *déluge universel* une famille qui repeupla la terre; comment ensuite, sous la forme d'*une tortue*, il tira de *la mer de lait* la montagne *Mandreguiri* (le pôle); puis, sous celle de *sanglier*, déchira le ventre du géant *Erenníachessen*, qui *submergeait* la terre dans l'abîme du *Djôle*,

dont il la retira sur ses défenses ; comment, incarné sous la forme de *berger noir*, et sous le nom de *Chris-en, il délivra le monde* du venimeux serpent *Calengam*, et parvint, après en avoir été *mordu au pied, à lui écraser la tête.*

Puis passant à l'histoire des *génies secondaires*, il raconta comment l'*Éternel pour faire éclater sa gloire*, avait créé divers ordres d'*anges*, chargés de chanter ses louanges et de diriger l'univers ; comment une partie de ces *anges se révoltèrent* sous la conduite d'*un chef ambitieux*, qui voulut usurper le pouvoir de Dieu et tout gouverner ; comment *Dieu* les précipita dans le monde de ténèbres, pour y subir le châtiment de leur *malfaisance* ; comment ensuite, touché de compassion, il consentit à les en retirer, et à les rappeler en grâce, après qu'ils eurent subi de longues épreuves ; comment à cet effet ayant créé *quinze orbites* ou *régions* de *planètes*, et des corps pour les habiter, il soumit ces anges rebelles à y subir *quatre-vingt-sept transmigrations* : il expliqua comment les *âmes ainsi purifiées* retournaient à la *source première, à l'océan de vie et d'animation* dont elles étaient émanées ; comment tous les êtres vivans contenant une portion de cette *âme universelle*, il était très coupable de les en priver. Enfin, il allait développer les *rites* et les *cérémonies*, lorsqu'ayant parlé des *offrandes* et des *libations de lait et* de *beurre à des dieux de cuivre et de bois*, et *des purifications* par la *fiente* et l'*urine* de *vache*, il s'éleva de toutes

parts des murmures mêlés d'éclats de rire, qui interrompirent l'orateur.

Et chaque groupe raisonnant sur cette religion : « Ce sont des idolâtres, dirent les musulmans; il faut les exterminer....—Ce sont des cerveaux dérangés, dirent les sectateurs de Confutzée, qu'il faut tâcher de guérir. — Les plaisans dieux, disaient quelques autres, que ces marmousets graisseux et enfumés, qu'on lave comme des enfans malpropres, et dont il faut chasser les mouches friandes de miel qui viennent les salir d'ordures! »

Et un brahmane, indigné, prenant la parole : « Ce sont des mystères profonds, s'écria-t-il, des emblêmes de vérités que vous n'êtes pas dignes d'entendre.

«—De quel droit, répondit un lama du Tibet, en êtes-vous plus dignes que nous? Est-ce parce que vous vous prétendez issus de la tête de Brahma, et que vous rejetez à de moins nobles parties le reste des humains? Mais pour soutenir l'orgueil de vos distinctions d'origine et de castes, prouvez-nous d'abord que vous êtes d'autres hommes que nous. Prouvez-nous ensuite, comme faits historiques, les allégories que vous nous racontez : prouvez-nous même que vous êtes les auteurs de toute cette doctrine, car nous, s'il le faut, nous prouverons que vous n'en êtes que les plagiaires et les corrupteurs; que vous n'êtes que les imitateurs de l'ancien paganisme des Occidentaux, auquel vous avez, par un mélange bizarre,

allié la doctrine toute spirituelle de notre Dieu; cette doctrine (31) dégagée des sens, entièrement ignorée de la terre avant que Boudh l'eût enseignée aux nations. »

Et une foule de groupes ayant demandé quelle était cette doctrine, et quel était ce *Dieu* dont la plupart n'avaient jamais ouï le nom, le lama reprit la parole et dit :

Qu'au *commencement*, un *Dieu unique*, existant par lui-même, après avoir passé une éternité absorbé dans la contemplation de son être, voulut manifester ses perfections hors de lui-même, et créa la matière du *monde ;* que les *quatre élémens* étant produits, mais encore *confus*, il *souffla* sur les *eaux*, qui s'enflèrent comme une *bulle* immense de la forme d'un *œuf*, laquelle en se développant devint la *voûte* et *l'orbe du ciel* qui *enceint le monde;* qu'ayant fait la terre et les *corps des êtres, ce Dieu, essence du mouvement*, leur départit, pour les animer, une *portion* de *son être ;* qu'à ce titre, *l'âme* de tout ce qui respire étant une fraction de *l'âme universelle*, aucune *ne périt*, mais que seulement elles *changent* de *moule* et de *forme*, en *passant* successivement *en des corps divers;* que de toutes les formes celle qui plaît le plus à l'*Être divin* est celle de *l'homme*, comme approchant le plus de ses perfections; que quand un homme, par un dégagement absolu de ses sens, *s'absorbe dans la contemplation de lui-même*, il parvient à y découvrir la *divinité*, et il la devient en effet; que parmi les

incarnations de cette espèce, que *Dieu* a déjà revêtues, l'une des plus saintes et des plus solennelles fut celle dans laquelle il parut il y a vingt-huit siècles dans le Kachemire, sous le nom de Fôt ou Boudh, pour enseigner la doctrine de l'*anéantissement*, du *renoncement à soi-même*. Et traçant l'histoire de Fôt, le lama dit qu'il *était né du côté droit d'une vierge de sang royal*, qui *n'avait* pas *cessé d'être vierge en devenant mère ;* que *le roi du pays*, inquiet de sa naissance, *voulut le faire périr*, et *qu'il fit massacrer tous les mâles nés à son époque ;* que sauvé par des pâtres, Boudh en mena la vie *dans le desert* jusqu'à *l'âge de trente ans*, où il *commença sa mission* d'éclairer les hommes, et de les *délivrer des démons ;* qu'il fit une foule de *miracles* les plus étonnans ; qu'il vécut dans le *jeûne* et dans les pénitences les plus rudes, et qu'il laissa en mourant un livre à ses disciples, où était contenue sa doctrine (32) ; et le lama commença de lire.....

« Celui qui abandonne son père et sa mère pour me suivre, dit Fôt, devient un parfait *samanéen* (homme céleste).

« Celui qui pratique mes préceptes jusqu'au quatrième degré de perfection, acquiert la faculté de voler en l'air, de faire mouvoir le ciel et la terre, de prolonger ou de diminuer la vie (de ressusciter).

« Le samanéen rejette les richesses, n'use que du plus étroit nécessaire ; il mortifie son corps ;

ses passions sont muettes ; il ne désire rien ; il ne s'attache à rien ; il médite sans cesse ma doctrine ; il souffre patiemment les injures ; il n'a point de haine contre son prochain.

« *Le ciel et la terre périront*, dit Fôt : méprisez donc votre corps composé des quatre élémens *périssables*, et ne songez qu'à votre âme *immortelle*.

« *N'écoutez pas la chair :* les passions produisent la crainte et le chagrin ; étouffez les passions, vous détruirez la crainte et le chagrin.

« Celui qui meurt sans avoir embrassé ma religion, dit Fôt, revient parmi les hommes jusqu'à ce qu'il la pratique. »

Le lama allait continuer, lorsque les chrétiens, rompant le silence, s'écrièrent que c'était leur propre religion qu'on altérait ; que Fôt n'était que *Iésous* lui-même *défiguré*, et que les lamas n'étaient que des nestoriens et des manichéens déguisés et abâtardis (33).

Mais le lama, soutenu de tous les chamans, bonzes, gonnis, talapoins de Siam, de Ceylan, du Japon, de la Chine, prouva aux chrétiens, par leurs auteurs mêmes, que la doctrine des *samanéens* était répandue dans tout l'Orient plus de mille ans avant le christianisme ; que leur nom était cité dès avant l'époque d'Alexandre, et que Boutta ou Boudh était mentionné longtemps avant Iésous (34). Et rétorquant contre eux leur prétention : « Prouvez-nous maintenant, leur dit-il, que vous-mêmes n'êtes pas des *sama-*

néens dégénérés ; que l'homme dont vous faites l'*auteur de votre secte* n'est pas Fòt lui-même altéré. Démontrez-nous son existence par des monumens historiques à l'époque que vous nous citez ; car, pour nous, fondés sur l'absence de tout témoignage authentique (35), nous vous la nions formellement ; et nous soutenons que vos Évangiles mêmes ne sont que les livres des mithriaques de Perse et des esséniens de Syrie, qui n'étaient eux-mêmes que des samanéens réformés. »

A ces mots, les chrétiens jetant de grands cris, une nouvelle dispute plus violente allait s'élever, lorsqu'un groupe de chamans chinois et de talapoins de Siam, s'avançant en scène, dirent qu'ils allaient mettre d'accord tout le monde ; et l'un d'eux prenant la parole : « Il est temps, dit-il, que nous terminions toutes ces contestations frivoles en levant pour vous le voile de la *doctrine intérieure* que Fôt lui-même, au lit de la mort, a révélée à ses disciples.

« Toutes ces opinions théologiques, a-t-il dit, ne sont que des chimères ; tous ces récits de la nature des dieux, de leurs actions, de leur vie, ne sont que des allégories, des emblèmes mythologiques, sous lesquels sont enveloppées des idées ingénieuses de morale, et la connaissance des opérations de la nature dans le jeu des élémens et la marche des astres.

« La vérité est que *tout se réduit au néant* ; que tout est *illusion*, *apparence*, *songe* ; que la *métempsycose morale* n'est que le sens figuré de la

métempsycose physique, de ce *mouvement successif* par lequel les élémens d'un *même corps*, qui ne périssent point, passent, quand il se dissout, dans d'autres *milieux* et forment d'autres combinaisons. L'*âme* n'est que le *principe vital* qui résulte des *propriétés de la matière* et du jeu des élémens dans les corps où ils créent un *mouvement* spontané. Supposer que ce *produit* du jeu des organes, né avec eux, développé avec eux, endormi avec eux, subsiste quand ils ne sont plus, c'est un roman peut-être agréable, mais réellement chimérique, de l'imagination abusée. *Dieu* lui-même n'est autre chose que le *principe moteur*, que la *force occulte répandue dans les êtres*, que la *somme de leurs lois et de leurs propriétés*, que le *principe animant;* en un mot, l'*âme de l'univers;* laquelle, à raison de l'infinie variété de ses rapports et de ses opérations, considérée tantôt comme *simple* et tantôt comme *multiple*, tantôt comme *active* et tantôt comme *passive*, a toujours présenté à l'esprit humain une énigme insoluble. Tout ce qu'il peut y comprendre de plus clair, c'est que la matière ne périt point; qu'elle possède essentiellement des propriétés par lesquelles le *monde* est régi comme un *être vivant* et organisé; que la connaissance de ces *lois*, par rapport à l'homme, est ce qui constitue la *sagesse;* que la *vertu* et le *mérite* résident dans leur *observation*, et le *mal*, *le péché*, *le vice*, dans leur *ignorance* et *leur infraction;* que le *bonheur* et le *malheur* en sont

le résultat, par la même *nécessité* qui fait que *les choses pesantes descendent*, *que les légères s'élèvent*, et par une fatalité de causes et d'effets dont la chaîne remonte depuis le dernier atome jusqu'aux astres les plus élevés. Voilà ce qu'a révélé au lit du trépas notre Boudah Somona Goutama. »

A ces mots, une foule de théologiens de toute secte s'écrièrent que cette doctrine était un pur *matérialisme ;* que ceux qui la professaient étaient des *impies*, des *athées*, *ennemis de Dieu* et des hommes, qu'il fallait *exterminer*. « Eh bien ! répondirent les chamans, supposons que nous soyons en erreur ; cela peut être, car *le premier attribut de l'esprit humain* est d'être *sujet à l'illusion ;* mais de quel droit *ôterez-vous à des hommes comme vous la vie* que le Ciel leur a donnée ? Si *ce Ciel nous tient pour coupables*, *nous a en horreur*, pourquoi nous distribue-t-il les mêmes biens qu'à vous? Et s'il nous traite avec tolérance, quel droit avez-vous d'être moins indulgens ? Hommes pieux, qui parlez de *Dieu* avec tant de certitude et de confiance, veuillez nous dire ce qu'il est ; faites-nous comprendre ce que sont ces êtres abstraits et métaphysiques que vous appelez *Dieu* et *âme*, *substance sans matière*, *existence sans corps*, *vie sans organes ni sensations*. Si vous connaissez ces êtres par *vos sens* ou par leur *réflexion*, rendez-nous-les de même perceptibles : que si vous n'en parlez que sur *témoignage* et *par tradition*, montrez-nous un

récit uniforme, et donnez à notre croyance des *bases* identiques et fixes. »

Alors il s'éleva entre les théologiens une grande controverse sur *Dieu* et *sur la nature*, sur sa *manière d'agir* et de se *manifester*, sur *la nature de l'âme* et *son union* avec le *corps*, sur son *existence avant les organes*, ou seulement depuis *leur formation ; sur la vie future et sur l'autre monde :* et chaque secte, chaque école, chaque individu, différant sur tous ces points et motivant son dissentiment de raisons plausibles, d'autorités respectables, et cependant opposées, ils tombèrent tous dans un labyrinthe inextricable de contradictions.

Alors le législateur ayant réclamé le silence, et ramenant la question à son premier but : « Chefs et instituteurs des peuples, dit-il, vous êtes venus en présence pour la *recherche de la vérité*, et d'abord chacun de vous, croyant la posséder, a exigé une foi implicite; mais apercevant la contrariété de vos opinions, vous avez conçu qu'il fallait les soumettre à un régulateur commun d'évidence, les rapporter à un terme général de comparaison, et vous êtes convenus d'exposer chacun vos preuves de croyance. Vous avez allégué des faits; mais chaque religion, chaque secte ayant *également* ses miracles et ses martyrs, chacune produisant *également* des témoignages et les soutenant de son dévouement à la mort, la balance, par droit de parité, est restée *égale* sur ce premier point.

« Vous avez ensuite passé aux preuves de raisonnement; mais les mêmes argumens s'appliquant *également* à des thèses contraires, les mêmes assertions, également gratuites, étant *également* avancées et repoussées, l'assentiment de chacun *étant dénié par les mêmes droits*, rien ne s'est trouvé démontré. Bien plus, la confrontation de vos dogmes a suscité de nouvelles et plus grandes difficultés; car, à travers des diversités apparentes ou accessoires, leur développement vous a présenté un fond ressemblant, un canevas commun; et chacun de vous s'en prétendant l'inventeur *autographe*, le dépositaire premier, vous vous êtes taxés les uns les autres d'être des *altérateurs* et des *plagiaires*, et il naît de là une question épineuse de *transmission de peuple à peuple* des *idées religieuses*.

« Enfin, pour combler l'embarras, ayant voulu vous rendre compte de ces idées elles-mêmes, il s'est trouvé qu'elles vous étaient à tous confuses et même étrangères; qu'elles portaient sur des bases inaccessibles à vos sens; que, par conséquent, vous étiez sans moyens d'en juger, et qu'à leur égard vous conveniez vous-mêmes de n'être que les échos de vos pères: de là cette autre question de savoir *comment elles ont pu venir à vos pères, qui eux-mêmes* n'avaient pas d'autres moyens que vous de les concevoir; de manière que, d'une part, la *succession de ces idées étant inconnue*, d'autre part leur origine et leur existence dans l'entendement étant un mystère, tout

l'édifice de vos opinions théologiques devient un problème compliqué de métaphysique et d'histoire.

« Comme néanmoins ces opinions, quelque extraordinaires qu'elles puissent être, ont une origine quelconque ; comme les idées les plus abstraites et les plus fantastiques ont, dans la nature, un modèle physique, une cause quelle qu'elle soit, il s'agit de remonter à cette origine, de découvrir quel fut ce modèle ; en un mot, de savoir d'où sont venues, dans l'entendement de l'homme, ces idées maintenant si obscures de *la divinité de l'âme*, de tous les *êtres immatériels* qui font la base de tant de systèmes, et de démêler la *filiation* qu'elles ont suivie, les *altérations* qu'elles ont éprouvées dans leurs successions et leurs embranchemens. Si donc il se trouve des hommes qui aient porté leurs études sur ces objets, qu'ils s'avancent, et qu'ils tentent de dissiper, à la face des nations, l'obscurité des opinions où depuis si long-temps elles s'égarent. »

CHAPITRE XXII.

ORIGINE ET FILIATION DES IDÉES RELIGIEUSES.

A ces mots, un groupe nouveau, formé à l'instant d'hommes de divers étendards, mais lui-même n'en arborant point, s'avança dans l'arène; et l'un de ses membres, portant la parole, dit:

« Législateur, ami de l'évidence et de la vérité!

« Il n'est pas étonnant que tant de nuages enveloppent le sujet que nous traitons, puisque, outre les difficultés qui lui sont propres, la pensée n'a, jusqu'à ce moment, cessé d'y rencontrer des obstacles accessoires, et que tout travail libre, toute discussion, lui ont été interdits par l'intolérance de chaque système; mais puisque enfin il lui est permis de se développer, nous allons exposer au grand jour, et soumettre au jugement commun ce que de longues recherches ont appris de plus raisonnable à des esprits dégagés de préjugés, et nous l'exposerons non avec la prétention d'en imposer la croyance, mais avec l'intention de provoquer de nouvelles lumières et de plus grands éclaircissemens.

« Vous le savez, docteurs et instituteurs des peuples! d'épaisses ténèbres couvrent la nature,

..

l'origine, l'histoire des dogmes que vous enseignez : imposés par la force et l'autorité, inculqués par l'éducation, entretenus par l'exemple, ils se perpétuent d'âge en âge, et affermissent leur empire par l'habitude et l'inattention. Mais si l'homme, éclairé par la réflexion et l'expérience, rappelle à un mûr examen les préjugés de son enfance, il y découvre bientôt une foule de disparates et de contradictions qui éveillent sa sagacité et provoquent son raisonnement.

« D'abord, remarquant la diversité et l'opposition des croyances qui partagent les nations, il s'enhardit contre l'infaillibilité que toutes s'arrogent; et s'armant de leurs prétentions réciproques, il conçoit que les *sens* et la *raison*, *émanés immédiatement de Dieu*, ne sont pas une *loi moins sainte*, un guide moins sûr que les *codes médiats et contradictoires* des prophètes.

« S'il examine ensuite le tissu de ces *codes* eux-mêmes, il observe que leurs *lois* prétendues *divines*, c'est-à-dire *immuables* et *éternelles*, sont nées par *circonstances* de temps, de lieux et de personnes; qu'elles dérivent les unes des autres dans une espèce d'ordre généalogique, puisqu'elles s'empruntent mutuellement un fond commun et ressemblant d'idées, que chacune modifie à son gré.

« Que s'il remonte à la source de ces idées, il trouve qu'elle se perd dans la nuit des temps, dans l'enfance des peuples, jusqu'à l'origine du monde même, à laquelle elles se disent liées; et

là, placées dans l'obscurité du chaos et dans l'empire fabuleux des traditions, elles se présentent accompagnées d'un état de choses si prodigieux, qu'il semble interdire tout accès au jugement; mais cet état même suscite un premier raisonnement, qui en résout la difficulté; car, si les faits prodigieux que nous présentent les systèmes théologiques ont réellement existé; si, par exemple, les métamorphoses, les apparitions, les conversations d'un seul ou de plusieurs dieux, tracées dans les *livres sacrés* des Indiens, des Hébreux, des Parsis, sont des événemens historiques, il faut convenir que la *nature* d'alors différait entièrement de celle qui subsiste; que les hommes actuels n'ont rien de commun avec ceux de ces siècles-là, et qu'ils ne doivent plus s'en occuper.

« Si, au contraire, ces faits prodigieux n'ont pas réellement existé dans l'ordre physique, dès-lors on conçoit qu'ils sont du genre des créations de l'entendement; et sa nature, capable encore aujourd'hui des compositions les plus fantastiques, rend d'abord raison de l'apparition de ces monstres dans l'histoire; il ne s'agit plus que de savoir comment et pourquoi ils sont formés dans l'imagination: or, en examinant avec attention les sujets de leurs tableaux, en analysant les idées qu'ils combinent et qu'ils associent, en pesant avec soin toutes les circonstances qu'ils allèguent, l'on parvient à découvrir à ce premier état incroyable une solution conforme aux lois de la

nature, on s'aperçoit que ces récits d'un genre fabuleux ont un sens figuré autre que le sens apparent; que ces prétendus faits merveilleux sont des faits simples et physiques, mais qui, mal conçus ou mal peints, ont été dénaturés par des causes accidentelles dépendantes de l'esprit humain; par la confusion des signes qu'il a employés pour nous peindre les objets; par l'équivoque des mots, le vice du langage, l'imperfection de l'écriture; on trouve que ces dieux, par exemple, qui jouent des rôles si singuliers dans tous les systèmes, ne sont que les *puissances physiques* de la nature, les *élémens*, les *vents*, les *astres*, et les *météores*, qui ont été *personnifiés* par le mécanisme nécessaire du langage et de l'entendement; que leur *vie*, leurs *mœurs*, leurs *actions* ne sont que le jeu de *leurs opérations*, de *leurs rapports;* et que toute leur prétendue histoire n'est que la description de leurs phénomènes, tracée par les premiers physiciens qui les observèrent, et prise à contresens par le vulgaire, qui ne l'entendit pas, ou par les générations suivantes qui l'oublièrent. On reconnaît, en un mot, que tous les dogmes théologiques sur l'*origine du monde*, sur la *nature de Dieu*, la *révélation* de ses lois, l'*apparition* de sa personne, ne sont que des récits de faits astronomiques, que des *narrations figurées* et *emblématiques du jeu* des constellations: on se convaincra que l'idée même de la *Divinité*, cette idée aujourd'hui si obscure, n'est, dans son modèle primitif, que celle des *puissances physiques* de l'*uni-*

vers, considérées tantôt comme *multiples* à raison de leurs *agens* et de leurs *phénomènes*, et tantôt comme un être *unique* et *simple* par l'*ensemble* et le rapport de toutes leurs parties; en sorte que l'être appelé *Dieu* a été tantôt le *vent*, le *feu*, l'*eau*, *tous les élémens ;* tantôt le *soleil*, les *astres*, les *planètes* et leurs influences; tantôt la *matière* du *monde visible*, la *totalité* de l'univers; tantôt les *qualités* abstraites et métaphysiques, telles que l'*espace*, la *durée*, le *mouvement* et l'*intelligence ;* et toujours avec ce résultat, que l'*idée de la Divinité* n'a point été une *révélation miraculeuse d'êtres invisibles*, mais une *production naturelle de l'entendement*, une opération de l'esprit humain, dont elle a suivi les progrès et subi les révolutions dans la connaissance du monde physique et de ses agens.

« Oui, vainement les nations reportent leur culte à des inspirations célestes; vainement leurs dogmes invoquent un premier état de choses surnaturel : la barbarie originelle du genre humain (37), attestée par ses propres monumens, dément d'abord toutes ces assertions; mais de plus un fait subsistant et irrécusable dépose victorieusement contre les faits incertains et douteux du passé. *De ce que l'homme n'acquiert et ne reçoit d'idées que par l'intermède de ses sens* (38), il suit avec évidence que toute notion qui s'attribue une autre origine que celle de l'expérience et des sensations, est la supposition erronée d'un raisonnement dressé dans un temps postérieur : or il suffit de jeter un coup

d'œil réfléchi sur les systèmes sacrés de l'*origine du monde*, *l'action des dieux*, pour découvrir à chaque idée, à chaque mot, l'anticipation d'un ordre de choses qui ne naquit que long-temps après; et la raison, forte de ces contradictions, rejetant tout ce qui ne trouve pas sa preuve dans l'ordre naturel, et n'admettant pour bon *système historique* que celui qui s'accorde avec les vraisemblances, la raison établit le sien, et dit avec assurance :

« Avant qu'une nation eût reçu d'une autre nation des dogmes déjà inventés; avant qu'une génération eût hérité des idées acquises par une génération antérieure, nul de tous les systèmes composés n'existait encore dans le monde. Enfans de la nature, les premiers humains, antérieurs à tout événement, novices à toute connaissance, naquirent sans aucune idée ni de dogmes issus de disputes scolastiques, ni de rites fondés sur des usages et des arts à naître, ni de préceptes qui supposent un développement de passions, ni de codes qui supposent un langage, un état social encore au néant; ni de *divinité*, dont tous les attributs se rapportent à des choses physiques, et toutes les actions à un état *despotique* de gouvernement; ni enfin d'*âme* et de tous ces êtres métaphysiques que l'on dit ne point tomber sous les sens, et à qui cependant, par toute autre voie, l'accès à l'entendement demeure impossible. Pour arriver à tant de résultats, il fallut parcourir un cercle nécessaire de faits préalables ; il fallut que

des essais répétés et lents apprissent à l'homme brut l'usage de ses organes; que l'expérience accumulée de générations successives eût inventé et perfectionné les moyens de la vie, et que l'esprit, dégagé de l'entrave des premiers besoins, s'élevât à l'art compliqué de comparer des idées, d'asseoir des raisonnemens, et de saisir des rapports abstraits.

§. I.

Origine de l'idée de Dieu. Culte des élémens et des puissances physiques de la nature.

« Ce ne fut qu'après avoir franchi ces obstacles et parcouru déjà une longue carrière dans la nuit de l'histoire, que l'homme, méditant sur sa condition, commença de s'apercevoir qu'il était soumis à des *forces supérieures* à la sienne et *indépendantes* de sa volonté. Le soleil l'éclairait, l'échauffait; le feu le brûlait, le tonnerre l'effrayait, l'eau le suffoquait, le vent l'agitait; tous les êtres exerçaient sur lui une *action puissante* et *irrésistible.* Long-temps automate, il subit cette action sans en rechercher la cause; mais du moment qu'il voulut s'en rendre compte, il tomba dans l'*étonnement;* et, passant de la surprise d'une première pensée à la rêverie de la curiosité, il forma une série de raisonnemens.

« D'abord, considérant l'*action* des élémens sur lui, il conclut de sa part une *idée de faiblesse*, d'*assujettissement*, et de leur part une *idée de*

puissance, *de domination*; et cette *idée de puissance* fut le type primitif et fondamental de toute idée de la *Divinité*.

« Secondement, les êtres surnaturels, par leur action, excitaient en lui des sensations de *plaisir* ou de *douleur*, de *bien* ou de *mal*: par un effet naturel de son organisation, il conçut pour eux de l'*amour* ou de l'*aversion*; il *désira* ou *redouta* leur présence, et la *crainte* ou l'*espoir* furent le principe de toute idée de *religion*.

« Ensuite, *jugeant* de tout par *comparaison*, et remarquant dans ces êtres *un mouvement spontané* comme le sien, il supposa dans ce mouvement une *volonté*, une *intelligence* de l'espèce de la sienne; et de là, par induction, il fit un nouveau raisonnement.— Ayant éprouvé que certaines pratiques envers ses semblables avaient l'effet de modifier à son gré leurs affections et de diriger leur conduite, il employa ces pratiques avec les *êtres puissans* de l'univers; il se dit: « Quand mon semblable, plus *fort* que moi, veut me faire du mal, je m'*abaisse* devant lui, et ma *prière* a l'art de le calmer. Je prierai les *êtres puissans* qui me frappent; je supplierai les *intelligences* des vents, des astres, des eaux, et elles m'entendront; je les conjurerai de *détourner les maux*, de me *donner les biens* dont elles disposent; je les toucherai par *mes larmes*, je les fléchirai par *mes dons*, et je *jouirai* du *bien-être*. »

« Et l'homme, simple dans l'enfance de sa raison, parla au soleil, à la lune; il anima de son

esprit et de ses passions les *grands agens* de la nature; il crut, par de vains sons, par de vaines pratiques, changer leurs lois inflexibles : erreur funeste ! Il pria la pierre de monter, l'eau de s'élever, les montagnes de se transporter; et, substituant un monde fantastique au monde véritable, il se constitua des *êtres d'opinion*, pour l'épouvantail de son esprit et le tourment de sa race.

« Ainsi les idées de *Dieu* et de *religion*, à l'égal de toutes les autres, ont pris leur origine dans les objets physiques, et ont été, dans l'entendement de l'homme, le produit de ses sensations, de ses besoins, des circonstances de sa vie et de l'état progressif de ses connaissances.

« Or, de ce que les *idées* de la *Divinité* eurent pour premiers *modèles* les êtres physiques, il résulta que la *Divinité* fut d'abord variée et *multiple*, comme les formes sous lesquelles elle parut agir : chaque être fut une *puissance*, un *génie*; et l'univers, pour les premiers hommes, fut rempli de dieux innombrables.

« Et de ce que les *idées* de la *Divinité* eurent pour *moteurs* les *affections* du cœur humain, elles subirent un ordre de division calqué sur ses sensations de *douleur* et de *plaisir*, d'*amour* ou de *haine*; les *puissances* de la *nature*, les dieux, les génies furent partagés en *bienfaisans* et en *malfaisans*, en *bons* et en *mauvais*; et de là l'universalité de ces deux caractères dans tous les systèmes de religion.

« Dans le principe, ces idées, analogues à la

condition de leurs inventeurs, furent long-temps confuses et grossières. Errans dans les bois, obsédés de besoins, dénués de ressources, les hommes sauvages n'avaient pas le loisir de combiner des rapports et des raisonnemens : affectés de plus de maux qu'ils n'éprouvaient de jouissances, leur sentiment le plus habituel était la crainte, leur théologie la *terreur;* leur culte se bornait à quelques pratiques de salut et d'offrande à des êtres qu'ils se peignaient *féroces* et *avides* comme eux. Dans leur état d'*égalité* et d'*indépendance*, nul ne s'établissait médiateur auprès de dieux *insurbordonnés* et *pauvres* comme lui-même. Nul n'ayant de superflu à donner, il n'existait ni parasite sous le nom de prêtre, ni tribut sous le nom de victime, ni empire sous le nom d'autel; le dogme et la *morale* confondus n'étaient que la *conservation* de soi-même; et la religion, idée arbitraire, sans influence sur les rapports des hommes entre eux, n'était qu'un vain hommage rendu aux *puissances visibles* de la *nature*.

« Telle fut l'origine nécessaire et première de toute idée de la Divinité. »

Et l'orateur s'adressant aux nations sauvages :

« Nous vous le demandons, hommes qui n'avez pas reçu d'idées étrangères et factices; dites-nous si jamais vous vous en êtes formé d'autres? Et vous, docteurs, nous vous en attestons; dites-nous si tel n'est pas le témoignage unanime de tous les anciens monumens (39).

§ II.

Second système. Culte des astres, ou sabéisme.

« Mais ces mêmes monumens nous offrent ensuite un système plus méthodique et plus compliqué, celui du culte de tous les astres, adorés tantôt sous leur forme propre, tantôt sous des emblèmes et des symboles figurés ; et ce culte fut encore l'effet des connaissances de l'homme en physique, et dériva immédiatement des causes premières de l'état social, c'est-à-dire des besoins et des arts de premier degré qui entrèrent comme élémens dans la formation de la société.

« En effet, alors que les hommes commencèrent de se réunir en société, ce fut pour eux une nécessité d'étendre leurs moyens de subsistance, et par conséquent de s'adonner à l'agriculture : or l'agriculture, pour être exercée, exigea l'observation et la connaissance des cieux (40). Il fallut connaître le retour périodique des mêmes opérations de la nature, des mêmes phénomènes de la voûte des cieux ; en un mot, il fallut régler la durée, la succession des saisons et des mois de l'année. Ce fut donc un besoin de connaître d'abord la marche du *soleil*, qui, dans sa révolution *zodiacale*, se montrait le premier et suprême agent de toute création ; puis de la lune, qui, par ses phases et ses retours, réglait et distribuait le temps ; enfin des étoiles et même des planètes, qui, par leurs apparitions et disparitions sur l'horizon et

l'hémisphère nocturne, formaient de moindres divisions; enfin il fallut dresser un système entier d'astronomie, un calendrier; et, de ce travail, résulta bientôt et spontanément une manière nouvelle d'envisager les *puissances dominatrices* et *gouvernantes*. Ayant observé que les *productions terrestres* étaient dans des rapports réguliers et constans avec les *êtres célestes*; que la *naissance*, l'*accroissement*, le *dépérissement* de chaque plante étaient liés à l'*apparition*, à l'*exaltation*, au *déclin* d'un même astre, d'un même groupe d'étoiles; qu'en un mot la langueur ou l'activité de la végétation semblait dépendre d'*influences célestes*, les hommes en conclurent une idée d'*action*, de *puissance* de ces *êtres célestes supérieurs* sur les corps terrestres; et les astres, dispensateurs d'abondance ou de disette, devinrent des *puissances*, des *génies*, des *dieux* auteurs des *biens* et des *maux* (41).

« Or, comme l'état social avait déjà introduit une hiérarchie méthodique de rangs, d'emplois, de conditions, les hommes, continuant de raisonner par comparaison, transportèrent leurs nouvelles notions dans leur théologie; et il en résulta un système compliqué de *divinités graduelles*, dans lequel le *soleil*, *dieu premier*, fut un *chef* militaire, un *roi* politique; la *lune*, une *reine* sa compagne; les *planètes*, des serviteurs, des porteurs d'ordre, des messagers; et la multitude des *étoiles*, un *peuple*, une *armée* de héros, de *génies* chargés de *régir* le *monde* sous les ordres de leurs

officiers; et chaque individu eut des noms, des fonctions, des attributs tirés de ses rapports et de ses influences, enfin même un sexe tiré du genre de son appellation (42).

« Et comme l'état social avait introduit des usages et des pratiques composées, le culte, marchant de front, en prit de semblables : les cérémonies, d'abord simples et privées, devinrent publiques et solennelles; les offrandes furent plus riches et plus nombreuses, les rites plus méthodiques : on établit des lieux d'assemblée, et l'on eut des chapelles, des temples; on institua des officiers pour administrer, et l'on eut des pontifes, des prêtres; on convint de formules, d'époques, et la religion devint un acte civil, un lien politique. Mais, dans ce développement, elle n'altéra point ses premiers principes; et l'idée de *Dieu* fut toujours l'idée d'*êtres physiques* agissant en *bien* ou en *mal*, c'est-à-dire imprimant des sensations de *peine* ou de *plaisir;* le *dogme* fut la connaissance de *leurs lois* ou manières d'agir; la *vertu* et le *péché*, l'observation ou l'infraction de ces lois; et la *morale*, dans sa simplicité native, fut une *pratique* judicieuse de tout ce qui *contribue à la conservation de l'existence*, *au bien-être de soi et de ses semblables* (43).

« Si l'on nous demande à quelle époque naquit ce système, nous répondrons, sur l'autorité des monumens de l'astronomie elle-même, que ses principes paraissent remonter avec certitude au-delà de quinze mille ans (44); et si l'on demande à

quel peuple il doit être attribué, nous répondrons que ces mêmes monumens, appuyés de traditions unanimes, l'attribuent aux premières peuplades de l'Égypte; et lorsque le raisonnement trouve réunies dans cette contrée toutes les circonstances physiques qui ont pu le susciter; lorsqu'il y rencontre à la fois une zone du ciel voisine du tropique, également purgée des pluies de l'équateur et des brumes du nord; lorsqu'il y trouve le point central de la sphère antique, un climat salubre, un fleuve immense et cependant docile; une terre fertile sans art, sans fatigue, inondée sans exhalaisons morbifiques, placée entre deux mers qui touchent aux contrées les plus riches, il conçoit que l'habitant du Nil, *agricole* par la nature de son sol, *géomètre* par le besoin annuel de mesurer ses possessions, *commerçant* par la facilité de ses communications, *astronome* enfin par l'état de son ciel sans cesse ouvert à l'observation, dut le premier passer de la condition *sauvage* à l'*état social*, et par conséquent arriver aux connaissances physiques et morales qui sont propres à l'homme civilisé.

« Ce fut donc sur les bords supérieurs du Nil, et chez un peuple de race noire, que s'organisa le système compliqué du *culte des astres*, considérés dans leurs rapports avec les productions de la terre et les travaux de l'agriculture; et ce premier culte, caractérisé par leur adoration sous leurs *formes* ou leurs *attributs naturels*, fut une marche simple de l'esprit humain; mais bientôt

la multiplicité des objets, de leurs rapports, de leurs actions réciproques, ayant compliqué les idées et les signes qui les représentaient, il survint une confusion aussi bizarre dans sa cause que pernicieuse dans ses effets.

§. III.

Troisième système. Culte des symboles, ou idolâtrie.

« Dès l'instant où le peuple agricole eut porté un regard observateur sur les astres, il sentit le besoin d'en distinguer les individus ou les groupes, et de les dénommer chacun proprement, afin de s'entendre dans leur désignation ; or, une grande difficulté se présenta pour cet objet : car, d'un côté, les corps célestes, semblables en formes, n'offraient aucun caractère spécial pour être dénommés ; de l'autre, le langage, pauvre en sa naissance, n'avait point d'expressions pour tant d'idées neuves et *métaphysiques*. Le mobile ordinaire du génie, le *besoin*, sut tout surmonter. Ayant remarqué que, dans la révolution annuelle, le renouvellement et l'apparition périodique des productions terrestres étaient constamment *associés* au *lever* ou au *coucher* de certaines étoiles et à leur position relativement au soleil, terme fondamental de toute comparaison, l'esprit, par un mécanisme naturel, lia dans sa pensée les objets terrestres et célestes qui étaient liés dans le fait ; et, leur appliquant un même signe, il donna aux *étoiles*

ou aux *groupes* qu'il en formait, les noms mêmes des objets terrestres qui leur répondaient (45).

« Ainsi l'Éthiopien de Thèbes appela *astres* de l'*inondation* ou du *verse-eau*, ceux sous lesquels le fleuve commençait son *débordement; astres* du *bœuf* ou du *taureau*, ceux sous lesquels il convenait d'appliquer la charrue à la terre; *astres* du *lion*, ceux où cet animal, chassé des déserts par la soif, se montrait sur les bords du fleuve; *astres* de l'*épi* ou de *la vierge moissonneuse*, ceux où se recueillait la moisson; *astres* de l'*agneau*, *astres* des *chevreaux*, ceux où naissaient ces animaux précieux; et ce premier moyen résolut une première partie des difficultés.

« D'autre part, l'homme avait remarqué, dans les êtres qui l'environnaient, des qualités distinctives et propres à chaque espèce; et, par une première opération, il en avait retiré un nom pour les désigner; par une seconde, il y trouva un moyen ingénieux de généraliser ses idées; et, transportant le nom déjà inventé à tout ce qui présentait une propriété, une action analogue ou semblable, il enrichit son langage d'une métaphore perpétuelle.

« Ainsi, le même Éthiopien ayant observé que le retour de l'inondation répondait constamment à l'apparition d'une très belle étoile qui à cette époque se montrait vers la *source du Nil*, et semblait *avertir* le laboureur de se garder de la surprise des eaux, il compara cette action à celle de l'animal qui par son *aboiement* avertit du

danger, et il appela cet astre *le chien*, *l'aboyeur* (Syrius); de même il nomma *astres* du *crabe* ceux où le soleil, parvenu à la borne du tropique, revenait sur ses pas, en marchant à reculons et de côté, comme le *crabe* ou *cancer; astres* du *bouc sauvage*, ceux où, parvenu au point le plus *culminant* du ciel, au faîte du *gnomon* horaire, le soleil imitait l'action de l'animal qui se plaît à *grimper* aux faîtes des *rochers; astres* de la *balance*, ceux où les jours et les nuits, *égaux*, semblaient en *équilibre* comme cet instrument; *astres* du *scorpion*, ceux où certains vents réguliers apportaient une *vapeur brûlante* comme le *venin* du scorpion. Ainsi encore, il appela *anneaux* et *serpens* la trace figurée des orbites des astres et des planètes; et tel fut le moyen général d'appellation (46) de toutes les étoiles, et même des planètes, prises par groupes ou par individus, selon leurs rapports aux opérations champêtres et terrestres, et selon les analogies que chaque nation y trouva avec les travaux agricoles et avec les objets de son climat et de son sol.

« De ce procédé il résulta que des êtres abjects et terrestres entrèrent en *association* avec les *êtres supérieurs* et *puissans* des cieux; et cette *association* se resserra chaque jour par la constitution même du langage et le mécanisme de l'esprit. On disait, par une métaphore naturelle : « Le *taureau* répand sur la terre les germes de « la fécondité (au printemps); il ramène l'abon-

« dance et la création des plantes, qui nourris-
« sent). L'*agneau* (ou belier) *délivre* les cieux
« des *génies malfaisans* (de l'hiver); il *sauve* le
« *monde* du *serpent* (emblème de l'humide saison), et il ramène le règne du *bien* (de l'*été*, « saison de toute jouissance). Le *scorpion* verse « son venin sur la terre, et répand les maladies « et la mort, etc.; et ainsi de tous les effets sem- « blables. »

« Ce langage, compris de tout le monde, subsista d'abord sans inconvénient; mais, par le laps du temps, lorsque le calendrier eut été réglé, le peuple, qui n'eut plus besoin de l'observation du ciel, perdit de vue le motif de ces expressions; et leur allégorie, restée dans l'usage de la vie, y devint un écueil fatal à l'entendement et à la raison. Habitué à joindre aux *symboles* les idées de leurs *modèles*, l'esprit finit par les confondre: alors ces mêmes animaux que la pensée avait transportés aux cieux, en redescendirent sur la terre; mais dans ce retour, vêtus des livrées des astres, ils s'en arrogèrent les attributs, et ils en imposèrent à leurs propres auteurs. Alors le peuple, croyant voir près de lui ses *dieux*, leur adressa plus facilement sa prière; il demanda au *belier* de son troupeau les influences qu'il attendait du *belier céleste;* il pria le *scorpion* de ne point répandre son venin sur la nature; il révéra le *crabe* de la mer, le *scarabée* du limon, le *poisson* du fleuve; et, par une série d'analogies vicieuses, mais enchaînées, il se perdit

dans un labyrinthe d'absurdités *conséquentes*.

« Voilà quelle fut l'origine de ce *culte antique* et bizarre des *animaux ;* voilà par quelle marche d'idées le caractère de la divinité passa aux plus viles des brutes, et comment se forma le système *théologique* très vaste, très compliqué, très savant, qui, des bords du Nil, porté de contrée en contrée par le commerce, la guerre et les conquêtes, envahit tout l'ancien monde, et qui, modifié par les temps, par les circonstances, par les préjugés, se montre encore à découvert chez cent peuples, et subsiste comme base intime et secrète de la théologie de ceux-là mêmes qui le méprisent et le rejettent. »

A ces mots, quelques murmures s'étant fait entendre dans divers groupes : « Oui, continua l'orateur, voilà d'où vient, par exemple, chez vous, peuples africains, l'adoration de vos *fétiches, plantes, animaux, cailloux, morceaux de bois*, devant qui vos ancêtres n'eussent pas eu le délire de se courber, s'ils n'y eussent vu des *talismans* en qui la *vertu des astres* s'était *insérée* (47). Voilà, nations tartares ! l'origine de vos *marmouzets* et de tout cet appareil d'animaux dont vos *chamans* bigarrent leurs robes magiques. Voilà l'origine de ces *figures* d'oiseaux, de serpens, que toutes les nations sauvages s'impriment sur la peau avec des cérémonies mystérieuses et sacrées. Vous, Indiens ! vainement vous enveloppez-vous du voile du mystère : l'épervier de votre dieu Vichenou n'est que l'un des *mille* em-

blèmes du *soleil* en Égypte ; et vos incarnations d'un *dieu* en *poisson*, en *sanglier*, en *lion*, en *tortue*, et toutes ses monstrueuses aventures, ne sont que les métamorphoses de l'astre qui, passant successivement dans les signes des *douze animaux*, fut censé en prendre les figures et en remplir les rôles astronomiques (48). Vous, Japonais ! votre *taureau* qui brise l'*œuf du monde*, n'est que celui du ciel, qui, jadis, *ouvrait l'âge de la création*, l'équinoxe du printemps. C'est ce même *bœuf Apis* qu'adorait l'Égypte, et que vos ancêtres, ô rabbins juifs ! adorèrent aussi dans l'idole du *veau d'or*. C'est encore votre *taureau*, enfans de Zoroastre ! qui, sacrifié dans les mystères symboliques de *Mithra*, versait un *sang fécond* pour le monde : et vous, chrétiens ! votre *bœuf* de l'Apocalypse, avec ses ailes, *symbole de l'air*, n'a pas une autre origine ; et votre *agneau de Dieu*, immolé, comme le *taureau de Mithra*, pour le *salut du monde*, n'est encore que ce même *soleil* au signe du *belier céleste*, lequel, dans un âge postérieur, ouvrant à son tour l'équinoxe, fut censé délivrer le monde du règne du *mal*, c'est-à-dire de la constellation du *serpent*, de *cette grande couleuvre*, *mère de l'hiver*, et emblème de l'*Ahrimanes* ou *Satan* des *Perses*, vos instituteurs. Oui, vainement votre zèle imprudent dévoue les *idolâtres* aux tourmens du *Tartare* qu'ils ont inventé : toute la base de votre système n'est que le culte du *soleil*, dont vous avez rassemblé les attributs sur votre principal

personnage. C'est le *soleil* qui, sous le nom d'*Orus*, *naissait* comme votre dieu, au *solstice* d'hiver, dans les bras de la *Vierge céleste*, et qui passait une enfance *obscure*, *dénuée*, *disetteuse*, comme l'est la saison des frimas. C'est lui qui, sous le nom d'*Osiris*, persécuté par *Typhon* et par les *tyrans* de l'air, était *mis à mort*, renfermé dans un *tombeau obscur*, emblème de l'*hémisphère d'hiver*, et qui ensuite, se *relevant* de la *zone inférieure*, vers le point culminant des cieux, *ressuscitait* vainqueur des *géans* et des *anges destructeurs*.

« Vous, prêtres ! qui murmurez, vous portez ses signes sur tout votre corps : votre *tonsure est* le *disque du soleil* (49), votre *étole* est son *zodiaque*, vos *chapelets* sont l'emblème des astres et des planètes. Vous, pontifes et prélats ! votre *mitre*, votre *crosse*, votre *manteau*, sont ceux d'*Osiris* ; et cette *croix*, dont vous vantez le *mystère* sans le comprendre, est la croix de *Sérapis*, tracée par la main des prêtres égyptiens sur le plan d'un monde figuré, laquelle, passant par les *équinoxes* et par les *tropiques*, devenant l'emblème de la *vie future* et de la résurrection, parce qu'elle touchait aux *portes* d'ivoire et de corne, par où les âmes passaient aux cieux. »

A ces mots, les docteurs de tous les groupes commencèrent de se regarder avec étonnement ; mais, nul ne rompant le silence, l'orateur continua :

« Et trois causes principales concoururent à

cette confusion des idées. Premièrement les *expressions figurées* par lesquelles le langage naissant fut contraint de peindre les rapports des objets ; expressions qui, passant ensuite d'un sens propre à un sens général, d'un sens physique à un sens moral, causèrent, par leurs équivoques et leurs synonymes, une foule de méprises.

« Ainsi, ayant dit d'abord que le *soleil surmontait*, *venait à bout de douze animaux*, on crut par la suite qu'il les *tuait*, les *combattait*, les *domptait ;* et l'on en fit la vie historique d'*Hercule* (50).

« Ayant dit qu'il *réglait* le temps des travaux, des semailles, des moissons; qu'il *distribuait* les *saisons*, les occupations; qu'il *parcourait* les climats; qu'il *dominait* sur la *terre*, etc., on le prit pour un *roi législateur*, pour un *guerrier conquérant ;* et l'on en composa l'histoire d'*Osiris*, de *Bacchus* et de leurs semblables.

« Ayant dit qu'une planète *entrait* dans un signe, on fit de leur *conjonction* un *mariage*, un *adultère*, un *inceste*. Ayant dit qu'elle était *cachée*, *ensevelie*, parce qu'après avoir disparu elle revenait à la *lumière* et remontait en *exaltation*, on la dit *morte*, *ressuscitée*, *enlevée au ciel*, etc.

« Une seconde cause de confusion fut les figures matérielles elles-mêmes par lesquelles on peignit d'abord les pensées, et qui, sous le nom d'*hiéroglyphes* ou *caractères sacrés*, furent la première

invention de l'esprit. Ainsi, pour avertir de l'*inondation* et du besoin de s'en préserver, l'on avait peint une *nacelle*, le *navire Argo ;* pour désigner le *vent*, l'on avait peint une *aile d'oiseau ;* pour spécifier la *saison*, le *mois*, l'on avait peint l'*oiseau de passage*, l'*insecte*, l'*animal* qui apparaissait à cette époque ; pour exprimer l'*hiver*, on peignit un *porc*, un *serpent*, qui se plaisent dans les *lieux humides ;* et la réunion de ces figures avait des sens *convenus* (51) de phrases et de mots. Mais comme ce sens ne portait par lui-même rien de fixe et de précis ; comme le nombre de ces figures et de leurs combinaisons devint excessif, et surchargea la mémoire, il en résulta d'abord des confusions, des explications fausses. Ensuite, le génie ayant inventé l'art plus simple d'appliquer les signes aux sons, dont le nombre est limité, et de peindre la parole au lieu des pensées, l'*écriture alphabétique* fit tomber en désuétude les *peintures hiéroglyphiques ;* et, de jour en jour, leurs significations oubliées donnèrent lieu à une foule d'illusions, d'équivoques et d'erreurs.

« Enfin, une troisième cause de confusion fut l'organisation civile des anciens États. En effet, lorsque les peuples commencèrent de se livrer à l'agriculture, la formation du calendrier rural exigeant des observations astronomiques continues, il fut nécessaire d'y préposer quelques individus chargés de veiller à l'apparition et au coucher de certaines étoiles ; d'avertir du retour

de l'inondation, de certains vents de l'époque des pluies, du temps propre à semer chaque espèce de grain : ces hommes, à raison de leur service, furent dispensés des travaux vulgaires, et la société pourvut à leur entretien. Dans cette position, uniquement occupés de l'observation, ils ne tardèrent pas de saisir les grands phénomènes de la nature, de pénétrer même le secret de plusieurs de ses opérations : ils connurent la marche des astres et des planètes ; le concours de leurs phases et de leurs retours avec les productions de la terre et le mouvement de la végétation ; les propriétés médicinales ou nourrissantes des fruits et des plantes ; le jeu des élémens et leurs affinités réciproques. Or, parce qu'il n'existait de moyen de communiquer ces connaissances que par le soin pénible de l'instruction orale, ils ne les transmettaient qu'à leurs amis et à leurs parens ; et il en résulta une concentration de toute science et de toute instruction dans quelques familles, qui, s'en arrogeant le privilége exclusif, prirent un esprit de *corps* et d'*isolement* funeste à la chose publique. Par cette succession continue des mêmes recherches et des mêmes travaux, le progrès des connaissances fut, à la vérité, plus hâtif ; mais, par le mystère qui l'accompagnait, le peuple, plongé de jour en jour dans de plus épaisses ténèbres, devint plus superstitieux et plus asservi. Voyant des mortels produire certains phénomènes, *annoncer*, comme à volonté, des éclipses et des comètes, guérir des

maladies, manier des serpens, il les crut en communication avec les *puissances célestes ;* et, pour obtenir les biens ou repousser les maux qu'il en attendait, il les prit pour ses *médiateurs* et ses *interprètes ;* et il s'établit, au sein des États, des *corporations sacriléges* d'hommes *hypocrites* et *trompeurs*, qui attirèrent à eux tous les pouvoirs ; et les *prêtres*, à la fois *astronomes*, *théologues*, *physiciens*, *médecins*, *magiciens*, *interprètes des dieux*, *oracles* des *peuples*, *rivaux des rois* ou leurs *complices*, établirent, sous le nom de *religion*, un *empire* de *mystère* et un *monopole d'instruction*, qui ont perdu jusqu'à ce jour les nations.... »

A ces mots, les prêtres de tous les groupes interrompirent l'orateur, et, jetant de grands cris, ils l'accusèrent d'impiété, d'irréligion, de blasphème, et voulurent l'empêcher de continuer ; mais le législateur ayant observé que ce n'était qu'une *exposition de faits historiques ;* que si ces faits étaient faux ou controuvés, il serait aisé de les démentir ; que jusque-là l'énoncé de toute *opinion* était libre, sans quoi il était impossible de découvrir la vérité, l'orateur reprit :

« Or, de toutes ces causes, et de l'association continuelle d'idées disparates, résultèrent une foule de désordres dans la théologie, dans la morale, dans les traditions ; et, d'abord parce que les *animaux* figurèrent les *astres*, il arriva que les qualités des brutes, leurs penchans, leurs sympathies, leurs aversions passèrent aux dieux,

et furent supposés être leurs actions : ainsi, le dieu *Ichneumon* fit la guerre au dieu *Crocodile ;* le dieu *Loup* voulut *manger* le dieu *Mouton ; le* dieu *Ibis* dévora le dieu *Serpent ;* et la *divinité* devint un *être bizarre*, *capricieux*, *féroce*, dont l'idée dérégla le jugement de l'homme, et corrompit sa morale avec la raison.

« Et parce que, dans l'esprit de leur culte, chaque famille, chaque nation avait pris pour *patron* spécial *un astre*, une *constellation*, les affections et les antipathies de l'*animal-symbole* passèrent à ses sectateurs ; et les partisans du dieu *Chien* furent ennemis de ceux du dieu *Loup*, les adorateurs du dieu *Bœuf* eurent en horreur ceux qui le mangeaient, et la religion devint un mobile de haines et de combats, une cause insensée de délire et de superstition (52).

« D'autre part, les noms des *astres-animaux* ayant, par cette même raison de patronage, été imposés à des peuples, à des pays, à des montagnes, à des fleuves, ces objets furent pris pour des *dieux ;* et il en résulta un mélange d'êtres géographiques, historiques et mythologiques, qui confondit toutes les traditions.

« Enfin par l'analogie des actions qu'on leur supposa, les *dieux-astres* ayant été pris pour des *hommes*, pour des *héros*, pour des *rois*, les rois et les héros prirent à leur tour les actions des *dieux* pour modèles, et devinrent, par imitation, guerriers, conquérans, sanguinaires, orgueilleux, lubriques, paresseux ; et la religion consacra les

crimes des despotes, et pervertit les principes des gouvernemens.

§. IV.

Quatrième système. Culte des deux principes, ou dualisme.

« Cependant les prêtres astronomes, dans l'abondance et la paix de leurs temples, firent, de jour en jour, de nouveaux progrès dans les sciences; et, le *système du monde* s'étant développé graduellement à leurs yeux, ils élevèrent successivement diverses *hypothèses* de ses *effets* et de ses *agens*, qui devinrent autant de *systèmes théologiques*.

« Et d'abord les navigations des peuples maritimes, et des caravanes des nomades d'Asie et d'Afrique, leur ayant fait connaître la terre depuis les îles Fortunées jusqu'à la Sérique, et depuis la Baltique jusqu'aux sources du Nil, la comparaison des phénomènes des diverses zones leur découvrit la rondeur du globe, et fit naître une nouvelle théorie. Ayant remarqué que toutes les opérations de la nature, dans la période annuelle, se résumaient en deux principáles, celle de *produire* et celle de *détruire*; que, sur la majeure partie du globe, chacune de ces opérations s'accomplissait également de l'un à l'autre équinoxe; c'est-à-dire que pendant les six mois d'été tout se *procréait*, se *multipliait*, et que pendant les six mois d'hiver tout *languissait*, était pres-

que mort, ils supposèrent, dans la NATURE, *des puissances contraires* en un état continuel de *lutte* et d'effort; et, considérant sous ce rapport la sphère céleste, ils divisèrent les *tableaux* qu'ils en figuraient en deux *moitiés* ou *hémisphères*, tels, que les constellations qui se trouvaient dans le *ciel d'été* formèrent un *empire direct* et *supérieur*, et celles qui se trouvaient dans le ciel d'*hiver* formèrent un *empire antipode* et *inférieur*. Or, de ce que les *constellations* d'été *accompagnaient* la saison des jours longs, brillans et chauds, ainsi que des fruits et des moissons, elles furent censées des *puissances* de *lumière*, de *fécondité*, de *création*, et, par transition du sens physique au moral, des *génies*, des *anges de science*, de *bienfaisance*, de *pureté* et de *vertu*: et de ce que les *constellations* d'hiver se liaient aux longues nuits, aux brumes polaires, elle furent des *génies* de *ténèbres*, de *destruction*, de *mort*, et, par transition, des anges d'*ignorance*, de *méchanceté*, de *péché* et de *vice*. Par une telle disposition, le ciel se trouva partagé en deux domaines, en deux *factions*: et déjà l'analogie des idées humaines ouvrait une vaste carrière aux écarts de l'imagination; mais une circonstance particulière détermina, si même elle n'occasionna, la méprise et l'illusion. (*Suivez la planche III.*)

« Dans la projection de la sphère céleste que traçaient les prêtres astronomes (53), le zodiaque et les constellations, disposés circulairement, présentaient leurs moitiés en *opposition* diame-

trale : l'hémisphère d'hiver, *antipode* à celui d'été, lui était *adverse*, *contraire*, *opposé* (54). Par la métaphore perpétuelle, ces mots passèrent au sens moral ; et les *anges*, les *génies adverses* devinrent des *révoltés*, des *ennemis*. Dès lors, toute l'histoire astronomique des constellations se changea en histoire politique ; le ciel fut un État *humain*, où tout se passa ainsi que sur la terre. Or, comme les États, la plupart despotiques, avaient leur monarque, et que déjà le soleil en était un apparent des cieux, l'*hémisphère d'été*, *empire de lumière*, et ses *constellations*, peuple d'*anges blancs*, eurent pour roi uu dieu *éclairé*, *intelligent*, *créateur* et *bon*. Et, comme toute faction *rebelle* doit avoir son *chef*, le ciel d'*hiver*, empire *souterrain* de *ténèbres* et de tristesse, et ses astres, peuple d'*anges noirs*, *géans* ou *démons*, eurent pour chef un *génie* malfaisant, dont le rôle fut attribué à la *constellation* la plus remarquée par chaque peuple. En Égypte, ce fut d'abord le *scorpion*, *premier* signe zodiacal après la balance, et long-temps *chef* des signes de l'hiver ; puis ce fut l'*ours*, ou l'*âne* polaire, appelé *Typhon* (55), c'est-à-dire *déluge*, à raison des *pluies* qui *inondent* la terre pendant que cet astre *domine*. Dans la *Perse*, en un temps postérieur (56), ce fut le *serpent* qui, sous le nom d'*Ahrimanes*, forma la base du système de *Zoroastre*, et c'est lui, ô *chrétiens* et juifs ! qui est devenu votre *serpent* d'*Eve* (la vierge céleste) et celui de la *croix*, dans les deux cas, emblème de *Satan*,

l'ennemi, le grand *adversaire* de l'*ancien des jours*, chanté par Daniel.

Dans la Syrie, ce fut le *porc* ou *sanglier* ennemi d'*Adonis*, parce que, dans cette contrée, le rôle de l'*ours boréal* fut rempli par l'animal dont les inclinations *fangeuses* sont emblématiques de l'*hiver*, et voilà pourquoi, enfans de Moïse et de Mahomet! vous l'avez pris en horreur, à l'imitation des prêtres de *Memphis* et de *Baalbek*, qui détestaient en lui le meurtrier de leur dieu *Soleil.* C'est aussi le type premier de votre *Chib-en*, ô Indiens! lequel fut jadis le *Pluton* de vos frères les Romains et les Grecs; ainsi que votre *Brahma,* ce dieu créateur n'est que l'*Ormuzd* persan et l'*Osiris* égyptien, dont le nom même exprime un *pouvoir créateur, producteur de formes.* Et ces dieux reçurent un culte analogue à leurs attributs vrais ou feints, lequel, à raison de leur différence, se partagea en deux branches diverses. Dans l'une, le dieu *bon* reçut le culte d'*amour* et de *joie*, d'où dérivent tous les actes religieux du genre gai (57); les fêtes, les danses, les festins, les offrandes de fleurs, de lait, de miel, de parfums, en un mot de tout ce qui flatte les sens et l'âme. Dans l'autre, le dieu *mauvais* reçut au contraire, un culte de *crainte* et de *douleur*, d'où dérivent tous les actes religieux du genre triste (58); les pleurs, la désolation, le deuil, les privations, les offrandes sanglantes et les sacrifices cruels.

« De là vient encore ce partage des êtres ter-

restres en *purs* ou *impurs*, en *sacrés* ou *abominables*, selon que les espèces se trouvèrent du nombre des constellations de l'un des deux dieux, et firent partie de leur domaine; ce qui produisit d'une part les superstitions de souillures et de purifications, et de l'autre les prétendues *vertus* efficaces des amulettes et des *talismans*.

« Vous concevez maintenant, continue l'orateur en s'adressant aux Indiens, aux Perses, aux juifs, aux chrétiens, aux musulmans; vous concevez l'origine de ces idées de *combats*, de *rébellions*, qui remplissent également vos *mythologies*. Vous voyez ce que signifient les *anges blancs* et les *anges noirs*, les *chérubins* et les *séraphins* à la tête d'*aigle*, de *lion* ou de *taureau*, les *deûs*, *diables* ou *démons* à *cornes de bouc*, à *queue de serpent*, les *trônes* et les *dominations*, rangés en *sept ordres* ou *gradations comme* les *sept sphères* des *planètes*, tous êtres jouant les mêmes rôles, ayant les mêmes attributs dans les *Vedas*, les *Bibles* ou le *Zend-Avesta*, soit qu'ils aient pour chef *Ormuzd* ou *Brahma*, *Typhon* ou *Chiven*, *Michel* ou *Satan*, soit qu'ils se présentent sous la forme de *géans* à cent bras et à pieds de serpent, ou de dieux métamorphosés en *lions*, en *ibis*, en *taureaux*, en *chats*, comme dans les contes sacrés des Grecs et des Égyptiens; vous apercevez la filiation successive de ces idées, et comment à mesure qu'elles se sont éloignées de leurs sources, et que les esprits se sont policés,

ils en ont adouci les formes grossières, pour les rapprocher d'un état moins choquant.

« Or, de même que le système des deux *principes*, ou *dieux opposés*, naquit de celui des *symboles* entrés tous dans sa contexture, vous allez voir naître de lui un système nouveau, auquel il servit à son tour de base et d'échelon.

§. V.

Culte mystique ou moral, ou système de l'autre monde.

« En effet, alors que le vulgaire entendit parler d'un *nouveau ciel* et d'un *autre monde*, il donna bientôt un corps à ces *fictions*, il y plaça un théâtre solide, des scènes réelles; et les notions géographiques et astronomiques vinrent favoriser, si même elles ne provoquèrent cette illusion.

D'une part les navigateurs phéniciens, ceux qui passant les colonnes d'Hercule, allaient chercher l'étain de Thulé et l'ambre de la Baltique, racontaient qu'à l'extrémité du monde, au bout de l'Océan (la Méditerranée), où le soleil se couche pour les contrées asiatiques, étaient des *îles fortunées*, séjour d'un printemps éternel, et, plus loin, des *régions hyperboréennes*, placées *sous terre* (relativement aux tropiques), où régnait une *éternelle* nuit *. Sur ces récits mal com-

* Des nuits de six mois.

pris, et sans doute confusément faits, l'imagination du peuple composa les *Champs Élysées* *, *lieux de delices placés dans un monde inférieur*, ayant leur ciel, leur soleil, leurs astres; et le *Tartare*, *lieu* de *ténèbres*, d'*humidité*, de *fange*, de *frimas*. Or, parce que l'homme, curieux de tout ce qu'il ignore, et avide d'une longue existence, s'était déjà interrogé sur ce qu'il devenait après sa mort; parce qu'il avait de bonne heure raisonné sur le *principe* de *vie* qui anime son corps, qui s'en sépare sans le déformer, et qu'il avait imaginé les *substances* déliées, les *fantômes*, les *ombres*, il aima à croire qu'il continuerait, dans le monde *souterrain*, cette vie qu'il lui coûtait trop de perdre; et les *lieux infernaux* furent un emplacement commode pour recevoir les objet chéris auxquels il ne pouvait renoncer.

« D'autre part, les *prêtres astrologues* et *physiciens* faisaient de leurs cieux des récits, et ils en traçaient des tableaux qui s'encadraient parfaitement dans ces fictions. Ayant appelé dans leur langage métaphorique, les *équinoxes* et les *solstices*, les *portes* des *cieux* ou *entrées* des *saisons*, ils expliquaient les phénomènes terrestres en disant « que par la *porte* de *corne* (d'abord le *taureau*, puis le *belier*) et par celle du *cancer*, *descendaient* les *feux vivifians* qui animent au printemps la végétation, et les *esprits aqueux* qui

* Aliz, en phénicien ou hébreu, signifie dansant et joyeux.

causent, au *solstice*, le *débordement* du Nil; que par la porte d'*ivoire* (la *balance* et auparavant l'*arc* ou sagittaire) et par celle du *capricorne* ou de l'*urne*, s'en retournaient à leur source et remontaient à leur origine les *émanations* ou *influences* des cieux; et la *voie lactée*, qui passait par ces *portes* des solstices, leur semblait placée là exprès pour leur servir de *route* et de *véhicule*; de plus, dans leur atlas, la scène céleste présentait un *fleuve* (le Nil, figuré par les plis de l'*hydre*), une *barque* (le navire *Argo*) et le *chien Syrius*, tous deux relatifs à ce fleuve, dont ils présageaient l'*inondation*. Ces circonstances, associées aux premières et y ajoutant des détails, en augmentèrent les vraisemblances; et pour arriver au *Tartare* ou à l'Élysée, il fallut que les âmes traversassent les fleuves du *Styx* et de l'*Achéron* dans la *nacelle* du nocher *Caron*, et qu'elles passassent par les portes de *corne* ou d'*ivoire*, que gardait le chien *Cerbère*. Enfin, un usage civil se joignit à toutes ces fictions; et acheva de leur donner de la consistance.

« Ayant remarqué que, dans leur climat brûlant, la putréfaction des cadavres était un levain de peste et de maladie, les habitans de l'Égypte avaient, dans plusieurs États, institué l'usage d'inhumer les morts hors de la terre habitée, dans le désert qui est au *couchant*. Pour y arriver, il fallait passer les canaux du fleuve, et par conséquent être *reçu dans une barque*, payer un salaire au *nocher*, sans quoi, le corps privé de sé-

pulture eût été la proie des bêtes féroces. Cette coutume inspira aux législateurs civils et religieux un moyen puissant d'influer sur les mœurs ; et saisissant, par la piété filiale et par le respect pour les morts, des hommes grossiers et féroces, ils établirent pour condition nécessaire, d'avoir subi un jugement préalable, qui décidât si le mort méritait d'être admis au rang de sa famille dans la *noire cité*. Une telle idée s'adaptait trop bien à toutes les autres pour ne pas s'y incorporer; le peuple ne tarda pas de l'y associer, et les enfers eurent leur *Minos* et leur *Rhadamante*, avec la baguette, le siége, les huissiers et l'urne, comme dans l'état terrestre et civil. Alors la Divinité devint un être moral et politique, un législateur social d'autant plus redouté, que ce législateur suprême, ce juge final fut inaccessible aux regards : alors ce *monde fabuleux* et *mythologique*, si bizarrement composé de membres épars, se trouva un *lieu de châtiment* et de récompense, où la *justice* divine fut censée corriger ce que celle des hommes eut de vicieux, d'erroné; et ce système *spirituel* et *mystique* acquit d'autant plus de crédit, qu'il s'empara de l'homme par tous ses penchans : le faible opprimé y trouva l'espoir d'une indemnité, la consolation d'une vengeance future; l'oppresseur, comptant, par de riches offrandes, arriver toujours à l'impunité, se fit de l'erreur du vulgaire une arme de plus pour le subjuguer; et les chefs des peuples, les rois et les prêtres, y virent de nouveaux

moyens de les maîtriser par le privilége qu'ils se réservèrent de répartir les grâces ou les châtimens du grand juge, selon des délits ou des actions méritoires, qu'ils caractérisèrent à leur gré.

« Voilà comment s'est introduit, dans le *monde visible* et *réel*, un *monde invisible* et *imaginaire*; voilà l'origine de ces lieux de *délices* et de *peines* dont vous, Perses! avez fait votre terre *rajeunie*, votre ville de *résurrection* placée sous l'*équateur*, avec l'attribut singulier que les *heureux n'y donneront point d'ombre* (59). Voilà, *juifs* et *chrétiens*, disciples des Perses! d'où sont venus votre *Jérusalem* de l'Apocalypse, votre *paradis*, votre *ciel*, caractérisés par tous les détails du ciel astrologique d'Hermès : et vous, musulmans! votre enfer, abîme *souterrain*, surmonté d'un pont; votre *balance* des *âmes* et de leurs œuvres, votre *jugement* par les anges *Monkir et Nékir*, ont également pris leurs modèles dans les *cérémonies mystérieuses* de l'*antre de Mithra* (60); et votre ciel ne diffère en rien de celui d'*Osiris*, d'*Ormuzd* et de *Brahma*.

§. VI.

Sixième système. Monde animé, ou culte de l'univers sous divers emblèmes.

« Tandis que les peuples s'égarèrent dans le labyrinthe ténébreux de la *mythologie* et des fables, les prêtres physiciens, poursuivant leurs études

et leurs recherches sur l'ordre et la disposition de l'*univers*, arrivèrent à de nouveaux résultats, et dressèrent de nouveaux systèmes de *puissances* et de *causes motrices*.

« Long-temps bornés aux simples *apparences*, ils n'avaient vu dans les mouvemens des astres qu'un jeu inconnu des corps lumineux, qu'ils croyaient rouler autour de la *terre*, point central de toutes les sphères; mais alors qu'ils eurent découvert la *rondeur* de notre planète, les conséquences de ce premier fait les conduisirent à des considérations nouvelles; et d'induction en induction, ils s'élevèrent aux plus hautes conceptions de l'astronomie et de la physique.

« En effet, ayant conçu cette idée lumineuse et simple, que le *globe terrestre est un petit cercle inscrit dans le cercle plus grand des cieux*, la théorie des *cercles concentriques* s'offrit d'elle-même à leur hypothèse, pour résoudre le cercle *inconnu* du globe terrestre par des points *connus* du cercle céleste; et la mesure d'un ou de plusieurs degrés du méridien donna avec précision la circonférence totale. Alors, saisissant pour *compas* le *diamètre* obtenu de la terre, un génie heureux l'ouvrit d'une main hardie sur les orbites immenses des cieux; et, par un phénomène inouï, du grain de sable, qu'à peine il couvrait, l'homme, embrassant les distances infinies des astres, s'élança dans les abîmes de l'espace et de la durée : là se présenta à ses regards un nouvel ordre de l'*univers*, le globe atome qu'il habitait ne lui

parut plus le *centre* : ce rôle important fut déféré à la masse énorme du *soleil*, et cet astre devint le pivot enflammé de *huit sphères* environnantes, dont les mouvemens furent désormais soumis à la précision du calcul.

« C'était déjà beaucoup pour l'esprit humain, d'avoir entrepris de résoudre la disposition et l'ordre des *grands êtres* de la Nature ; mais non content de ce premier effort, il voulut encore en résoudre le *mécanisme*, en deviner l'*origine* et le *principe moteur*, et c'est là qu'engagés dans les profondeurs abstraites et métaphysiques du *mouvement* et de sa *cause première*, des *propriétés* inhérentes ou communiquées de la *matière*, de ses *formes successives*, de son *étendue*, c'est-à-dire de l'espace et du temps sans bornes, les *physiciens théologues* se perdirent dans un chaos de raisonnnemens subtils et de controverses scolastiques.

« Et d'abord l'action du soleil sur les corps terrestres leur ayant fait regarder sa substance comme un *feu pur* et *élémentaire*, ils en firent le *foyer* et le *réservoir* d'un océan de fluide *igné*, *lumineux*, qui, sous le nom d'*éther*, remplit l'univers et alimenta les êtres. Ensuite, les analyses d'une *physique savante* leur ayant fait découvrir ce même *feu*, ou un autre parfaitement semblable, dans la composition de tous les corps, et s'étant aperçus qu'il était l'agent *essentiel* de ce *mouvement spontané* que l'on appelle *vie* dans les animaux et *végétation* dans les plantes, ils con-

curent le jeu et le mécanisme de l'*univers* comme celui d'un TOUT *homogène*, d'un *corps identique*, *dont les parties, quoique distantes, avaient cependant une liaison intime* (61); et le *monde* fut un *être vivant*, animé par la circulation organique d'un fluide *igne* ou même électrique (62), qui, par un premier terme de comparaison pris dans l'*homme* ou les animaux, eut le *soleil* pour *cœur* ou foyer (63).

« Alors, parmi les philosophes théologues, les uns partant de ces principes, résultats de l'observation, « que rien ne s'anéantit dans le monde; que les élémens sont indestructibles; qu'ils changent de combinaisons, mais non de nature; que la vie et la mort des êtres ne sont que des modifications variées des mêmes *atomes*; que la *matière* possède par elle-même des propriétés d'où résultent toutes ses manières d'être; que le *monde* est *éternel*, sans bornes d'espace et de durée »; les uns dirent que l'*univers entier était Dieu;* et, selon eux, *Dieu* fut un *être* à la fois *effet* et *cause*, *agent* et *patient*, *principe moteur* et *chose mue*, ayant pour lois les propriétés invariables qui constituent la fatalité; et ceux-là peignirent leur pensée tantôt par l'emblème de PAN (le GRAND TOUT), ou de *Jupiter* au front d'*étoiles*, au corps *planétaire*, aux *pieds d'animaux*, ou de l'*œuf orphique*, dont le *jaune*, suspendu au milieu d'un liquide enceint d'une *voûte*, figura le *globe* du *soleil* nageant dans l'*éther* (64) au milieu de la *voûte* des cieux : tantôt par celui d'un grand *serpent*

rond, figurant les cieux où ils plaçaient le premier mobile par cette raison, de *couleur d'azur*, parsemé de *taches d'or* (les étoiles), *dévorant* sa *queue*, c'est-à-dire *rentrant* en lui-même et se *repliant* éternellement comme les révolutions des sphères : tantôt par celui d'un *homme* ayant les pieds *liés* et *joints*, pour signifier l'*existence immuable ;* enveloppé d'un manteau de *toutes les couleurs*, comme le spectacle de la nature, et portant sur la tête une *sphère d'or* (65), emblème de la sphère des étoiles : ou par celui d'un autre homme quelquefois assis sur la fleur du *lotos* portée sur l'abîme des eaux, quelquefois couché sur une pile de douze *carreaux*, figurant les douze signes célestes. Et voilà, Indiens, Japonais, Siamois, Tibétains, Chinois, la théologie qui, fondée par les Égyptiens, s'est transmise et gardée chez vous dans les tableaux que vous tracez de *Brahma*, de *Beddou*, de *Sommonacodom*, d'*Omito ;* voilà même, Hébreux et chrétiens ! l'opinion dont vous avez conservé une parcelle dans votre *dieu*, *souffle porté sur les eaux*, par une allusion au *vent*, qui, à l'origine du *monde*, c'est-à-dire au départ des *sphères* du *signe du cancer*, annonçait l'inondation du Nil, et semblait préparer la *création*.

§. VII.

*Septième système. Culte de l'*AME *du* MONDE, *c'est-à-dire de l'element du feu, principe vital de l'univers.*

« Mais d'autres, répugnant à cette idée d'un *être* à la fois *effet* et *cause*, *agent* et *patient*, et rassemblant en une même nature des natures contraires, distinguèrent le *principe moteur* de la *chose mue*; et posant que la *matière* était *inerte* en elle-même, ils prétendirent que ses propriétés lui étaient communiquées par un *agent distinct*, dont elle n'était que l'*enveloppe* et le *fourreau*. Cet *agent* pour les uns fut le *principe igné*, reconnu l'auteur de tout *mouvement*; pour les autres ce fut le fluide appelé *éther*, cru plus actif et plus subtil; or, comme ils appelaient dans les animaux le *principe vital* et *moteur* une *âme*, un *esprit*, et comme ils raisonnaient sans cesse par comparaison, surtout par celle de l'*être humain*, ils donnèrent au principe *moteur* de tout l'univers le nom d'*âme*, d'*intelligence*, d'*esprit*, et *Dieu* fut l'*esprit vital* qui, *répandu dans tous les êtres*, *anima le vaste corps du monde*. Et ceux-là peignirent leur pensée tantôt par *You-piter*, *essence* du *mouvement* et de l'*animation*, *principe* de l'*existence*, ou plutôt l'*existence* elle-même; tantôt par *Vulcain* ou *Phtha*, *feu principe* et *élémentaire*; ou par l'autel de *Vesta*, placé centralement dans son temple, comme le *soleil* dans les *sphères*; et tantôt par *Kneph*, être humain vêtu

de *bleu foncé*, ayant en main un *sceptre* et une *ceinture* (le zodiaque), coiffé d'un bonnet de *plumes*, pour *exprimer* la *fugacité* de sa *pensée*, et produisant de sa bouche le *grand œuf*.

« Or, par une conséquence de ce système, chaque être contenant en soi une portion du fluide *igné* ou *éthérien*, moteur *universel* et commun; et ce fluide *âme du monde* étant la *Divinité*, il s'ensuivit que les *âmes* de tous les êtres furent une *portion de Dieu* même, participant à tous ses attributs, c'est-à-dire étant une substance *indivisible*, *simple*, *immortelle*; et de là tout le système de l'*immortalité* de l'âme, qui d'abord fut *éternité*. De là aussi ses *transmigrations* connues sous le nom de *métempsycose*, c'est-à-dire de passage du *principe vital* d'un corps à un autre; idée née de la transmigration véritable des élémens *matériels* (66). Et voilà, Indiens, boudhistes, chrétiens, musulmans! d'où dérivent toutes vos opinions sur la *spiritualité* de l'âme; voilà quelle fut la source des rêveries de *Pythagore* et de *Platon*, vos instituteurs, qui eux-mêmes ne furent que les échos d'une dernière secte de philosophes visionnaires qu'il faut développer.

§. VIII.

Huitième système. MONDE-MACHINE. *Culte du Démi-Ourgos ou Grand-Ouvrier.*

« Jusque-là les théologiens, en s'exerçant sur les substances *déliées* et *subtiles* de l'*éther* ou du

feu principe, n'avaient cependant pas cessé de traiter d'êtres palpables et perceptibles aux sens, et la théologie avait continué d'être la *théorie* des *puissances physiques*, placées tantôt spécialement dans les astres, tantôt disséminées dans tout l'univers; mais à cette époque, des esprits superficiels, perdant le fil des idées qui avaient dirigé ces études profondes, ou ignorant les faits qui leur servaient de base, en dénaturèrent tous les résultats par l'introduction d'une chimère étrange et nouvelle. Ils prétendirent que cet *univers*, ces cieux, ces astres, ce soleil, n'étaient qu'une *machine* d'un genre ordinaire; et à cette première hypothèse appliquant une comparaison tirée des *ouvrages* de l'*art*, ils élevèrent l'édifice de sophismes les plus bizarres. « Une machine, dirent-ils, ne se fabrique point elle-même: elle a un ouvrier antérieur, elle l'indique par son existence. Le *monde* est une *machine*: donc il existe un fabricateur. »

« De là, le *démi-ourgos* ou *grand-ouvrier*, constitué *divinité* autocratrice et suprême. Vainement l'ancienne philosophie objecta que l'*ouvrier* même avait besoin de *parens* et *d'auteurs*, et que l'on ne faisait qu'ajouter un échelon en ôtant l'éternité au monde pour la lui donner. Les innovateurs, non contens de ce premier paradoxe, passèrent à un second; et, appliquant à leur *ouvrier* la théorie de l'*entendement* humain, ils prétendirent que le *démi-ourgos* avait fabriqué sa machine sur un *plan* ou *idée* résidant en

son *entendement*. Or, comme leurs maîtres, les physiciens, avaient placé dans la *sphère* des fixes le *grand mobile régulateur*, sous le nom d'*intelligence*, de *raisonnement;* les *spiritualistes*, leurs *mimes*, s'emparant de cet *être*, l'attribuèrent au *démi-ourgos*, en en faisant une substance distincte, *existante* par *elle-même*, qu'ils appelèrent *mens* ou *logos* (*parole* et *raisonnement*). Et comme d'ailleurs ils admettaient l'existence de l'*âme* du *monde*, ou *principe solaire*, ils se trouvèrent obligés de composer trois grades ou échelons de personnes *divines*, qui furent, 1°. le *démi-ourgos* ou *dieu ouvrier;* 2°. le *logos*, *parole* et *raisonnement;* et 3°. l'*esprit* ou l'*âme* (du monde). Et voilà, chrétiens! le roman sur lequel vous avez fondé votre *Trinité ;* voilà le système qui, né *hérétique* dans les temples égyptiens, transporté *païen* dans les écoles de l'Italie et de la Grèce, se trouve aujourd'hui *catholique orthodoxe* par la conversion de ses partisans, les disciples de *Pythagore* et de *Platon* devenus chrétiens.

« Et c'est ainsi que la Divinité, après avoir été dans son origine l'*action sensible*, *multiple*, des *météores* et des *élémens ;*

« Puis la *puissance* combinée des *astres* considérés sous leurs rapports avec les êtres terrestres;

« Puis ces *êtres terrestres* eux-mêmes par la confusion des *symboles* avec leurs *modèles ;*

« Puis la *double puissance* de la nature dans ses *deux opérations* principales de *production* et de *destruction ;*

« Puis le *monde animé* sans distinction d'*agent* et de *patient*, d'*effet* et de *cause;*

« Puis le *principe solaire* ou l'*élément* du *feu* reconnu pour *moteur unique;*

« C'est ainsi que la Divinité est devenue, en dernier résultat, un *être chimérique* et *abstrait;* une *subtilité scolastique* de substance sans *forme*, de *corps* sans *figure;* un vrai *délire* de l'esprit, auquel la raison n'a plus rien compris. Mais vainement dans ce dernier passage veut-elle se dérober aux sens : le cachet de son origine lui demeure ineffaçablement empreint; et ses attributs, tous calqués ou sur les attributs physiques de l'*univers*, tels que l'*immensité*, l'*éternité*, l'*indivisibilité*, l'*incompréhensibilité;* ou sur les affections morales de l'homme, telles que la *bonté*, la *justice*, la *majesté*, etc.; ses noms mêmes (67), tous dérivés des êtres physiques qui lui ont servi de *types*, et spécialement du *soleil*, des *planètes* et du *monde*, retracent incessamment, en dépit de ses corrupteurs, les traits indélébiles de sa véritable nature.

« Telle est la chaîne des idées que l'esprit humain avait déjà parcourue à une époque antérieure aux récits positifs de l'histoire; et puisque leur continuité prouve qu'elles ont été le produit d'une même série d'études et de travaux, tout engage à en placer le théâtre dans le berceau de leurs élémens primitifs, dans l'*Égypte :* et leur marche y put être rapide, parce que la curiosité oiseuse des prêtres physiciens n'avait

pour aliment, dans la retraite des temples, que l'*énigme* toujours présente de l'*univers ;* et que, dans la division politique qui long-temps partagea cette contrée, chaque État eut un collége de prêtres, lesquels, tour à tour auxiliaires ou rivaux, hâtèrent, par leurs disputes, le progrès des sciences et des découvertes (68).

« Et déjà il était arrivé sur les bords du Nil ce qui depuis s'est répété par toute la terre. A mesure que chaque système s'était formé, il avait suscité, dans sa nouveauté, des querelles et des schismes : puis, accrédité par la persécution même, tantôt il avait détruit les idoles antérieures, tantôt il se les était incorporées en les modifiant ; et les révolutions politiques étant survenues, l'agrégation des États et le mélange des peuples confondirent toutes les opinions ; et le fil des idées s'étant perdu, la théologie tomba dans le chaos, et ne fut plus qu'un logogriphe de vieilles traditions, qui ne furent plus comprises. La religion, égarée d'objet, ne fut plus qu'un moyen politique de conduire un vulgaire crédule, dont s'emparèrent tantôt des hommes crédules eux-mêmes et dupes de leurs propres visions, et tantôt des hommes hardis et d'une âme énergique, qui se proposèrent de grands objets d'ambition.

§. IX.

Religion du Moïse, ou culte de l'âme du monde. (You-piter.)

« Tel fut le législateur des Hébreux, qui, voulant séparer sa nation de toute autre, et se former un empire isolé et distinct, conçut le dessein d'en asseoir les bases sur les préjugés religieux, et d'élever autour de lui un rempart sacré d'opinions et de rites. Mais vainement proscrivit-il le culte des *symboles* régnant dans la Basse-Égypte et la Phénicie; son dieu n'en fut pas moins un dieu *égyptien* (69), de l'invention de ces prêtres dont Moïse avait été le disciple; et *Yahou*, décélé par son propre nom (70), l'*essence* (des êtres), et par son *symbole*, le *buisson de feu*, n'est que l'*âme du monde*, le *principe moteur* que, peu après, la Grèce adopta sous la même dénomination dans son *You-piter*, *être générateur;* et sous celle d'*Éi* (71), l'*existence*, que les Thébains consacraient sous le nom de *Kneph;* que *Saïs* adorait sous l'emblème d'Isis *voilée*, avec cette inscription: *Je suis tout ce qui a été, tout ce qui est, tout ce qui sera, et nul mortel n'a levé mon voile;* que Pythagore honorait sous le nom de *Vesta*, et que la philosophie stoïcienne définissait avec précision en l'appelant le principe du feu. Moïse voulut en vain effacer de sa religion tout ce qui rappelait le culte des astres: une foule de traits restèrent malgré lui pour le retracer; et les sept

lumières ou *planètes* du grand chandelier, les *douze pierres* ou *signes* de l'*urim* du grand-prêtre, la fête des deux *équinoxes*, *ouvertures* et *portes* de deux *hémisphères*, la cérémonie de l'*agneau* ou *belier céleste;* enfin le nom d'*Osiris* même (72), conservé dans son *cantique*, et l'*arche* ou coffre imité du tombeau où ce dieu fut enfermé, demeurent pour servir de témoins à la filiation de ses idées et à leur extraction de la source commune.

§. X.

Religion de Zoroastre.

« Tel fut aussi Zoroastre, qui, deux siècles après Moïse, rajeunit et moralisa chez les Mèdes et les Bactriens tout le système égyptien d'Osiris et de Typhon, sous les noms d'Ormuzd et d'Ahrimanes; qui, pour expliquer le système de la nature, supposa deux grands *dieux* ou *pouvoirs*, l'un occupé à *créer*, à *produire* dans un empire de *lumière* et de *douce* chaleur (dont le type est l'été), et, par cela, *dieu* de *science*, de *bienfaisance*, de *vertu;* l'autre occupé à *détruire* dans un empire de *ténèbres* et de *froid* (dont le type est le pôle d'hiver), et, par cela, *dieu* d'*ignorance*, de *malfaisance* et de *péché;* qui, par des expressions figurées, ensuite méconnues, appela *création* du *monde* le renouvellement de la scène physique à chaque printemps; appela *résurrection* le renouvellement des périodes des astres

dans leurs conjonctions ; *vie future*, *enfer*, *paradis*, ce qui n'était que le *Tartare* et l'*Élysée* des *astrologues* et des *géographes ;* en un mot, qui ne fit que consacrer les rêveries déja existantes du système mystique.

§. XI.

Brahmisme, ou *système indien.*

« Tel fut encore le législateur indien, qui sous le nom de *Ménou*, antérieur à Zoroastre et à Moïse, consacra, sur les bords du Gange, la doctrine des trois *principes* ou *dieux* que connut la Grèce, l'un desquels, nommé *Brahma*, ou *Ioupiter*, fut l'auteur de toute *production* ou *création* (le soleil du printemps) ; le second, nommé *Chiven* ou *Pluton*, fut le dieu de toute *destruction* (le soleil d'hiver) ; et le troisième, nommé *Vichenou*, ou *Neptune*, fut le dieu *conservateur* de l'état stationnaire (le soleil solstitial, *stator*) ; tous trois distincts, et cependant tous trois ne formant qu'un seul *dieu* ou *pouvoir*, lequel, chanté dans les *vedas*, comme dans les hymnes *orphiques*, n'est autre chose que le *Ioupiter aux trois yeux* *, ou soleil aux trois formes d'action, dans les trois *ritous* ou *saisons :* là vous avez la source de tout le système *trinitaire* subtilisé par Pytha-

* OEil et soleil s'expriment par un même mot dans la plupart des anciennes langues d'Asie.

gore et Platon, totalement défiguré par leurs interprètes.

§. XII.

Boudhisme, ou système mystique.

« Tels enfin ont été les réformateurs moralistes révérés depuis Mênou, sous les noms de *Boudha*, *Gaspa*, *Chekia*, *Goutama*, etc., qui, des principes de la métempsycose diversement modifiés, ont déduit des doctrines mystiques d'abord utiles en ce qu'elles inspiraient à leurs sectateurs l'*horreur du meurtre*, la *compassion pour tout être sensible*, la *crainte des peines* et l'*espoir des récompenses destinées à la vertu et au vice, dans une autre vie, sous une forme nouvelle;* mais ensuite devenues pernicieuses par l'abus d'une métaphysique visionnaire, qui, prenant à tâche de contrarier l'ordre naturel, voulut que le *monde palpable* et *matériel* fût *une illusion fantastique;* que l'existence de l'homme fût *un rêve dont la mort était le vrai réveil;* que son corps fût une *prison impure* dont il devait se hâter de sortir, ou une *enveloppe grossière* que, pour la rendre perméable à la lumière interne, il devait atténuer, *diaphaniser* par le jeûne, les macérations, les contemplations, et par une foule de pratiques anachorétiques si étranges que le vulgaire étonné ne put s'expliquer le caractère de leurs auteurs qu'en les considérant comme des êtres surnaturels, avec cette difficulté de savoir s'ils furent

dieu devenu homme, ou l'*homme devenu dieu*.

« Voilà les matériaux qui, depuis des siècles nombreux, existaient épars dans l'Asie, quand un cours fortuit d'événemens et de circonstances vint, sur les bords de l'Euphrate et de la Méditerranée, en former de nouvelles combinaisons.

§. XIII.

Christianisme, ou culte allégorique du Soleil, sous ses noms cabalistiques de Chris-en *ou* Christ, *et d'*Yêsus *ou* Jésus.

« En constituant un peuple séparé, Moïse avait vainement prétendu le défendre de l'invasion de toute idée étrangère : un penchant invincible, fondé sur les affinités d'une même origine, avait sans cesse ramené les Hébreux vers le culte des nations voisines; et les relations indispensables du commerce et de la politique qu'il entretenait avec elles, en avaient de jour en jour fortifié l'ascendant. Tant que le régime national se maintint, la force coërcitive du gouvernement et des lois, en s'opposant aux innovations, retarda leur marche; et cependant les *hauts lieux étaient pleins d'idoles*, et le *dieu Soleil avait son char* et ses chevaux peints dans les palais des rois et jusque dans le temple d'*Yâhouh* : mais lorsque les conquêtes des sultans de Ninive et de Babylone eurent dissous le lien de la puissance publique, le peuple, livré à lui-même, et sollicité

par ses conquérans, ne contraignit plus son penchant pour les opinions profanes, et elles s'établirent publiquement en Judée. D'abord les colonies assyriennes, transportées à la place des tribus, remplirent le royaume de Samarie des dogmes des mages, qui bientôt pénétrèrent dans le royaume de Juda; ensuite, Jérusalem ayant été subjuguée, les Égyptiens, les Syriens, les Arabes, accourus dans ce pays ouvert, y apportèrent de toutes parts les leurs, et la religion de Moïse fut déjà doublement altérée. D'autre part les prêtres et les grands, transportés à Babylone et élevés dans les sciences des Kaldéens, s'imburent, pendant un séjour de cinquante ans, de toute leur théologie; et de ce moment se naturalisèrent chez les Juifs les dogmes du *génie ennemi* (Satan), de l'*archange Michel* (73), de l'*ancien des jours* (Ormuzd), *des anges rebelles*, du *combat des cieux*, de l'*âme immortelle*, et de la *résurrection; toutes choses inconnues à Moïse*, ou *condamnées* par le silence même qu'il en avait gardé.

« De retour dans leur patrie, les émigrés y rapportèrent ces idées; et d'abord leur innovation y suscita les disputes de leurs partisans les pharisiens, et de leurs opposans les saducéens, représentans de l'ancien culte national. Mais les premiers, secondés du penchant du peuple et de ses habitudes déjà contractées, appuyées de l'autorité des Perses, leurs libérateurs et leurs maîtres, terminèrent par prendre l'ascendant sur les

seconds, et les enfans de Moïse consacrèrent la théologie de Zoroastre (74).

« Une analogie fortuite entre deux idées principales favorisa surtout cette coalition, et devint la base d'un dernier système, non moins étonnant dans sa fortune que dans les causes de sa formation.

« Depuis que les Assyriens avaient détruit le royaume de Samarie, des esprits judicieux, *prévoyant* la même destinée pour Jérusalem, n'avaient cessé de l'*annoncer*, de la *prédire;* et leurs *prédictions* avaient toutes eu ce caractère particulier, d'être terminées par des *vœux de rétablissement et de régénération*, énoncés sous la forme de *prophéties;* les hiérophantes, dans leur enthousiasme, avaient peint *un roi libérateur*, qui *devait rétablir la nation dans son ancienne gloire; le peuple hébreu devait redevenir* un *peuple puissant*, *conquérant*, et Jérusalem la capitale d'un *empire étendu sur tout l'univers.*

« Les événemens ayant réalisé la première partie de ces prédictions, la ruine de Jérusalem, le peuple attacha à la seconde une croyance d'autant plus entière, qu'il tomba dans le malheur; et les Juifs affligés attendirent, avec l'impatience du besoin et du désir, le *roi victorieux* et *libérateur qui devait* venir sauver la nation de Moïse et relever l'empire de David.

« D'autre part, les traditions sacrées et mythologiques des temps antérieurs avaient répandu dans toute l'Asie un dogme parfaitement ana-

logue. On n'y parlait que d'un *grand médiateur*, d'un *juge final*, d'un *sauveur futur*, qui, *roi*, *dieu conquérant* et *législateur*, devait ramener l'*âge d'or* sur la terre (75), la délivrer de l'empire du *mal*, et rendre aux hommes le *règne du bien*, la *paix* et le *bonheur*. Ces idées occupaient d'autant plus les peuples, qu'ils y trouvaient des consolations de l'état funeste et des maux réels où les avaient plongés les dévastations successives des conquêtes et des conquérans, et le barbare despotisme de leurs gouvernemens. Cette conformité entre les *oracles* des *nations* et ceux des *prophètes*, excita l'attention des Juifs; et sans doute les prophètes avaient eu l'art de calquer leurs tableaux sur le style et le génie des livres sacrés employés aux *mystères païens* : c'était donc en Judée une attente générale que celle du grand *envoyé*, du *sauveur* final, lorsqu'une circonstance singulière vint déterminer l'époque de sa venue.

« Il était écrit dans les livres sacrés des Perses et des Kaldéens, que le *monde*, composé d'une *révolution* totale de *douze mille*, était partagé en deux révolutions partielles, dont l'une, *âge et règne du bien*, se terminait au bout de *six mille*, et l'autre, *âge et règne du mal*, se terminait au bout de *six autres mille*.

« Par ces récits, les premiers auteurs avaient entendu la *révolution* annuelle du *grand orbe céleste*, appelé le *monde* (*révolution* composée de *douze mois* ou *signes*, divisés chacun en *mille*

parties); et les deux périodes systématiques de l'*hiver* et de l'*été*, composées chacune également de *six mille*. Ces expressions, toutes équivoques, ayant été mal expliquées, et ayant reçu un sens *absolu* et *moral*, au lieu de leur sens *physique* et *astrologique*, il arriva que le *monde annuel* fut pris pour un *monde séculaire*, les *mille de temps* pour des *mille d'années*; et supposant, d'après les faits, que l'on vivait dans l'*âge du malheur*, on en inféra qu'il devait finir au bout de *six mille ans* prétendus (76).

« Or, dans les calculs admis par les Juifs, on commençait à compter près de six mille ans depuis la création (fictive) *du monde*. Cette coïncidence produisit de la fermentation dans les esprits. On ne s'occupa plus que d'une fin *prochaine*; on interrogea les *hiérophantes* et leurs livres *mystiques*, qui en assignèrent divers termes; on attendit le *réparateur*; à force d'en parler, quelqu'un dit l'avoir vu, ou même un individu exalté crut l'être, et se fit des partisans, lesquels, privés de leur chef par un incident vrai sans doute, mais passé obscurément, donnèrent lieu, par leurs récits, à une rumeur graduellement organisée en histoire: sur ce premier canevas établi, toutes les *circonstances* des *traditions mythologiques* vinrent bientôt se placer, et il en résulta un système *authentique* et *complet*, dont il ne fut plus permis de douter.

« Elles portaient, ces traditions mythologiques:
« Que, dans l'*origine*, une *femme* et un *homme*

avaient, par leur *chute*, *introduit* dans le *monde* le *mal* et le *péché.* » (*Suivez la planche III.*)

« Et par là elles indiquaient le fait *astronomique* de la *Vierge céleste* et de l'*Homme bouvier* (Bootès), qui, en se *couchant* héliaquement à l'*équinoxe* d'automne, livraient le *ciel* aux constellations de l'*hiver*, et semblaient, en *tombant* sous l'horizon, *introduire* dans le *monde* le génie du *mal*, *Ahrimanes*, figuré par la constellation du *Serpent* (77).

« Elles portaient, ces traditions : « Que la *femme* « *avait entraîné*, séduit l'*homme.* »

« Et, en effet, la Vierge se *couchant* la *première*, semble *entraîner* à sa *suite* le Bouvier.

« Que la *femme l'avait tenté en lui présentant* « *des fruits beaux à voir* et *bons à manger*, qui « donnaient la science du *bien* et du *mal.* »

« Et, en effet, la *Vierge* tient en main une *branche* de *fruits* qu'elle semble étendre vers le *Bouvier;* et le rameau, emblème de l'automne, placé dans le *tableau de Mithra*, sur la frontière de l'*hiver* et de l'*été*, semble ouvrir la porte et donner la *science*, la *clef* du *bien* et du *mal.*

« Elles portaient : « Que ce *couple avait été chassé* « *du jardin céleste, et qu'un chérubin à épée flam-* « *boyante avait été placé à la porte pour le garder.* »

« Et, en effet, quand la *Vierge* et le Bouvier *tombent* sous l'horizon du couchant, *Persée monte* de l'autre côté (78), et, l'épée à la main, ce *génie* semble les chasser du *ciel* de l'*été*, *jardin* et *règne* des *fruits* et des *fleurs.*

« Elles portaient : « Que *de cette Vierge devait*

« *naître, sortir un rejeton, un enfant qui écra-*
« *serait la tête du serpent, et délivrerait le monde*
« *du peché.* »

« Et par là elles désignaient le *Soleil*, qui, à l'*époque* du *solstice d'hiver*, au *moment* précis où les *mages des Perses tiraient l'horoscope de la nouvelle année, se trouvait placé dans le sein de la Vierge, en lever héliaque à l'horizon oriental*, et qui, à ce titre, était figuré dans leurs tableaux astrologiques sous la forme d'un *enfant* allaité par *une vierge chaste* (79), et devenait ensuite, à l'équinoxe du printemps, le *Belier* ou l'*Agneau*, vainqueur de la constellation du *Serpent*, qui disparaissait des cieux.

« Elles portaient : « Que, dans son enfance, ce
« *réparateur, de nature divine ou céleste, vivrait*
« *abaissé, humble, obscur, indigent* » (80).

« Et cela, parce que le *soleil* d'hiver est *abaissé* sous l'horizon, et que cette période première de ses quatre *âges* ou *saisons*, est un temps d'*obscurité*, de *disette*, de *jeûne*, de *privations*.

« Elles portaient : « Que, mis à mort par des
« *méchans*, il était *ressuscité glorieusement*; qu'il
« était *remonté* des *enfers* aux *cieux*, où il ré-
« gnerait éternellement. »

« Et par là elles *retraçaient* la *vie* du *Soleil*, qui, terminant sa *carrière* au *solstice* d'*hiver*, lorsque dominaient *Typhon* et les *anges rebelles*, semblait être mis à *mort* par eux; mais qui, bientôt après, *renaissait*, *résurgeait* dans la voûte des cieux (81), où il est encore.

« Enfin ces traditions, citant jusqu'à ses noms *astrologiques* et *mystérieux*, disaient qu'il s'appelait tantôt *Chris* (82), c'est-à-dire le *conservateur;* et voilà ce dont vous, Indiens, avez fait votre dieu *Chris-en* ou *Chris-na;* et vous, chrétiens, Grecs et Occidentaux, votre *Chris-tos*, fils de *Marie:* et tantôt, qu'il s'appelait *Yês*, par la réunion de trois lettres, lesquelles, en valeur numérale, formaient le nombre 608, l'une des *périodes solaires* (83); et voilà, ô Européens! le nom qui, avec la finale latine, est devenu votre *Iê-sus* ou *Jésus*, nom ancien et cabalistique attribué au jeune *Bacchus*, *fils clandestin* (nocturne) de la *vierge Minerve*, lequel, dans toute l'histoire de sa vie et même de sa mort, retrace l'histoire du *dieu* des *chrétiens*, c'est-à-dire de l'*astre du jour*, dont ils sont tous les deux l'emblème. »

A ces mots, un grand murmure s'éleva de la part des *groupes chrétiens;* mais les musulmans, les lamas, les Indiens les rappelèrent à l'ordre; et l'orateur achevant son discours :

« Vous savez maintenant, dit-il, comment le reste de ce système se composa dans le chaos et l'anarchie des trois premiers siècles; comment une foule d'opinions bizarres partagèrent les esprits, et les partagèrent avec un enthousiasme et une opiniâtreté réciproques, parce que, fondées également sur des traditions anciennes, elles étaient également sacrées. Vous savez comment, après trois cents ans, le *gouvernement*, s'étant associé à l'une de ces sectes, en fit la *religion orthodoxe*,

c'est-à-dire *dominante* à l'exclusion des autres, lesquelles, par leur infériorité, devinrent des *hérésies ;* comment et par quels moyens de violence et de séduction cette religion s'est propagée, accrue, puis divisée et affaiblie ; comment, six cents ans après l'innovation du *christianisme,* un autre système se forma encore de ses matériaux et de ceux des juifs, et comment Mahomet sut se composer un empire *politique* et *théologique* aux dépens de ceux de *Moïse* et des *vicaires de Jésus*....

« Maintenaut, si vous résumez l'histoire entière de l'esprit religieux, vous verrez que dans son principe il n'a eu pour *auteur* que les *sensations* et les *besoins* de l'homme ; que l'*idée* de *Dieu* n'a eu pour type et modèle que celle des *puissances physiques*, des *êtres matériels* agissant en *bien* ou en *mal*, c'est-à-dire en impressions de *plaisir* ou de *douleur* sur l'*être sentant ;* que, dans la formation de tous ces systèmes, cet esprit religieux a toujours suivi la même marche, les mêmes procédés; que, dans tous, le dogme n'a cessé de représenter, sous le nom des dieux, les opérations de la nature, les passions des hommes et leurs préjugés; que, dans tous, la morale a eu pour but le *désir du bien-être* et l'*aversion de la douleur ;* mais que les peuples et la plupart des législateurs, ignorant les routes qui y conduisaient, se sont fait des idées fausses, et par là même opposées, du *vice* et de la *vertu*, du *bien* et du *mal*, c'est-à-dire de ce qui rend l'homme *heureux* ou *malheureux ;* que, dans tous, les moyens et les causes

de propagation et d'établissement ont offert les mêmes scènes de passion et d'événemens, toujours des disputes de mots, des prétextes de zèle, des révolutions et des guerres suscitées par l'ambition des chefs, par la fourberie des promulgateurs, par la crédulité des prosélytes, par l'ignorance du vulgaire, par la cupidité exclusive et l'orgueil intolérant de tous : enfin, vous verrez que l'histoire entière de l'esprit religieux n'est que celle des incertitudes de l'esprit humain, qui, placé dans un monde qu'il ne comprend pas, veut cependant en deviner l'énigme ; et qui, spectateur toujours étonné de ce prodige mystérieux et visible, imagine des *causes*, suppose des fins, bâtit des systèmes; puis, en trouvant un défectueux, le détruit pour un autre non moins vicieux ; hait l'erreur qu'il quitte, méconnaît celle qu'il embrasse, repousse la vérité qui l'appelle, compose des chimères d'êtres disparates, et, rêvant sans cesse *sagesse et bonheur*, s'égare dans un labyrinthe de peines et de folie. »

CHAPITRE XXIII.

IDENTITÉ DU BUT DES RELIGIONS.

Ainsi parla l'orateur des hommes qui avaient recherché l'origine et la filiation des idées religieuses....

Et les théologiens des divers systèmes raisonnant sur ce discours : « C'est un exposé impie, dirent les uns, qui ne tend à rien moins qu'à renverser toute croyance, à jeter l'insubordination dans les esprits, à anéantir notre ministère et notre puissance : c'est un roman, dirent les autres, un tissu de conjectures dressées avec art, mais sans fondement. » Et les gens modérés et prudens ajoutaient : « *Supposons que tout cela soit vrai, pourquoi révéler ces mystères?* Sans doute *nos opinions sont pleines d'erreurs;* mais ces erreurs *sont un frein* nécessaire à la multitude. Le monde va ainsi depuis deux mille ans, pourquoi le changer aujourd'hui? »

Et déjà la rumeur du blâme qui s'élève contre toute nouveauté, commençait de s'accroître quand un groupe nombreux d'hommes des classes du peuple et de sauvages de tout pays et de toute nation, sans prophètes, sans docteurs, sans code religieux, s'avançant dans l'arène, attirèrent sur eux l'attention de toute l'assemblée;

l'un d'eux portant la parole, dit au législateur :

« Arbitre et médiateur des peuples! depuis le commencement de ce débat, nous entendons des récits étranges, inouïs pour nous jusqu'à ce jour; notre esprit, surpris, confondu de tant de choses, les unes savantes, les autres absurdes, qu'également il ne comprend pas, reste dans l'incertitude et le doute. Une seule réflexion nous frappe : en résumant tant de faits prodigieux, tant d'assertions opposées, nous nous demandons : Que nous importent toutes ces discussions? Qu'avons-nous besoin de savoir ce qui s'est passé il y a cinq ou six mille ans, dans des pays que nous ignorons, chez des hommes qui nous resteront inconnus? Vrai ou faux, à quoi nous sert de savoir si le monde existe depuis six ou depuis vingt mille ans, s'il s'est fait de rien ou de quelque chose, de lui-même ou par un ouvrier, qui, à son tour, exige un auteur? Quoi! nous ne sommes pas assurés de ce qui se passe près de nous, et nous répondrons de ce qui peut se passer dans le soleil, dans la lune ou dans les espaces imaginaires! Nous avons oublié notre enfance, et nous connaîtrons celle du monde! Et qui attestera ce que nul n'a vu? qui certifiera ce que personne ne comprend?

« Qu'ajoutera d'ailleurs ou que diminuera à notre existence de dire *oui* ou *non* sur toutes ces chimères? Jusqu'ici nos pères et nous n'en avons pas eu la première idée, et nous ne voyons pas que nous en ayons eu plus ou moins de *soleil*,

plus ou moins de *subsistance*, plus ou moins de *mal* ou de *bien*.

« Si la connaissance en est nécessaire, pourquoi avons-nous aussi bien vécu sans elle que ceux qui s'en inquiètent si fort? Si elle est superflue, pourquoi en prendrons-nous aujourd'hui le fardeau? »

Et s'adressant aux docteurs et aux théologiens :

« Quoi! il faudra que nous, hommes ignorans et pauvres, dont tous les momens suffisent à peine aux soins de notre subsistance et aux travaux dont vous profitiez, il faudra que nous apprenions tant d'histoires que vous racontez, que nous lisions tant de livres que vous nous citez, que nous apprenions tant de diverses langues dans lesquelles ils sont composés? Mille ans de vie n'y suffiraient pas.....

« — Il n'est pas nécessaire, dirent les docteurs, que vous acquériez tant de science : nous l'avons pour vous.....

« — Mais vous-mêmes, répliquèrent les hommes simples, avec toute votre science vous n'êtes pas d'accord! à quoi sert de la posséder?

« D'ailleurs, comment pouvez-vous répondre pour nous? Si la foi d'un homme s'applique à plusieurs, vous-mêmes quel besoin avez-vous de croire? Vos pères auront *cru* pour vous, et cela sera raisonnable, puisque c'est pour vous qu'ils ont vu.

« Ensuite, qu'est-ce que *croire*, si croire n'influe sur aucune action? et sur quelle action in-

flue, par exemple, de croire le monde *éternel* ou non?

« — Cela offense Dieu, dirent les docteurs.

« — Où en est la preuve? dirent les hommes simples.

« — *Dans nos livres*, répondirent les docteurs.

« — Nous ne les entendons pas, répliquèrent les hommes simples.

« — Nous les entendons pour vous, dirent les docteurs

« — Voilà la difficulté, reprirent les hommes simples. De quel droit vous établissez-vous *médiateurs* entre Dieu et nous?

« — Par ses ordres, dirent les docteurs.

« — Où est la preuve de ses ordres, dirent les hommes simples.

« — *Dans nos livres*, dirent les docteurs.

« — *Nous ne les entendons pas*, dirent les hommes simples; et comment ce Dieu juste vous donne-t-il ce privilége sur nous? Comment ce père commun nous oblige-t-il de croire à un moindre degré d'évidence que vous? Il vous a parlé, soit; il est infaillible, et il ne vous trompe pas : vous nous parlez, vous! qui nous garantit que vous n'êtes pas en erreur, ou que vous ne sauriez nous y induire? Et si nous sommes trompés, comment ce Dieu juste nous sauvera-t-il contre la loi, ou nous condamnera-t-il sur celle que nous n'avons pas connue?

« — Il nous a donné la loi naturelle, dirent les docteurs.

« — Qu'est-ce que la loi naturelle? répondirent les hommes simples. Si cette loi suffit, pourquoi en a-t-il donné d'autres? si elle ne suffit pas, pourquoi l'a-t-il donnée imparfaite?

« — Ses jugemens sont des mystères, reprirent les docteurs; et sa justice n'est pas comme celle des hommes.

« — Si sa justice, répliquèrent les hommes simples, n'est pas comme la nôtre, quel moyen avons-nous d'en juger, et, de plus, pourquoi toutes ces lois, et quel est le but qu'elles se proposent?

« — De vous rendre plus heureux, reprit un docteur, en vous rendant meilleurs et plus vertueux : c'est pour apprendre aux hommes à user de ses bienfaits, et à ne point se nuire entre eux, que Dieu s'est manifesté par tant d'oracles et de prodiges.

« — En ce cas, dirent les hommes simples, il n'est pas besoin de tant d'études ni de raisonnemens : montrez-nous quelle est la religion qui remplit le mieux le but qu'elles se proposent toutes. »

Aussitôt, chacun des groupes vantant sa morale, et la préférant à toute autre, il s'éleva de culte à culte une nouvelle dispute plus violente. « C'est nous, dirent les musulmans, qui possédons la morale par excellence, qui enseignons toutes les vertus utiles aux hommes et agréables à Dieu. Nous professons la *justice*, le *désintéressement*, le *dévoûment à la providence*, la *charité pour*

nos frères, l'*aumône*, la *résignation;* nous *ne tourmentons point les âmes par des craintes superstitieuses;* nous *vivons sans alarmes* et nous *mourons sans remords.*

« — Comment osez-vous, répondirent les prêtres chrétiens, parler de morale, vous dont le chef a pratiqué la licence et prêché le scandale? vous dont le premier précepte est l'homicide et la guerre? Nous en prenons à témoin l'expérience: depuis douze cents ans votre zèle fanatique n'a cessé de répandre chez les nations le trouble et le carnage; et si aujourd'hui l'Asie, jadis florissante, languit dans la barbarie et l'anéantissement, c'est à votre doctrine qu'il en faut attribuer la cause; à cette doctrine ennemie de toute instruction, qui, d'un côté, sanctifiant l'ignorance et consacrant le despotisme le plus absolu dans celui qui commande, de l'autre imposant l'obéissance la plus aveugle et la plus passive à ceux qui sont gouvernés, a engourdi toutes les facultés de l'homme, étouffé toute industrie, et plongé les nations dans l'abrutissement.

« Il n'en est pas ainsi de notre morale sublime et céleste; c'est elle qui a retiré la terre de sa barbarie primitive, des superstitions insensées ou cruelles de l'idolâtrie, des sacrifices humains (84), des orgies honteuses des mystères païens; qui a épuré les mœurs, proscrit les incestes, les adultères, policé les nations sauvages, fait disparaître l'esclavage, introduit des vertus nouvelles et inconnues, la *charité* pour les hommes, leur *éga-*

lité devant Dieu, le pardon, l'oubli des injures, la répression de toutes les passions, le mépris des grandeurs mondaines : en un mot, une vie toute simple et toute spirituelle.

« — Nous admirons, répliquèrent les musulmans, comment vous savez allier cette charité, cette douceur évangélique, dont vous faites tant d'ostentation, avec les injures et les outrages dont vous blessez sans cesse votre *prochain*. Quand vous inculpez si gravement les mœurs du grand homme que nous révérons, nous pourrions trouver des représailles dans la conduite de celui que vous adorez ; mais dédaignant de tels moyens, et nous bornant au véritable objet de la question, nous soutenons que votre morale évangélique n'a point la perfection que vous lui attribuez ; qu'il n'est point vrai qu'elle ait introduit dans le monde des vertus inconnues, nouvelles ; et par exemple, cette *égalité des hommes devant Dieu*, cette *fraternité* et cette *bienveillance* qui en sont la suite, étaient des dogmes formels de la secte des *hermétiques* ou *samanéens*, dont vous descendez. Et quant au pardon des injures, les païens même l'avaient enseigné ; mais, dans l'extension que vous lui donnez, loin d'être une vertu, il devient une immoralité, un vice. Votre précepte si vanté de tendre *une joue après l'autre* n'est pas seulement contraire à tous les sentimens de l'homme, il est encore opposé à toute idée de justice ; il enhardit les méchans par l'impunité ; il avilit les bons par la servitude ; il livre le monde au désordre, à la

tyrannie ; il dissout la société ; et tel est l'esprit véritable de votre doctrine : vos Évangiles dans leurs préceptes et leurs paraboles, ne représentent jamais *Dieu* que comme un *despote* sans règle d'équité ; c'est un père partial, qui traite un *enfant débauché*, *prodigue*, avec plus de faveur que ses autres enfans respectueux et de bonnes mœurs ; c'est un maître capricieux, qui donne le *même salaire* aux ouvriers qui ont travaillé une heure et à ceux qui ont fatigué pendant toute la journée, et *qui préfère les derniers venus aux premiers* : partout c'est une morale *misanthropique*, *anti-sociale*, qui dégoûte les hommes de la vie, de la société, et ne tend qu'à faire des ermites et des célibataires.

« Et, quant à la manière dont vous l'avez pratiquée, nous en appelons à notre tour au témoignage des faits : nous vous demandons si c'est la *douceur évangélique* qui a suscité vos interminables guerres de sectes, vos persécutions atroces de prétendus *hérétiques*, vos croisades contre l'*arianisme*, le *manichéisme*, le *protestantisme*, sans parler de celles que vous avez faites contre nous, et vos associations sacriléges, encore subsistantes, d'hommes assermentés pour les continuer (85). Nous vous demandons si c'est la *charité évangélique* qui vous a fait exterminer les peuples entiers de l'Amérique, anéantir les empires du Mexique et du Pérou ; qui vous fait continuer de dévaster l'Afrique, dont vous vendez les habitans comme des animaux, malgré votre *abolition de l'escla-*

vage ; qui vous fait ravager l'Inde, dont vous usurpez les domaines ; enfin, si c'est elle qui, depuis trois siècles, vous fait troubler dans leurs foyers les peuples des trois continens, dont les plus prudens, tels que le Chinois et le Japonais, ont été contraints de vous chasser pour éviter vos fers et recouvrer la paix intérieure. »

Et à l'instant les brahmes, les rabbins, les bonzes, les chamans, les prêtres des îles Moluques et des côtes de la Guinée, accablant les docteurs chrétiens de reproches : « Oui, s'écrièrent-ils, ces hommes sont des brigands, des hypocrites, qui prêchent la *simplicité* pour surprendre la *confiance ;* l'*humilité*, pour *asservir* plus facilement ; la *pauvreté*, pour s'approprier *toutes les richesses :* ils promettent un *autre monde*, pour mieux *envahir celui-ci ;* et, tandis qu'ils vous parlent de *tolérance* et de *charité*, ils brûlent au nom de *Dieu* les hommes qui ne l'adorent pas comme eux.

« — Prêtres menteurs, répondirent des missionnaires, c'est vous qui abusez de la crédulité des nations ignorantes pour les subjuguer ; c'est vous qui, de votre ministère, faites un art d'imposture et de fourberie : vous avez converti la religion en un négoce d'avarice et de cupidité. Vous feignez d'être en communication avec des esprits, et ils ne rendent pour oracles que vos volontés ; vous prétendez lire dans les astres, et le destin ne décrète que vos désirs ; vous faites parler des idoles, et les dieux ne sont que les instrumens de vos pas-

sions ; vous avez inventé les sacrifices et les libations pour attirer à vous le lait des troupeaux, la graisse et la chair des victimes, et, sous le manteau de la piété, vous dévorez les offrandes des dieux, *qui ne mangent point*, et la substance des peuples, *qui travaillent*.

« — Et vous, répliquèrent les brahmes, les bonzes, les chamans, vous vendez aux vivans crédules de vaines prières pour les âmes des morts ; avec vos *indulgences* et vos *absolutions*, vous vous êtes arrogé la puissance et les fonctions de Dieu même ; et faisant un trafic de ses grâces et de ses pardons, vous avez mis le ciel à l'encan, et fondé, par votre système d'expiation, un tarif de crimes (86), qui a perverti toutes les consciences.

« — Ajoutez, dirent les imans, que ces hommes ont inventé la plus profonde des scélératesses : l'obligation absurde et impie de leur raconter les secrets les plus intimes des actions, des pensées, des *velléités* (la confession) ; en sorte que leur curiosité insolente a porté son inquisition jusque dans le sanctuaire sacré du lit nuptial (87), dans l'asile inviolable du cœur. »

Alors de reproche en reproche, les docteurs des différens cultes commencèrent à révéler tous les délits de leur ministère, tous les vices cachés de leur état ; et il se trouva que chez tous les peuples l'*esprit des prêtres*, leur *système de conduite*, leurs *actions*, leurs *mœurs*, étaient absolument les mêmes ;

Que partout ils avaient composé des *associa-*

tions secrètes, des *corporations ennemies* du reste de la société (88) ;

Que partout ils s'étaient *attribué* des *prérogatives*, des *immunités*, au moyen desquelles ils vivaient à l'abri de tous les fardeaux des autres classes ;

Que partout ils n'essuyaient ni les fatigues du laboureur, ni les dangers du militaire, ni les revers du commerçant ;

Que partout ils vivaient célibataires, afin de s'épargner jusqu'aux embarras domestiques ;

Que partout, sous le manteau de la *pauvreté*, ils trouvaient le secret d'être riches et de se procurer toutes les jouissances ;

Que, sous le nom de *mendicité*, ils percevaient des *impôts* plus forts que les princes ;

Que, sous celui de dons et offrandes, ils se procuraient des revenus certains et exempts de frais ;

Que, sous celui de *recueillement* et de *dévotion*, ils vivaient dans l'oisiveté et dans la licence ;

Qu'ils avaient fait de l'*aumône* une vertu, afin de vivre tranquillement du travail d'autrui ;

Qu'ils avaient inventé des cérémonies du culte, afin d'attirer sur eux le respect du peuple, en jouant le rôle des dieux dont ils se disaient les *interprètes* et les *médiateurs*, pour s'en attribuer toute la puissance ; que, dans ce dessein, selon les lumières ou l'ignorance des peuples, ils s'étaient faits tour à tour *astrologues*, *tireurs d'horoscopes*, *devins*, *magiciens* (88), *nécromanciens*,

charlatans, *médecins*, *courtisans*, *confesseurs* de princes, toujours tendant au but de gouverner pour leur propre avantage;

Que tantôt ils avaient élevé le pouvoir des rois et consacré leurs personnes pour s'attirer leurs faveurs ou participer à leur puissance;

Et que tantôt ils avaient prêché le *meurtre* des *tyrans* (se réservant de spécifier la tyrannie), afin de se venger de leurs mépris ou de leur désobéissance;

Que toujours ils avaient appelé *impiété* ce qui nuisait à leurs intérêts; qu'ils résistaient à toute instruction publique, pour exercer le monopole de la science; qu'enfin, en tout temps, en tout lieu, ils avaient trouvé le secret de vivre en paix au milieu de l'anarchie qu'ils causaient; en sûreté sous le despotisme qu'ils favorisaient; en repos au milieu du travail qu'ils prêchaient; dans l'abondance au sein de la disette; et cela, en exerçant le commerce singulier de *vendre des paroles et des gestes* à des gens crédules, qui les paient comme des denrées du plus grand prix (90).

Alors les peuples, saisis de fureur, voulurent mettre en pièces les hommes qui les avaient abusés; mais le législateur, arrêtant ce mouvement de violence, et s'adressant aux chefs et aux docteurs : « Quoi! leur dit-il, instituteurs des peuples, est-ce donc ainsi que vous les avez trompés? »

Et les prêtres troublés répondirent : « O lé-

gislateur ! nous sommes hommes ; et *les peuples sont si superstitieux !* ils ont eux-mêmes provoqué nos erreurs. »

Et les rois dirent : « O législateur ! les peuples sont si *serviles* et si *ignorans !* eux-mêmes se sont prosternés devant le joug, qu'à peine nous osions leur montrer. »

Alors le législateur se tournant vers les peuples : « Peuples ! leur dit-il, souvenez-vous de ce que vous venez d'entendre : ce sont deux *profondes vérités.* Oui, vous-mêmes causez les maux dont vous vous plaignez ; c'est vous qui encouragez les tyrans par une lâche adulation de leur puissance, par un engouement imprudent de leurs fausses bontés, par l'avilissement dans l'obéissance, par la licence dans la liberté, par l'accueil crédule de toute imposture : sur qui punirez-vous les fautes de votre ignorance et de votre cupidité ? »

Et les peuples interdits demeurèrent dans un morne silence.

CHAPITRE XXIV.

SOLUTION DU PROBLÈME DES CONTRADICTIONS.

Et le législateur, reprenant la parole, dit : « O nations ! nous avons entendu les débats de vos opinions ; et les dissentimens qui vous partagent nous ont fourni plusieurs réflexions, et nous présentent plusieurs questions à éclaircir et à vous proposer.

« D'abord, considérant la diversité et l'opposition des croyances auxquelles vous êtes attachés, nous vous demandons sur quels motifs vous en fondez la persuasion : est-ce par un choix réfléchi que vous suivez l'étendard d'un prophète plutôt que celui d'un autre ? Avant d'adopter telle doctrine plutôt que telle autre, les avez-vous d'abord comparées ? en avez-vous fait un mûr examen ? ou bien ne les avez-vous reçues que du hasard de la naissance, que de l'empire de l'habitude et de l'éducation ? Ne naissez-vous pas chrétiens sur les bords du Tibre, musulmans sur ceux de l'Euphrate, idolâtres aux rives de l'Indus, comme vous naissez blonds dans les régions froides, et brûlés sous le soleil africain ? Et si vos opinions sont l'effet de votre position fortuite sur la terre, de la parenté, de l'imita-

tion, comment le hasard vous devient-il un motif de conviction, un argument de vérité ?

« En second lieu, lorsque nous méditons sur l'exclusion respective et l'intolérance arbitraire de vos prétentions, nous sommes effrayé des conséquences qui découlent de vos propres principes. Peuples ! qui vous dévouez tous réciproquement aux traits de la colère céleste, supposez qu'en ce moment l'*Être universel* que vous révérez descendît des cieux sur cette multitude, et qu'investi de toute sa puissance il s'assît sur ce trône pour vous juger tous ; supposez qu'il vous dît : « Mortels ! c'est votre propre justice que je « vais exercer sur vous. Oui, de tant de cultes « qui vous partagent, un seul aujourd'hui sera « préféré ; tous les autres, toute cette multitude « d'étendards, de peuples, de prophètes, seront « condamnés à une perte éternelle ; et ce n'est « point assez.... parmi les sectes du *culte choisi*, « une seule peut me plaire, et toutes les autres « seront condamnées ; mais ce n'est point encore « assez : de ce petit groupe réservé il faut que « j'exclue tous ceux qui n'ont pas rempli les con- « ditions qu'imposent ses préceptes : ô hommes ! « à quel petit nombre d'*élus* avez-vous borné « votre race ! à quelle pénurie de bienfaits ré- « duisez-vous mon immense bonté ! à quelle so- « litude d'admirateurs condamnez-vous ma gran- « deur et ma gloire ! »

Et le législateur se levant : « N'importe ; vous l'avez voulu ; peuples ! voilà l'urne où vos noms

sont placés : un seul sortira.... Osez tirer cette loterie terrible..... » Et les peuples, saisis de frayeur, s'écrièrent : « *Non, non ;* nous sommes *tous frères, tous égaux ;* nous ne pouvons nous condamner. »

Alors le législateur, s'étant rassis, reprit : « O hommes ! qui disputez sur tant de sujets, prêtez une oreille attentive à un problème que vous m'offrez, et que vous devez résoudre vous-mêmes. » Et les peuples ayant prêté une grande attention, le législateur leva un bras vers le ciel; et montrant le soleil : « Peuples, dit-il, ce soleil qui vous éclaire vous paraît-il carré ou triangulaire ? — Non, répondirent-ils unanimement, il est rond. »

Puis, prenant la balance d'or qui était sur l'autel : « Cet or que vous maniez tous les jours est-il plus pesant qu'un même volume de cuivre ? — Oui, répondirent unanimement tous les peuples, l'or est plus pesant que le cuivre. »

Et le législateur prenant l'épée : « Ce fer est-il moins dur que du plomb ? — Non, dirent les peuples. »

« Le sucre est-il doux et le fiel amer ?—Oui.

« Aimez-vous tous le plaisir, et haïssez-vous la douleur ? — Oui.

« Ainsi vous êtes tous d'accord sur ces objets et sur une foule d'autres semblables.

« Maintenant, dites ! y a-t-il un gouffre au centre de la terre, et des habitans dans la lune ? »

A cette question, ce fut une rumeur univer-

selle ; et, chacun y répondant diversement, les uns disaient *oui*, d'autres disaient *non ;* ceux-ci, que *cela était probable ;* ceux-là, que la question était *oiseuse*, *ridicule ;* et d'autres, que *cela était bon à savoir :* et ce fut une discordance générale.

Après quelque temps, le législateur ayant rétabli le silence : « Peuples, dit-il, expliquez-nous ce problème. Je vous ai proposé plusieurs questions, sur lesquelles vous avez tous été d'accord, sans distinction de race ni de secte : *hommes blancs*, *hommes noirs*, sectateurs de Mahomet ou de Moïse, adorateurs de Boudda ou de Iêsous, vous avez tous fait la même réponse. Je vous en propose une autre, et vous êtes tous discordans! *Pourquoi cette unanimité dans un cas, et cette discordance dans un autre* ? »

Et le groupe des hommes simples et sauvages, prenant la parole, répondit : « La raison en est simple : dans le premier cas, nous *voyons*, nous *sentons* les objets ; nous en parlons par sensation : dans le second, ils sont hors de la portée de nos sens ; nous n'en parlons que par conjecture.

« — Vous avez résolu le problème, dit le législateur ; ainsi votre propre aveu établit cette première vérité :

« *Que toutes les fois que les objets peuvent être soumis à vos sens, vous êtes d'accord dans votre prononcé ;*

« *Et que vous ne différez d'opinion, de sentiment, que quand les objets sont absens et hors de votre portée.*

« Or, de ce premier fait en découle un second, également clair et digne de remarque. De ce que vous êtes d'accord sur ce que vous connaissez avec certitude, il s'ensuit que *vous n'êtes discordans que sur ce que vous ne connaissez pas bien, sur ce dont vous n'êtes pas assurés;* c'est-à-dire *que vous vous disputez, que vous vous querellez, que vous vous battez pour ce qui est incertain, pour ce dont vous doutez.* O hommes! n'est-ce pas la folie?

« Et n'est-il pas alors démontré que ce n'est point pour la vérité que vous contestez; que ce n'est point sa cause que vous défendez, mais celle de vos affections, de vos préjugés; que ce n'est point l'objet tel qu'il est en lui que vous voulez prouver, mais l'objet tel que vous le voyez; c'est-à-dire que vous voulez faire prévaloir non pas l'évidence de la chose, mais l'opinion de votre personne, votre manière de voir et de juger. C'est une puissance que vous voulez exercer, un intérêt que vous voulez satisfaire, une prérogative que vous vous arrogez; c'est la lutte de votre vanité. Or, *comme chacun de vous, en se comparant à tout autre, se trouve son égal, son semblable*, il résiste par le sentiment d'un *même droit*. Et vos disputes, vos combats, votre intolérance, sont l'effet de ce droit que vous vous déniez, et de la conscience inhérente de votre inégalité.

« Or, le seul moyen d'être d'accord est de revenir à la nature, et de prendre pour arbitre et régulateur l'ordre de choses qu'elle-même a posé;

et alors votre accord prouve encore cette autre vérité :

« *Que les êtres réels ont en eux-mêmes une manière d'exister identique, constante, uniforme, et qu'il existe dans vos organes une manière semblable d'en être affectés.*

« *Mais en même temps, à raison de la mobilité de ces organes par votre volonté*, vous pouvez concevoir des affections différentes, et vous trouver avec les mêmes objets dans des rapports divers; en sorte que vous êtes à leur égard comme *une glace réfléchissante, capable de les rendre tels qu'ils sont en effet, mais capable aussi de les défigurer et de les altérer.*

« D'où il suit que, *toutes les fois que vous percevez les objets tels qu'ils sont, vous êtes d'accord entre vous et avec eux-mêmes ; et cette similitude entre vos sensations et la manière dont existent les êtres*, est ce qui constitue pour vous leur *vérité.*

« Qu'au contraire, toutes les fois que vous différez d'opinions, *votre dissentiment* est la *preuve* que vous ne *représentez pas les objets tels qu'ils sont, que vous les changez.*

« Et de là se déduit encore, *que les causes de vos dissentimens n'existent pas dans les objets eux-mêmes, mais dans vos esprits*, dans la manière dont vous *percevez* ou dont vous jugez.

« Pour établir l'*unanimité d'opinion*, il faut donc préalablement bien établir la *certitude*, bien constater *que les tableaux que se peint l'esprit*

sont exactement ressemblans à leurs modèles ; qu'il réfléchit les objets correctement tels qu'ils existent. Or, cet effet ne peut s'obtenir qu'autant que ces objets peuvent être rapportés au témoignage et soumis à l'examen des sens. Tout ce qui ne peut subir cette épreuve, est par là même impossible à juger; il n'existe à son égard aucune règle, aucun terme de comparaison, aucun moyen de certitude.

« D'où il faut conclure que, pour *vivre en concorde et en paix*, il faut consentir à ne point prononcer sur de tels objets, à ne leur attacher aucune importance; en un mot, qu'*il faut tracer une ligne de démarcation entre les objets vérifiables* et ceux *qui ne peuvent être vérifiés*, et séparer, d'une barrière inviolable, le *monde des êtres fantastiques* du *monde des réalités*, c'est-à-dire qu'il faut *ôter tout effet civil aux opinions théologiques et religieuses.*

« Voilà, ô peuples! le but que s'est proposé une grande nation affranchie de ses fers et de ses préjugés; voilà l'ouvrage que nous avions entrepris sous ses regards et par ses ordres, quand vos rois et vos prêtres sont venus le troubler... O rois et prêtres! vous pouvez suspendre encore quelque temps la publication solennelle des lois de la nature; mais il n'est plus en votre pouvoir de les anéantir ou de les renverser. »

Alors un cri immense s'éleva de toutes les parties de l'assemblée; et l'universalité des peuples, par un mouvement unanime, témoignant son ad-

hésion aux paroles du législateur : « Reprenez, lui dirent-ils, votre saint et sublime ouvrage, et portez-le à sa perfection ! Recherchez les lois que la nature a posées en nous pour nous diriger, et dressez-en l'authentique et immuable code ; mais que ce ne soit plus pour une seule nation, pour une seule famille, que ce soit pour nous tous sans exception ! Soyez *le législateur de tout le genre humain*, ainsi que vous serez l'*interprète de la même nature ;* montrez-nous la ligne qui sépare le *monde des chimères* de *celui des réalités ;* et enseignez-nous, après tant de religions et d'erreurs, *la religion de l'évidence et de la vérité !* »

Alors, le législateur ayant repris la recherche et l'examen des attributs physiques et constitutifs de l'homme, des mouvemens et des affections qui le régissent dans l'état *individuel* et *social*, développa en ces mots les lois sur lesquelles la nature elle-même a fondé son bonheur.

NOTES

SERVANT D'ÉCLAIRCISSEMENS ET D'AUTORITÉS A DIVERS PASSAGES DU TEXTE.

(1) Page 5. (*Le fil de la Sérique.*) C'est-à-dire la *soie*, originaire du pays montueux où se termine la *grande muraille*, pays qui paraît avoir été le berceau de l'empire chinois, connu des Latins sous le nom de *Regio-Serarum*, *Serica*.

(2) *Ibidem.* (*Les tissus de Kachemire.*) C'est-à-dire les châles, qu'Ézéchiel, cinq siècles avant notre ère, paraît avoir désignés sous le nom de *choud-choud*.

(3) Page 21. (*La presqu'île trop célèbre de l'Inde.*) Quel bien véritable le commerce de l'Inde, entièrement composé d'objets de luxe, procure-t-il à la masse d'une nation? quels sont ses effets, sinon d'en exporter, par une marine dispendieuse en hommes, des matières de besoin et d'utilité, pour y importer des denrées inutiles, qui ne servent qu'à marquer mieux la distinction du riche et du pauvre? et quelle masse de superstition l'Inde n'a-t-elle pas ajoutée à la superstition générale?

(4) Page 22. (*Voilà Thèbes aux cent palais.*) L'expédition française en Égypte a prouvé que Thèbes, divisée en quatre ou cinq cités, sur les deux bords du Nil, ne put

avoir les cent portes dont parle Homère. (*Voy.* le tome II de la commission d'Égypte.) L'historien Diodore de Sicile avait déjà indiqué la cause de l'erreur, en observant que le mot oriental *porte*, signifiait aussi *palais* (à cause du vestibule public qui en forme toujours l'entrée), et cet auteur semble avoir saisi la cause de cette tradition grecque, quand il ajoute : « Depuis Thèbes jusqu'à Memphis, il a « existé le long du fleuve cent vastes écuries royales, dont « on voit encore les ruines, et qui contenaient chacune « deux cents chevaux (pour le service du monarque) : » tous ces nombres sont exactement ceux d'Homère. (Voyez *Diodore de Sicile*, liv. I, sect. II, §. des *premiers rois d'Égypte.*) Le nom d'*Éthiopiens* appliqué ici aux *Thébains* est justifié par l'exemple d'Homère, et par la peau réellement noire de ces peuples. Les expressions d'Hérodote, lorsqu'il dit que les *Égyptiens* avaient la *peau noire* et les *cheveux crépus*, d'accord avec la tête du sphinx des pyramides, ont pu et dû faire croire à l'*auteur* du *Voyage en Syrie* que cet ancien peuple fut de race *nègre*; mais tout ce que l'expédition française a fait connaître de momies et de têtes sculptées est venu démentir cette idée; et le voyageur, docile aux leçons des faits, a délaissé son opinion, avec plusieurs autres qu'il avait consignées dans un mémoire chronologique, composé à l'âge de vingt-deux ans, et qui, mal à propos, occupe une place dans l'Encyclopédie in-4°, tome III des *Antiquités*. L'expérience et l'étude lui ont procuré le mérite de se redresser lui-même sur bien des points, dans un dernier ouvrage publié à Paris, en 1814 et 1815, sous le titre de *Recherches nouvelles sur l'Histoire ancienne*, 2 vol. in-8°. (*Voyez* le tome II, pour les Égyptiens.)

(5) Page 23. (*Ici étaient ces ports indumèens.*) Les villes d'*Aïlah* et d'*Atsiom Gaber*, d'où les Juifs de Salo-

mon, guidés par les *Tyriens* de *Hiram*, partaient pour se rendre à *Ophir*, lieu inconnu sur lequel on a beaucoup écrit, mais qui paraît avoir laissé sa trace dans *Ofor*, canton arabe, à l'entrée du golfe Persique. (*Voy*. à ce sujet les *Recherches nouvelles*, citées ci-dessus, tome I, et le *Voyage en Syrie*, tome II.)

(6) Page 47. (*Ainsi, parce qu'un homme fut plus fort, cette inégalité, accident de la nature, fut prise pour sa loi.*) Presque tous les anciens philosophes et politiques ont établi en principe et en dogme, que les *hommes naissent inégaux ; que la nature a creé les uns pour être libres, les autres pour être esclaves.* Ce sont les expressions positives d'Aristote dans sa *Politique*, et de Platon, appelé *divin*, sans doute dans le sens des rêveries mythologiques qu'il a débitées. Le *droit du plus fort* a été le *droit des gens* de tous les anciens peuples, des Gaulois, des Romains, des Athéniens ; et c'est de là précisément que sont dérivés les grands désordres politiques et les crimes publics des nations.

(7) Page 48. (*Et le despotisme paternel fonda le despotisme politique.*) Qu'est-ce qu'une famille? C'est la *portion* élémentaire dont se compose le grand corps appelé *nation*. L'esprit de ce grand corps n'est que la somme de ses fractions ; telles les mœurs de la famille, telles celles du tont. Les grands vices de l'Asie sont, 1°. le *despotisme* paternel ; 2°. la polygamie, qui démoralise toute la maison, et qui, chez les rois et les princes, cause le massacre des frères à chaque succession, et ruine le peuple en apanages ; 3°. le défaut de propriété des biens-fonds, par le droit tyrannique que s'arroge le despote ; 4°. l'inégalité de partage entre les enfans ; 5°. le droit abusif de tester ; 6°. et l'exclusion donnée aux femmes dans l'héritage. Changez ces lois, vous changerez l'Asie.

(8) Page 51. (*L'autre, effet de l'égoïsme, que tendant toujours à concentrer le pouvoir en une seule main.*) Il est très remarquable que la marche constante des sociétés a été dans ce sens, que commençant toutes par un état anarchique ou *démocratique,* c'est-à-dire par une grande division des pouvoirs, elles ont ensuite passé à l'*aristocratie,* et de l'aristocratie à la monarchie. De ce fait historique il résulterait que ceux qui *constituent des États sous la forme démocratique,* les destinent à subir tous les troubles qui doivent amener la *monarchie;* mais il faudrait en même temps prouver que les *expériences sociales* sont déjà épuisées pour l'espèce humaine, et que ce mouvement spontané n'est pas l'effet même de son ignorance et de ses habitudes.

(9) Page 53. (*Sous prétexte de religion, leur orgueil fonda des temples, dota des prêtres oiseux, bâtit pour de vains squelettes d'extravagans tombeaux, mausolées et pyramides.*) Le savant Dupuis n'a pu croire que les pyramides fussent des tombeaux; mais, outre le témoignage positif des historiens, lisez ce que dit Diodore de l'importance religieuse et superstitieuse que tout Égyptien attachait à bâtir sa *demeure éternelle,* lib. I.

« Pendant vingt ans, dit Hérodote, cent mille hommes travaillèrent chaque jour à bâtir la pyramide du roi égyptien *Cheops.* » Supposons par an seulement trois cents jours, à cause du *sabbat,* ce sera 30 millions de journées de travail en une année, et 600 millions de journées en vingt ans; à 15 sous par jour, ce sera 450 millions de francs perdus sans aucun produit ultérieur. — Avec cette somme, si ce roi eût fermé l'isthme de Suez d'une *forte muraille,* comme celle de la *Chine,* la destinée de l'Égypte eût été tout autre; les invasions étrangères eussent été arrêtées, anéanties, et les Arabes du désert n'eussent ni conquis ni

vexé ce pays. — *Travaux stériles!* que de milliards perdus à mettre pierre sur pierre, en forme de *temples* et *d'églises.* Les alchimistes changent les *pierres en or;* les architectes changent l'or en pierres. Malheur aux rois (comme aux bourgeois) qui livrent leur bourse à ces deux classes d'empiriques!

(10) Page 65. (*A prononcer immédiatement* Aûm.) Ce mot, pour le sens, et presque pour le son, ressemble à l'*Aeuum* (ævum) des Latins, l'*éternité,* le *temps sans bornes.* Selon les Indiens, ce mot est l'emblème de la divinité tripartite : *A* désigne *Brahma* (le temps passé, qui a créé); *U, Vichenou* (le temps présent, qui conserve); *M, Chiven* (le temps futur, qui détruira).

(11) *Ibid.* (*S'il faut commencer par le coude.*) C'est un des grands points de schisme entre les partisans d'Omar et ceux d'Ali. Supposons que deux musulmans se rencontrent en voyage, et qu'ils s'abordent fraternellement; l'heure de la prière venue, l'un commence l'ablution par le bout des doigts, l'autre par le coude, et les voilà ennemis à mort. En d'autres pays, qu'un homme veuille manger de la viande tel jour plutôt que tel autre, ce sera ici un cri d'indignation. Quel nom donner à de telles folies?

(12) Page 75. (*La horde des Oguzians.*) Avant que les Turcs eussent pris le nom de leur chef Othman Ier, ils portaient celui d'*Oguzians;* et c'est sous cette dénomination qu'ils furent chassés de la Tartarie par Gengiz, et vinrent des bords du *Gihoun* s'établir dans l'Anadoli.

(13) Page 80. (*Qu'il régnait de peuple à peuple... des haines implacables.*) Lisez l'histoire des guerres de Rome et de Carthage, de Sparte et de Messène, d'Athènes

et de Syracuse, des Hébreux et des Phéniciens; et voilà cependant ce que l'antiquité vante de plus policé!

(14) Page 88. (*Le Chinois avili par le despotisme du bambou.*) Les Jésuites se sont efforcés de peindre sous de belles couleurs le gouvernement chinois; aujourd'hui l'on sait que c'est un pur despotisme oriental (entravé par le vice d'une langue et surtout *d'une écriture mal construites*). Le peuple chinois est pour nous la preuve que dans l'antiquité, jusqu'à l'invention de l'écriture alphabétique, l'esprit humain eut beaucoup de peine à se déployer, comme, avant les chiffres arabes, on avait beaucoup de peine à compter. Tout dépend des méthodes : on ne changera la Chine qu'en changeant sa langue.

(15) Page 96. (*Reconnaissez l'autorité* légitime.) Pour apprécier le sens du mot *légitime,* il faut remarquer qu'il vient du latin *legi-intimus, intrinsèque à la loi,* écrit en elle. Si donc la loi est faite par le *prince seul,* le prince seul se fait lui-même légitime : alors il est purement despote; sa volonté est la *loi.* Ce n'est pas là ce qu'on veut dire : car le même droit serait acquis à tout pouvoir qui le renverserait. Qu'est-ce que la *loi* (source du droit)? Le latin va encore nous le dire : le radical *leg-ere,* lire, *lectio,* a fait *lex, res lecta, chose lue :* cette chose lue est un *ordre de faire ou de ne pas faire telle action désignée,* et ce, sous la condition d'une *peine* ou d'une *récompense* attachée à l'*observation* ou à l'*infraction.* Cet *ordre est lu* à ceux qu'il concerne, afin qu'ils n'en ignorent. Il a été *écrit,* afin d'être lu sans altération : tel est le sens, et telle fut l'origine du mot *loi.* De là les diverses épithètes dont il est susceptible : *loi sage, loi absurde, loi juste, loi injuste,* selon l'effet qu'il en résulte : et c'est cet effet qui caractérise le pouvoir d'où elle émane. Or, dans l'état so-

cial, dans le gouvernement des hommes, qu'est-ce que le *juste* et l'*injuste?* 1°. Le juste est de maintenir ou de rendre à chaque individu ce qui lui appartient : par conséquent, d'abord la vie qu'il tient d'un *pouvoir au-dessus de tout ;* 2°. l'usage des sens et des facultés qu'il tient de ce même pouvoir ; 3°. la jouissance des fruits de son travail ; et tout cela, en ce qui ne blesse pas les *mêmes* droits en autrui ; car s'il les blesse, il y a *injustice,* c'est-à-dire rupture d'*égalité* et d'*équilibre* d'homme à homme. Or, plus il y a de lésés, plus il y a d'injustice : par conséquent, si, comme il est de fait, ce qu'on appelle le *peuple* compose l'immense majorité d'une nation, c'est l'intérêt, c'est le bien-être de cette majorité qui *constitue* la justice ; ainsi la vérité se trouve dans l'axiome qui a dit : *Salus populi suprema lex esto.* Le *Salut* du peuple, voilà la loi, voilà la *légitimité.* Et remarquez que le *salut* ne veut pas dire la *volonté,* comme l'ont supposé quelques fanatiques : car d'abord le peuple peut se tromper ; puis comment exprimer cette volonté collective et abstraite? l'expérience nous l'a prouvé. *Salus populi!* L'art est de le connaître et de l'effectuer.

(16) Page 103. (*L'idée de justice emporte essentiellement celle d'égalité.*) Les mots retracent eux-mêmes cette connexion : car *æquilibrum, æquitas, æqualitas* sont tous d'une même famille ; et l'idée de l'*égalité* matérielle, de la balance, est le type de toutes ces idées abstraites. La liberté elle-même, bien analysée, n'est encore que la *justice :* car si un homme, parce qu'il est libre, en attaque un autre, celui-ci, par le même droit de liberté, peut et doit le repousser ; le droit de l'un est égal au droit de l'autre : la force peut rompre cet équilibre, mais elle devient injustice et tyrannie de la part du plus bas démocrate, comme de celle du plus haut potentat.

(17) Page 118. (*Et cette religion* (de Mahomet) *n'a cessé d'inonder de sang la terre.*) Lisez l'histoire de l'islamisme par ses propres écrivains, et vous vous convaincrez que toutes les guerres qui ont désolé l'Asie et l'Afrique, depuis Mahomet, ont eu pour cause principale le fanatisme apostolique de sa doctrine. On a calculé que César avait fait périr trois millions d'hommes : il serait curieux de faire le même calcul sur chaque fondateur de religion.

(18) Page 121. (*Et cent autres sectes.*) Lisez à ce sujet le *Dictionnaire des hérésies*, par l'abbé Pluquet, qui en a omis un grand nombre : 2 vol. in-8°, petit caractère.

(19) Page 123. (*Et les Parsis se diviseront.*) Les sectateurs de Zoroastre, nommés *Parsis*, comme descendans des Perses, sont plus connus en Asie sous le nom injurieux de *Gaures* ou *Guèbres*, qui veut dire *infidèles* ; ils y sont ce que sont les juifs en Europe. *Môbed* est le nom de leur *pape* ou *grand-prêtre*. Voyez *Henri Lord*, *Hyde*, et le *Zend-Avesta*, sur les rites de cette religion.

(20) Page 124. (*Brahma... réduit à servir de piédestal au Lingham.*) Voyez le tome 1er, in-4°, du *Voyage de Sonnerat aux Indes*.

(21) Page 125. (*Le Chinois l'adore dans* Fôt.) La langue chinoise n'ayant ni le *B* ni le *D*, ce peuple a prononcé *Fôt* ce que les Indiens et les Persans prononcent *Bodd*, ou *Boùdd* (par *où* bref). *Fôt*, au Pegou, est devenu *Fota* et *Fta*, etc. Ce n'est que depuis peu d'années que l'on commence d'avoir des notions exactes de la doctrine de Boudd et de divers sectaires : nous devons ces notions aux savans anglais, qui, à mesure que leur nation subjugue les peuples de l'Inde, en étudient les religions et les mœurs,

pour les faire connaître. L'ouvrage intitulé *Asiatick Researches* est une collection précieuse en ce genre : on trouve dans le tome VI, page 163, dans le tome VII, page 32 et page 399, trois mémoires instructifs sur les *bouddistes* de *Ceylan* et de *Birmah* ou *Ava*. Un écrivain anonyme, mais qui paraît avoir méditéce sujet, a publié dans l'*Asiatick Journal de* 1816, mois de janvier et suivans, jusqu'en mai, des lettres qui font désirer de plus grands développemens. Nous reviendrons à cet article dans une note du chapitre XXI.

(22) Page 126. (*Le sintoïste nie l'existence.*) Voyez dans Kempfer, la doctrine des sintoïstes, qui est celle d'*Épicure* mêlée à celle des *stoïciens*.

(23) *Ibid.* (*Le Siamois, l'écran talipat à la main.*) C'est une feuille de palmier *latanier;* de là est venu aux bonzes de Siam le nom de *talapoin*. L'usage de cet écran est un *privilége exclusif*.

(24) *Ibid.* (*Le sectateur de Confutzée cherche son horoscope.*) Les sectateurs de Confucius ne sont pas moins adonnés à l'astrologie que les bonzes : c'est la maladie morale de tout l'Orient.

(25) *Ibid.* *Le Dalaï-Lama* ou *l'immense prêtre de La,* est ce que nos vieilles relations appelaient le prêtre *Jean,* par l'abus du mot persan *Djehân,* qui veut dire le *monde*. Ainsi le prêtre *Monde,* le dieu *Monde,* se lient parfaitement.

Dans une expédition récente, les Anglais ont trouvé des idoles des *lamas* qui contenaient des *pastilles sacrées,* de la garde-robe du *grand-prêtre*. On en peut citer pour témoins *Hastings,* et le colonel *Pollier,* qui a péri dans les

troubles d'Avignon. On sera bien étonné d'apprendre que cette idée si révoltante tient à une idée profonde, celle de la *métempsycose*, qu'admettent les *lamas*. Lorsque les Tartares avalent les reliques du *pontife* (comme ils le pratiquent), ils imitent le jeu de l'univers, dont les parties s'absorbent et passent sans cesse les unes dans les autres. C'est le *serpent qui dévore sa queue;* et ce serpent est *Boudd* et le *monde*.

(26) Page 127. (*Qui adorent un serpent dont les porcs sont avides.*) Il arrive souvent que les porcs dévorent des serpens de l'espèce que les nègres adorent, et c'est une grande désolation dans le pays. Le président de Brosses a rassemblé dans son *Histoire des Fétiches*, un tableau curieux de toutes ces folies. (*Voilà le Téleute.*) Les Téleutes, nation tartare, se peignent Dieu portant un vêtement de toutes les couleurs, et surtout des couleurs rouges et vertes; et parce qu'ils les trouvent dans un habit de dragon russe, ils en font la comparaison à ce genre de soldats. Les Égyptiens habillaient aussi le dieu *Monde* d'un habit de toutes couleurs. *Eusèbe, Præp. evang.*, p. 115, lib. III. Les *Téleutes* appellent Dieu *Bou*, ce qui n'est qu'une altération de *Boudd*, le dieu *OEuf et Monde*. (*Voilà le Kamtschadale.*) Consultez à ce sujet l'ouvrage intitulé *Description des peuples soumis à la Russie*, et vous verrez que le tableau n'est point chargé.

(27) Page 142. (*Votre système porte tout entier sur des sens allégoriques.*) Quand on lit les *Pères* de l'Église, et que l'on voit sur quels argumens ils ont élevé l'édifice de la religion, l'on a peine à comprendre tant de crédulité ou de mauvaise foi : mais c'était alors la manie des allégories : les païens s'en servaient pour expliquer les actions de dieux; et les chrétiens ne firent que suivre l'esprit de leur siècle,

en le tournant vers un autre côté. Il serait curieux de publier aujourd'hui de tels livres, ou seulement leurs extraits.

(28) Page 145. (*Les Juifs devinrent nos imitateurs, nos disciples.*) Voyez à ce sujet le tome I[er] des *Recherches nouvelles sur l'Histoire ancienne*, où il est démontré que le *Pentateuque* n'est point l'ouvrage de Moïse : cette opinion était répandue dans les premiers temps du christianisme, comme on le voit dans les *Clémentines*, homélie II, §. 51, et homélie VIII ; mais personne n'avait démontré que le véritable auteur fût le grand-prêtre *Helkias*, l'an 621 avant J.-C.

(29) Page 147. (*Tant de choses analogues au christianisme.*) Les *Parsis* modernes et les *Mithriaques* anciens, qui sont la même chose, ont tous les sacremens des chrétiens, même le *soufflet* de la confirmation. « Le *Prêtre de Mithra*, dit Tertullien, *De Præscriptione*, c. 40, promet la délivrance des péchés par leur *aveu* et par le *baptême ;* et, il m'en souvient bien, *Mithra* marque ses soldats au front (avec le *chrême*, *kouphi* égyptien) ; il célèbre l'*oblation du pain*, l'image de la *résurrection*, et présente la couronne, en menaçant de l'épée, » etc.

Dans ces mystères on éprouvait l'initié par mille terreurs, par la menace du feu, de l'épée, etc., et on lui présentait une couronne, qu'il refusait, en disant : *Dieu est ma couronne.* (*Voyez* cette *couronne* dans la sphère céleste, à côté de *Bootes.*) Les personnages de ces mystères portaient tous des noms d'*animaux constellés*. La messe n'est pas autre chose que la célébration de ces mystères et de ceux d'Éleusis. Le *Dominus vobiscum* est à la lettre la formule de réception *chron-k*, *àm*, *p-ak*. (Voyez *Beausobre, Histoire du Manichéisme*, tome II.)

(30) Page 148. Les *Vedas* ou *Vedams* sont les livres sacrés des Indous, comme les Bibles chez nous. On en compte trois : le *Rick* Veda, le *Yadjour* Veda, et le *Sama* Veda. Ils sont si rares dans l'Inde, que les Anglais ont eu beaucoup de peine à en trouver un original, dont ils ont fait faire une copie déposée au British Muséum. Ceux qui comptent *quatre* Vedas, y comprennent l'*Attar* Veda, qui traite des cérémonies, et qui est perdu. Il y a ensuite des commentaires nommés *Upanishada*, dont l'un a été publié par Anquetil-Duperron, sous le titre de *Oupnekhat*, livre curieux en ce qu'il donne une idée de tous les autres. La date de ces livres passe 25 siècles au-dessus de notre ère; leur contenu prouve que toutes les rêveries des métaphysiciens grecs viennent de l'Inde et de l'Égypte. — Depuis l'an 1788, les savans anglais exploitent dans l'Inde une mine de littérature dont on n'avait aucune idée en Europe, et qui prouve que la civilisation de l'Inde remonte à une très haute antiquité. Après les *Vedas* viennent les *Chastras*, au nombre de six : ils traitent de théologie et de sciences. Puis viennent, au nombre de dix-huit, les *Pouranas*, qui traitent de mythologie et d'histoire. (Voyez le *Bahgouet-guitâ*, *Baga-Vedam*, et l'*Ezour-Vedam*, traduits en français, etc.)

(31) Page 152. (*La doctrine intérieure.*) Les boudistes ont deux doctrines, l'une *publique* et ostensible, l'autre *intérieure* et secrète, précisément comme les prêtres égyptiens. Pourquoi cette différence? demandera-ton. C'est que la doctrine *publique* enseignant les *offrandes*, les *expiations*, les *fondations*, etc., il est *utile* de la prêcher au peuple ; au lieu que l'autre enseignant le *néant* et ne rapportant rien, il convient de ne la faire connaître qu'aux adeptes. On ne peut classer plus évidemment les hommes en *fripons* et en *dupes* !

(32) Page 153. Toute cette cosmogonie des *lamas*, des *bonzes*, et même des brames, comme l'atteste Henri Lord, revient littéralement à celle des anciens Égyptiens. « Les *Égyptiens*, dit Porphyre, *appellent Kneph, l'intel-* « *ligence* ou *cause effectrice* (de l'univers). Ils racontent « que ce dieu rendit par la bouche un *œuf*, duquel fut pro- « duit un autre *dieu*, nommé *Phtha* ou Vulcain (le feu « principe, le soleil), et ils ajoutent que cet *œuf* est le « monde. » (*Eusèbe, Præp. evang.*, page 115.)

« Ils représentent, dit-il ailleurs, le dieu *Kneph*, ou « la cause efficiente, sous la forme d'un homme de couleur « bleu foncé (celle du ciel), ayant en main un sceptre, « portant une ceinture, et coiffé d'un petit *bonnet royal* « *de plumes très légères*, pour marquer combien est *sub-* « *tile* et fugace l'idée de cet être. » Sur quoi j'observerai que *Kneph*, en hébreu, signifie une *aile*, une *plume*; que cette couleur bleue (céleste) se trouve dans la plupart des dieux de l'Inde, et qu'elle est, sous le nom de *narayan*, une de leurs épithètes les plus célèbres.

(33) Page 154. (*Que les lamas ne sont que des manichéens.*) *Voy.* l'*Histoire du Manichéisme*, par Beausobre, qui prouve que ses sectaires furent purement des zoroastriens; ce qui fait remonter l'existence de leurs opinions 1200 ans avant J.-C. Il suit de là que *Boudd Chaucasam* fut encore antérieur, puisque le doctrine *boudiste* se trouve dans les plus anciens livres indiens, dont la date passe 3100 avant notre ère (tel que le *Bahgouet guitá*). Observez d'ailleurs que *Boudd* est la 9e *avatar* ou *incarnation* de *Vichenou*, ce qui le place à l'origine de cette théologie. En outre, chez les Indiens, les Chinois, les Tibétains, etc., *Boudd* est le nom de la planète que nous appelons *Mercure*, et du jour de la semaine consacré à cette planète (le mercredi); cela le remonte à l'origine du calendrier : en même

temps cela nous l'indique primitivement identique à *Hermès,* ce qui étend son existence jusqu'en Égypte. Maintenant remarquez que les prêtres égyptiens racontaient qu'*Hermès mourant* avait dit : « Jusqu'ici j'ai vécu exilé de ma « véritable patrie, j'y retourne : ne me pleurez pas; je « retourne à la céleste patrie où chacun se rend à son tour : « là est Dieu ; cette vie n'est qu'une mort. » Voyez *Chalcidius in Timæum.* Or, cette doctrine est précisément celle des *boudistes anciens,* ou *samanéens ,* des *pythagoriciens* et des *orphiques.* Dans la doctrine d'Orphée, le *dieu monde* est représenté par un *œuf;* dans les idiomes hébreu et arabe, l'œuf se nomme *baidh,* analogue à *Boùdd* (Dieu), et à *Boûd,* en persan , l'*existence, ce qui est* (le monde). Boùdd est encore analogue à *bed vad,* qui, chez les Indiens, signifie *science.* Hermès en était le dieu : il était l'auteur des livres sacrés ou *Vedas* égyptiens. On voit quels rameaux présente et à quelle antiquité tout ceci nous porte : maintenant le prêtre *boudiste* d'*Ava* ajoute, « qu'il est de foi que de temps à autre le ciel envoie sur la terre des *Boudda* pour *amender* les *hommes ,* les *retirer de leurs vices,* et les *remettre en voie de salut.* » Avec un tel dogme répandu dans l'Inde, dans la Perse, dans l'Égypte, dans la Judée, on sent combien les esprits ont dû être disposés dès long-temps à ce que des siècles postérieurs nous offrent.

(34) Page 154. *(Long-temps avant Iésous.)* D'après les notions des savans anglais dans l'Inde, la doctrine de *Boudda* y est très ancienne. L'écrivain anonyme que nous avons cité, page 251 , ligne 4 , cite un traité écrit il y a peu d'années par le chef des prêtres *boudistes d'Ava ,* à la prière de l'évêque catholique de cette ville, qui dit : « Que les *dieux* « qui ont apparu dans le présent monde jusqu'à ce jour, « sont au nombre de quatre; savoir : *Boudda Chaucasam,*

« *Boudda Gonahom, Boudda Gaspa,* et *Boudda Gau-*
« *tama,* duquel la loi règne actuellement ; il obtint la divi-
« nité à trente-cinq ans, et passa à l'immortalité 2362 ans
« (avant la date dudit écrit, qui se passe vers 1805). » Par conséquent, *Gautama* serait mort vers l'an 567 avant l'ère chrétienne, au temps où vivait Kyrus en Perse, et où florissait Pythagore.

2°. D'autre part, des écrivains arabes et persans, cités dans l'Histoire des Huus, tome II, par de Guignes ; dans l'Histoire de la Chine, tome V, in-4°, note de la page 50, et dans la préface de l'*Ezour-Vedam* (Yadjour Veda), placent l'apparition d'un autre *Boudda* à l'année 1027 avant notre ère (ce serait *Gaspa*).

3°. Le *Tableau statistique* de l'empereur mogol *Akbar,* intitulé *Alin Akberi,* traduit par Gladwin, dit, page 433, tome II, que *Boudd* avait disparu 2962 ans avant l'an 40 de cet empereur, c'est-à-dire 1366 avant J.-C. (Ce serait *Gonagom.*)

(35) Page 155. (*Fondé sur l'absence de tout monument authentique.*) « Tout le monde sait, » disait *Faustre,* qui, quoique manichéen, fut un des plus savans hommes du 3e siècle, « tout le monde sait que les Évangiles n'ont été
« écrits ni par J.-C. ni par ses apôtres, mais *long-temps*
« après par des inconnus, qui, jugeant bien qu'on ne les
« croirait pas sur des choses qu'ils n'avaient pas vues, mi-
« rent à la tête de leurs récits des noms d'apôtres ou
« d'hommes apostoliques et contemporains. » Sur cette question, voyez l'*Histoire des Apologistes de la Religion chrétienne,* attribuée à Fréret, mais qui est de Burigny, membre de l'Académie des Inscriptions. *Voyez* aussi Moscheim, *de Rebus christianorum ; Correspondance of Atterbury,* Archbishop, 5 vol in-8°, 1798 ; Toland, *Nazarenus ;* et Beausobre, *Histoire du Manichéisme,* tome I

Il résulte de tout ce qu'on a écrit pour et contre, que l'origine précise du christianisme n'est pas connue ; que les prétendus témoignages de Josèphe (*Antiq. jud.*, lib. XVIII, c. 3) et de Tacite (*Annales*, lib. XV, c. 44), ont été interpolés vers le temps du concile de Nikée, et que personne n'a encore mis en évidence le fait radical, c'est-à-dire l'existence réelle du personnage qui a occasionné le système. Sans cette existence, néanmoins, il serait difficile de concevoir l'apparition du système à son époque connue, encore qu'il ne soit pas sans exemple en histoire de voir des suppositions gratuites et absolues. Pour résoudre ce problème, vraiment curieux et important, il faudrait qu'un esprit doué de sagacité, muni d'instruction, et surtout d'impartialité, profitant des recherches déjà faites, y ajoutât un tableau comparatif de la doctrine des boudistes, et spécialement de la secte de *Samana Goutama*, contemporain de Kyrus ; qu'il examinât quelle fut la facilité des communications de l'Inde avec la Perse et la Syrie, et surtout depuis le règne de Darius Hystaspe, qui, selon Agathias et Ammien, consulta les sages de l'Inde, et introduisit plusieurs de leurs idées chez les mages ; quelle fut encore cette facilité depuis Alexandre, sous les Séleucides, qui entretenaient des relations diplomatiques avec les rois indiens ; il verrait que, par suite de ces communications, le système des samanéens put se répandre de proche en proche jusqu'en Égypte ; qu'il put être la cause déterminante de la corporation des esséniens en Judée, etc. : alors il ne resterait plus qu'à examiner si, toutes choses étant ainsi préparées, l'exaltation générale des esprits n'a pas pu susciter un individu qui aurait rempli le rôle désigné ; soit que lui-même se fût cru et annoncé pour être le *personnage* attendu, soit que ce fût la multitude qui, enthousiasmée de sa conduite, de sa doctrine et de ses prédications, lui en eût attribué l'emploi. Dans l'un et l'autre cas, il serait conforme aux probabilités humaines que des attroupemens populaires eussent excité la surveil-

lance et l'inquiétude du gouvernement romain, et qu'enfin un incident remarquable, tel que l'*entrée* en Jérusalem, eût déterminé le préfet à une mesure de rigueur, à un acte de sévice qui aurait brusquement terminé ce drame (à peu près comme il est raconté), mais qui n'aurait fait qu'accroître l'intérêt pour le personnage regretté, et par là donné lieu à des récits et à des associations dont le résultat cadrerait parfaitement avec l'état de choses qui apparaît ensuite dans l'histoire. Sans doute là où manque son témoignage positif, l'on ne pourrait établir ce qu'on appelle *certitude morale;* mais par l'enchaînement des causes et des effets, on pourrait arriver à un degré de *probabilité* qui en produirait l'effet; puisque d'ailleurs, avec les témoignages les plus positifs, l'histoire n'a jamais de droit qu'aux plus ou moins grandes probabilités.

(36) Page 157. (*Voilà ce qu'a révélé notre Boudah.*) Ce sont les propres termes de *La Loubère,* dans sa Description du royaume de Siam et de la théologie des bonzes. Leurs dogmes, comparés à ceux des anciens philosophes de la Grèce et de l'Italie, retracent absolument tout le système des stoïciens et des épicuriens, mêlé avec des superstitions astrologiques et quelques traits du pythagorisme.

(37) Page 165. (*La barbarie originelle du genre humain.*) C'est le témoignage unanime de toutes les histoires et même des légendes, que les premiers hommes furent partout des sauvages, et que ce fut pour les civiliser et leur apprendre à *faire du pain,* que les dieux se manifestèrent.

(38) *Ibid.* (*N'acquiert d'idées que par l'intermède de ses sens.*) Voilà précisément où ont échoué les anciens, et d'où sont venues leurs erreurs : ils ont supposé

les *idées de Dieu innees*, coéternelles à l'âme, et de là toutes les rêveries développées dans Platon et Yamblique. *Voy.* le *Timée*, le *Phédon*, et *Mysteriis Ægyptiorum*, sect. Ire, chap. 3.

(39) Page 170. (*Le témoignage de tous les anciens monumens.*) Il résulte clairement, dit Plutarque, des *vers d'Orphée* et des livres *sacrés* des Égyptiens et des Phrygiens, que la *théologie* ancienne, non seulement des Grecs, mais en général de tous les peuples, ne fut autre chose qu'un *système de physique, qu'un tableau des opérations de la nature,* enveloppé *d'allégories mystérieuses* et de *symboles énigmatiques*; de manière que la multitude ignorante s'attachât plutôt au sens apparent qu'au sens caché, et que même, dans ce qu'elle comprenait de ce dernier, elle supposât toujours quelque chose de plus profond que ce qui paraissait. *Plutarque, fragment d'un ouvrage perdu, cité dans Eusèbe, Præpar. evang.*, lib. III, c. 1, page 85.

« La plupart des philosophes, dit *Porphyre,* et entre autres *Chæremon* (*qui vécut en Égypte dans le premier siècle de l'ère chrétienne*), ne pensent pas qu'il ait jamais existé d'autre monde que celui que nous voyons; et ils ne reconnaissent pas d'*autres dieux,* de tous ceux qu'allèguent les Égyptiens, que ce qu'on appelle vulgairement les *planètes,* les *signes du zodiaque* et les *constellations*, qui jouent avec eux en aspects (de *lever* et de *coucher*); à quoi ils ajoutent *leurs divisions de signes* en *décans* ou *maîtres du temps,* qu'ils appellent les *chefs forts et puissans,* dont les *noms,* les *vertus curatives* des maladies, les *couchers,* les *levers,* les *présages* de ce qui doit arriver, font la matière des almanachs (c'est-à-dire que les prêtres égyptiens faisaient de véritables almanachs de *Mathieu Laensberg*); car lorsque les prêtres disaient que le soleil était l'*architecte*

de l'univers, Chæremon sentait que tous leurs récits sur *Isis* et *Osiris*, que toutes leurs fables sacrées se rapportaient en partie aux planètes, aux phases de la lune, au cours du soleil, en partie (*aux étoiles de*) l'hémisphère du jour ou de la nuit, au fleuve du Nil, en un mot, à des êtres physiques, naturels, et rien à des êtres *immatériels* et *dépourvus* de corps.... Tous ces philosophes croient que les mouvemens de notre volonté et de nos actions dépendent de ceux des astres, qu'ils en sont dirigés; et ils soumettent tout aux lois d'une *nécessité* (physique) qu'ils appellent *destin* ou *fatum*, supposant une chaîne (de causes et d'effets) qui lie, par je ne sais quel lien, tous les êtres entre eux (depuis l'atome) jusqu'à la puissance supérieure, et à l'influence première de ces *dieux*; en sorte que, soit dans les temples, soit dans les *simulacres* ou *idoles*, ils n'adorent autre chose que *la puissance de la destinée*. » (Porphyre, *Epist. ad Ianebonem.*)

(40) Page 171. (*Exigea la connaissance des cieux.*) Jusqu'à ce jour on a répété, sur l'autorité indirecte de la *Genèse*, que l'astronomie avait été inventée par les *enfans de Noé*. On a raconté gravement que, pâtres errans dans les plaines de *Sennaar*, ils employaient leur désœuvrement à rédiger un système des cieux, comme si des pâtres avaient *besoin* de connaître plus que l'étoile polaire, et comme si le *besoin* n'était pas l'unique motif de toute invention! Si les anciens pasteurs furent si studieux et si habiles, comment arrive-t-il que les modernes soient si ignorans et si négligens? Or, il est de fait que les Arabes du désert ne connaissent pas six constellations, et qu'ils n'entendent pas un mot d'astronomie.

(41) Page 172. (*Des génies auteurs des biens et des maux.*) Il paraît que par le mot *genius* les anciens ont

entendu proprement une *qualité*, une *faculté génératrice*, productive ; car tous les mots de cette famille reviennent à ce sens : *generare*, *genos*, *genesis*, *genus*, *gens*.

« Les Sabéens anciens et modernes, dit Maimonides, reconnaissent un dieu principal, fabricateur du monde et possesseur du ciel ; mais à cause de son éloignement trop grand, ils le pensent inacessible ; et, imitant la conduite du peuple à l'égard des rois, ils emploient auprès de lui pour médiateurs, les *planètes* et leurs *anges*, auxquels ils donnent le titre de princes et de rois, et qu'ils supposent habiter dans ces corps lumineux, comme dans des *palais* ou *tabernacles*, etc. » (*More Nebuchim*, pars III, c. 29.)

(42) Page 173. (*Un sexe tiré du genre et de son appellation.*) Selon qu'un objet se trouva du genre masculin ou féminin dans la langue d'un peuple, le dieu qui porta son nom se trouva mâle ou femelle chez ce peuple. Ainsi les Cappadociens disaient le *dieu Lunus* et la *déesse Soleil*, et ceci présente sans cesse les mêmes êtres sous des formes diverses, dans la mythologie des anciens.

(43) *Ibid.* (*Ce qui contribue à la conservation de soi et de ses semblables.*) A ceci Plutarque ajoute que ces prêtres (égyptiens) ont toujours fait le plus grand cas de la conservation de la santé... et qu'ils la regardent comme une condition nécessaire au service des dieux et à la piété, etc. Voyez *Isis* et *Osiris*, à la fin.

(44) *Ibid.* (*Paraissent remonter au-delà de quinze mille ans.*) L'orateur historien suit ici l'opinion du savant *Dupuis*, qui d'abord en son Mémoire sur l'*Origine des Constellations*, puis dans son grand ouvrage sur l'*Origine de tous les Cultes*, a rassemblé une foule de preuves que jadis

la *balance* était placée à l'équinoxe du printemps, et le *belier* à l'équinoxe d'automne, c'est-à-dire que la *précession* des équinoxes a causé un déplacement de plus de sept signes. L'action de ce phénomène est incontestable : les calculs les plus récens l'évaluent à 50 secondes 12 ou 15 tierces par an : donc chaque degré de signe zodiacal est déplacé et *mis* en *arrière*, en 71 ans 8 ou 9 mois ; donc un signe entier, en 2152 ou 53 ans. Or si, comme il est de fait, le point équinoxial du printemps fut juste au 1er degré du *belier*, l'an 388 avant J.-C. ; c'est-à-dire si, à cette époque, le soleil avait parcouru et mis en arrière tout ce signe, pour entrer dans les *poissons*, qu'il a quittés de nos jours, il s'ensuit qu'il avait quitté le *taureau* 2153 ans auparavant, c'est-à-dire vers l'an 2540 avant J.-C., et qu'il y était entré vers l'an 4692 avant J.-C. Ainsi remontant de signe en signe, le 1er degré du *belier* avait été le point équinoxial d'automne environ 12,912 ans avant l'an 388, c'est-à-dire 13,300 ans avant l'ère chrétienne : ajoutez nos dix-huit siècles, vous avez quinze mille et cent ans, et, de plus, la quantité de temps et de siècles qu'il fallut pour amener les connaissances astronomiques à ce degré d'élévation. Maintenant remarquez que le culte du signe *taureau* joue un rôle principal chez les Égyptiens, les Perses, les Japonais, etc. ; ce qui indique à cette époque une marche commune d'idées chez ces divers peuples. Les cinq ou six mille ans de la Genèse ne font objection que pour ceux qui y croient par éducation. (*Voyez* à ce sujet l'analyse de la Genèse, dans le tome Ier des *Recherches nouvelles sur l'Histoire ancienne ;* voyez aussi l'*Origine des Constellations*, par Dupuis, 1781 ; l'*Origine des Cultes*, en 3 volumes in-4°, 1794 ; et le *Zodiaque chronologique*, in-4°, 1806.)

(45) Page 176. (*Les noms des objets terrestres qui leur*

répondaient.) « Les anciens, dit Maimonides, portant toute « leur attention sur l'agriculture, donnèrent aux étoiles « des noms tirés de leurs occupations pendant l'année. » (*More Neb.*, pars. V.)

(46) Page 177. (*Tel fut le moyen d'appellation.*) Les anciens disaient : *crabiser*, *capriser*, *tortuiser*, comme nous disons, *serpenter*, *coqueter*; tout le langage a été construit sur ce mécanisme.

(47) Page 179. (*En qui la vertu des astres s'était insérée.*) « Les anciens astrologues, dit le plus savant des Juifs (Maimonides), ayant consacré à chaque planète une couleur, un animal, un bois, un métal, un fruit, une plante, ils formaient de toutes ces choses une *figure* ou représentation de l'astre, observant pour cet effet de choisir un *instant approprié*, *un jour heureux*, tel que la *conjonction* ou tout autre aspect favorable : par leurs cérémonies (magiques), ils croyaient pouvoir faire passer dans ces figures ou *idoles* les influences des êtres supérieurs (leurs modèles). C'étaient ces idoles qu'adoraient les *Kaldéens-sabéens*. Dans le culte qu'on leur rendait, il fallait être vêtu de la couleur propre....

« Ainsi, par leurs pratiques, les astrologues introduisirent l'idolâtrie, *ayant pour objet de se faire regarder comme les dispensateurs des faveurs des cieux*; et parce que les peuples anciens étaient entièrement adonnés à l'agriculture, ils leur persuadaient qu'ils avaient le pouvoir de disposer des *pluies* et des autres biens des saisons; ainsi, toute l'agriculture s'exerçait par des règles d'astrologie, et les prêtres faisaient des talismans pour chasser les sauterelles, les mouches, etc. » Voyez *Maimonides*, *More Nebuchim*, pars III, c. 9.

« Les prêtres égyptiens, indiens, perses, etc., prétendent

lier les dieux à leurs idoles, les faire descendre du ciel à leur gré; il menacent le soleil et la lune de révéler les secrets des mystères, d'ébranler les *cieux*, etc. » (*Eusèbe, Præparat. evang.*, page 198; et Yamblique, *de Mysteriis Ægyptiorum.*)

(48) Page 180. (*Était censé en remplir les rôles astronomiques.*) Ce sont les propres expressions d'Yamblique, *de Symbolis Ægyptiorum*, c. 2, sec. 7. Il était le grand Protée, le métamorphiste universel.

(49) Page 181. (*Votre tonsure est le disque du soleil.*) « Les Arabes, dit Hérodote, lib. III, se rasent la tête en rond et autour des tempes, ainsi que se la rasait, disent-ils, Bacchus (qui est le soleil). » Jérémie, c. 25, v. 23, parle de cette coutume. La touffe que conservent le musulmans est encore prise du soleil, qui, chez les Égyptiens, était peint, au solstice d'hiver, n'ayant plus *qu'un cheveu sur la tête.* (*Votre étole est son zodiaque.*) Les étoles de la déesse de Syrie et de la Diane d'Éphèse, d'où dérive celle des prêtres, portent les douze animaux du zodiaque. Les chapelets se retrouvent dans toutes les idoles indiennes, composées il y a plus de 4500 ans, et leur usage est universel et immémorial en Asie. La crosse est précisément le bâton de Bootes ou Osiris. (*Voy.* pl. III.) Tous les lamas portent la mitre, ou bonnet conique, qui était l'emblème du soleil.

(50) Page 182. (*On en fit la vie historique d'Hercule.*) *Voyez* l'ouvrage de Depuis, *Origine des Constellations* et *Origine de tous les Cultes.*

(51) Page 183. (*La réunion de ces figures avait des*

sens convenus.) Le lecteur verra sans doute avec plaisir plusieurs exemples des hiéroglyphes des anciens.

« Les Égyptiens, dit Hor-Apollo, désignent l'éternité par les figures du soleil et de la lune. Ils figurent le monde par un serpent bleu à *écailles jaunes* (*les étoiles*; c'est le dragon chinois). S'ils veulent exprimer l'année, ils représentent *Isis*, qui dans leur langue se nomme aussi *Sothis*, ou la *canicule*, première des constellations, par le lever de qui l'année commençait. Son inscription à *Saïs* était : *C'est moi qui me lève dans la constellation du chien.*

« Ils figurent aussi l'année par un *palmier*, et le mois par un *rameau*, parce que, chaque mois, le palmier pousse une branche.

« Ils la figurent par le quart d'un arpent. (L'arpent entier, divisé en *quatre*, désignait la période bissextile de quatre ans : l'abréviation de cette figure du champ quadripartite est visiblement la lettre *ha* ou *héth*, septième de l'alphabet samaritain ; les lettres alphabétiques pourraient bien n'être que des abréviations d'hiéroglyphes astronomiques, et par cette raison on aurait écrit de droite à gauche, dans le sens de la marche des étoiles.) Ils désignent un *prophète* par l'image d'un *chien*, attendu que l'astre-chien (*Anoubis*) annonce par son lever l'inondation.

« Ils peignent l'inondation par un lion, parce qu'elle arrive sous ce signe; et de là, dit Plutarque, l'usage des figures de lion vomissant de l'eau à la porte des temples.

« Ils expriment Dieu et la destinée par une étoile. Ils représentent aussi Dieu, dit Porphyre, par une pierre *noire*, parce que sa nature est *ténébreuse, obscure*. Toutes les choses blanches expriment les dieux *célestes, lumineux*; toutes les *circulaires* expriment le *monde*, la *lune*, le *soleil*, les *orbites*; tous les *arcs* et *croissans*, la lune.... Ils figurent le *feu* et les dieux de l'Olympe par des *pyramides* et des *obélisques* (le nom du soleil, *Baal*, se trouve dans ce dernier mot); le soleil par un *cône* (la mitre d'Osiris);

ı terre, par un cylindre (qui roule); la puissance géné-
atrice (de l'air) par le *phallus*, et celle de la terre par un
riangle, emblème de l'organe femelle. (*Eusèbe Præparat.
vang.*, p. 98.)

« Le limon, dit Yamblique, *de Symbolis*, sect. 7, c. 2,
ésigne la *matière*, la puissance *générative* et *nutritive*;
out ce qui reçoit la *chaleur*, la *fermentation* de la vie.

« Un homme assis sur le *lotos* ou *nénuphar* désigne l'*es-
rit moteur* (le soleil), qui, de même que cette plante vit
ans l'eau sans toucher au limon, existe pareillement séparé
e la matière, nageant dans l'espace, *se reposant sur lui-
néme*; *rond* dans tous ses parties comme le fruit, les feuilles
t les fleurs du *lotos*. (Brahma a des yeux de lotos, dit le
Chaster Néardisen, pour désigner son intelligence, son
eil, qui surnage à tout, comme la fleur du *lotos* sur l'eau.)
Jn homme au timon d'un vaisseau, continue Yamblique,
lésigne le *soleil* qui *gouverne* tout. Et Porphyre nous dit
que c'est encore lui que représente un homme dans un vais-
eau sur un crocodile (amphibie, emblème de l'air et de
'eau).

« A Éléphantine on adorait une figure d'homme *assis*,
le couleur bleue, ayant une tête de *belier*, et des cornes
lu bouc qui embrassaient le disque; le tout pour figurer la
onction du soleil dans le belier avec la lune; la couleur
bleue désigne la puissance attribuée à la lune, dans cette
conjonction, d'élever les eaux en *nuages*. (Apud Eusèb.,
Præparat. evangel., page 116.)

« L'épervier est l'emblème du *soleil* et de la *lumière*, à
raison de son vol rapide et élevé au plus haut de l'air, où
abonde la lumière.

« Le poisson est l'emblème de l'aversion, et l'hippopotame
de la violence, parce que, dit-on, il tue son père et viole
sa mère. De là, dit Plutarque, l'inscription hiéroglyphique
du temple de Saïs, où l'on voit peints sur le vestibule,
1°. un enfant, 2°. un vieillard, 3°. un épervier, 4°. un

poisson, et 5°. un hippopotame; ce qui signifie, 1°. arrivant (à la vie) : et 2°. partant, 3°. Dieu, 4°. hait, 5°. l'injustice. (Voyez *Isis* et *Osiris*.)

« Les Égyptiens, ajoute-t-il, peignent le *monde* par un scarabée, parce que cet insecte pousse à contre-sens de sa marche une boule qui contient ses *œufs*, comme le ciel des fixes pousse le *soleil* (jaune de l'œuf) à contre-sens de sa rotation.

« Ils peignent le monde par le nombre *cinq*, qui est celui des élémens, savoir, dit Diodore, la terre, l'eau, l'air, le feu et l'éther ou *spiritus* (ils sont les mêmes chez les Indiens); et selon les mystiques, dans Macrobe, ce sont le Dieu suprême ou premier mobile, l'intelligence, ou *mens*, née de lui, l'âme du monde qui en procède, les sphères célestes et les choses terrestres. De là, ajoute Plutarque, l'analogie de *penté*, *cinq* (en grec), à *Pan le tout*.

« L'âne, dit-il encore, désigne *Typhon*, parce qu'il est de couleur *rousse*, comme lui; or, Typhon est tout ce qui est *bourbeux*, limoneux (et j'observerai qu'en hébreu, *limon*, couleur *rousse*, et *âne*, sont des mots formés de la même racine *hamr*). De plus, Yamblique nous a dit que le *limon* désignait la *matière*, et il ajoute ailleurs que tout *mal*, toute *corruption*, viennent de la matière; ce qui, comparé au mot de Macrobe, *tout est périssable*, sujet au changement dans la sphère céleste, nous donne la théorie du système d'abord physique, puis moralisé, du *bien* et du *mal*, des anciens. (*Voyez* encore le Mémoire *sur le zodiaque de Dendera*, que le savant Dupuis a inséré dans le journal intitulé *Revue philosophique*, année 1801.)

(52) Page 186. (*Une cause insensée de superstition.*) C'est le propre texte de Plutarque, qui raconte que ces divers cultes furent donnés par un roi d'Égypte, aux différentes villes, pour les désunir et les asservir (et ces rois

étaient pris dans la caste des prêtres). Voyez *Isis* et *Osiris*.

(53) Page 188. (*Dans la projection de la sphère que traçaient les prêtres astronomes.*) Les anciens prêtres eurent trois espèces de projection, qu'il est utile de faire connaître au lecteur.

« Nous lisons dans *Eubulus*, dit Porphyre, que *Zoroastre* fut le premier qui, ayant choisi dans les montagnes voisines de la Perse une caverne agréablement située, la consacra à *Mithra* (le soleil), *créateur* et *père* de toutes choses, c'est-à-dire qu'ayant partagé cet antre en divisions géométriques qui représentaient les *climats* et les *élémens*, il imita en petit l'ordre et la disposition de l'univers par *Mithra*. Après Zoroastre, ce devint un usage de consacrer les antres à la célébration des *mystères ;* en sorte que, de même que les temples sont affectés aux dieux célestes, les autels champêtres aux héros et aux dieux terrestres, les souterrains aux dieux *infernaux* (inférieurs); de même les *antres* et les grottes furent spécialement attribués au *monde*, à l'*univers* et aux nymphes ; de là est venue à Pythagore et à Platon l'idée d'appeler le *monde* une *caverne*, un *antre*. (*Porphyre, de Antro Nympharum.*)

« Voici donc une première projection en relief ; et quoique les Perses aient fait honneur de son invention à Zoroastre, on peut assurer qu'elle eut lieu chez les Égyptiens, et que même, étant la plus simple, elle dut y être la plus ancienne : les cavernes de Thèbes, remplies de peintures, autorisent ce sentiment. »

En voici une seconde : « Les *prophètes* ou *hiérophantes* des Égyptiens, dit l'évêque de Synnésius, qui avait été *initié* aux mystères, ne permettent pas aux ouvriers ordinaires de faire les idoles ou images de dieux ; mais ils descendent eux-mêmes dans les *antres* sacrés, où ils ont des coffres cachés, qui renferment certaines *sphères* sur les-

quelles ils composent ces *images*, en secret et à l'insu du *peuple*, qui méprise les choses simples et naturelles, et qui veut des *prodiges* et des fables (*Syn.*, *in Calvit.*). » C'est-à-dire que les prêtres avaient des sphères armillaires comme les nôtres; et ce passage, si concordant avec celui de Chæremon, nous donne la clef de toute leur *théologie astrologique.*

Enfin ils avaient des *plans plats* dans le genre de la planche III; avec cette différence, que leurs plans, très compliqués, portaient toutes leurs divisions fictives de *décans* et *sous-décans*, avec les indications (hiéroglyphiques) de leurs influences. Kirker en a donné une copie dans son OEdipe égyptien, et Gébelin un fragment figuré dans son volume du calendrier (sous le nom de *Zodiaque égyptien*). Les anciens Égyptiens, dit l'astrologue *Julius Firmicus* (*Astron.*, lib. II, c. 4, et lib. IV, c. 16), divisent chaque signe du zodiaque en trois sections; et chaque section fut sous la direction d'un être fictif, qu'ils appelèrent *décan* ou *chef de dizaine*; en sorte qu'il y eut trois *décans* par mois, et trente-six par an. Or, ces *décans*, qui furent aussi appelés *dieux* (theoi), réglaient les destinées des hommes... et ils étaient spécialement placés dans certaines étoiles... Dans la suite on imagina en chaque dizaine trois autres *dieux*, que l'on appela les *dispensateurs*; de sorte qu'il y en eut neuf par mois, qui furent encore divisés en un nombre infini de *puissances*. (Les Perses et les Indiens firent leurs sphères sur des plans semblables; et si l'on dressait un tableau de la description qu'en donne Scaliger à la fin de Manilius, l'on y verrait précisément la définition de leurs hiéroglyphes, car chaque article en est un.)

(54) Page 189. (*L'hémisphère d'hiver lui était antipode.*) Voilà précisément pourquoi le nom d'Ahrimanes était toujours écrit par les Perses, renversé ainsi, *uɐɯıɹɥ∀*.

(55) Page 189. (*Typhon, c'est-à-dire le déluge, à raison des pluies.*) Typhon, prononcé *touphan* par les Grecs, est précisément le *touphan* arabe, qui veut dire *déluge* ; et tous ces *déluges* des *mythologies* ne sont, tantôt que l'*hiver* et les pluies, et tantôt le débordement du Nil ; de même que les prétendus *incendies* qui doivent terminer le *monde,* ne sont que la *saison* d'été. Voilà pourquoi *Aristote* (*de Meteoris,* lib. I, c. 14) dit que l'hiver de la grande année cyclique est un *déluge,* et son été un *incendie.* « Les Égyptiens, dit Porphyre, emploient chaque année un talisman en *mémoire* du monde ; au solstice d'été, ils marquent de *rouge* les *maisons,* les *troupeaux,* les *arbres,* disant que ce jour-là tout le monde a été *incendié.* C'était aussi alors que se célébrait la danse *pyrrhique* ou de l'*incendie.* » (Et ceci explique l'origine des purifications par le feu et par l'eau : car ayant appelé le tropique du cancer *porte des cieux* et de la *chaleur,* ou *feu* céleste, et celui du capricorne *porte du déluge* ou de l'*eau,* il fut censé que les esprits ou âmes qui passaient par ces portes pour aller et venir aux cieux, étaient *rôtis* ou *baignés* ; de là le *baptême* de Mithra, et le passage à travers les flammes, pratiqués dans tout l'Orient long-temps avant Moïse.)

(56) *Ibid.* (*Dans la Perse, dans un temps postérieur.*) Dans un temps postérieur, c'est-à-dire lorsque le belier devint le signe équinoxial, ou plutôt lorsque le dérangement du ciel eut fait apercevoir que ce n'était plus le taureau.

(57) Page 190. (*Tous les actes religieux du genre gai.*) Toutes les fêtes anciennes, relatives au retour ou à l'exaltation du soleil, portaient ce caractère : de là les *hilaria* du calendrier romain au *passage* (pascha) de l'équinoxe vernal. Les danses étaient des imitations de la

marche des planètes : celle des derviches la figure encore aujourd'hui.

(58) *Ibid.* (*Tous les actes religieux du genre triste.*) « On n'offre, dit Porphyre, de sacrifices sanglans qu'aux démons et aux génies malfaisans, pour détourner leur colère... Les démons aiment le sang, l'*humidité*, la puanteur. » *Apud Euseb., Præp. ev.*, p. 173.

« Les Égyptiens, dit Plutarque, n'offrent de victimes sanglantes qu'à Typhon. On lui immole un bœuf roux; et l'animal de sacrifice est un animal exécré, chargé de tous les *péchés du peuple* (le bouc de Moïse). » Voyez *de Iside et Osiride.*

(*Ce partage des animaux en sacrés et abominables.*) Strabon dit, à l'occasion de Moïse et des Juifs : « De la superstition sont nées les prohibitions de certaines viandes et les circoncisions. » — Et j'observe, à l'égard de cette dernière pratique, que son but était d'enlever au symbole d'Osiris (phallus) l'*obstacle* prétendu de la fécondation : obstacle qui portait le sceau de Typhon, « dont la nature, dit Putarque, est tout ce qui *empêche, s'oppose, fait obstruction.* »

(59) Page 196. (*Les heureux n'y donneront point d'ombre.*) Il est à ce sujet un passage de Plutarque si intéressant et si explicatif de tout ce système, que le lecteur nous saura gré de le lui citer en entier. Après avoir dit que la théorie du *bien* et du *mal* avait de tout temps exercé les physiciens et les théologiens : « Plusieurs, ajoute-t-il, croient qu'il y a deux dieux dont le penchant opposé se plaît, l'un au *bien* et l'autre au *mal;* ils appellent spécialement *dieu* le premier, et *génie* ou *daemon* le second. Zoroastre les a nommés *Oromaze* et *Ahrimanes;* et il a dit que de tout ce qui tombe sous nos sens, la lumière est

l'être qui représente le mieux l'un, les ténèbres et l'ignorance, l'autre. Il ajoute que *Mithra* leur est *intermédiaire;* et voilà pourquoi les Perses appellent *Mithra* le *médiateur* ou l'*intermédiaire*. Chacun de ces dieux a des plantes et des animaux qui lui sont particulièrement consacrés : par exemple, les chiens, les oiseaux, les hérissons, sont affectés au bon génie; tous les animaux *aquatiques*, au mauvais.

« Les Perses disent encore qu'Oromaze naquit ou fut formé de la lumière la plus pure; Ahrimanes, au contraire, des ténèbres les plus épaisses; qu'Oromaze fit *six* dieux aussi bons que lui, et qu'Ahrimanes leur en opposa six méchans; qu'ensuite *Oromaze se tripla* (Hermès trismégiste), et s'éloigna du soleil autant que le soleil est éloigné de la terre; et qu'il fit les étoiles, et entre autres *Sirius*, qu'il plaça dans les cieux comme un *gardien* et une *sentinelle*. Or, il fit encore vingt-quatre autres dieux qu'il plaça dans un *œuf;* mais Ahrimanes en créa vingt-quatre autres qui percèrent l'*œuf*, et alors les biens et les maux furent mêlés (dans l'univers). Mais enfin Ahrimanes doit être un jour vaincu, et la terre deviendra *égale* et *aplanie*, afin que tous les hommes vivent heureux.

« Théopompe ajoute, d'après les livres des mages, que tour à tour l'un de ces dieux domine tous les trois mille ans, pendant que l'autre a du *dessous;* qu'ensuite ils combattent à armes égales pendant trois autres mille ans; mais enfin que le mauvais génie doit succomber (sans retour). *Alors les hommes deviendront heureux, et ne donneront point d'ombre.* Or, le dieu qui médite ces choses se repose en attendant qu'il lui plaise de les exécuter. » (*De Iside et Osiride.*)

L'allégorie se montre à découvert dans tout ce passage. L'*œuf* est la sphère des fixes, le *monde;* les six dieux d'Oromaze sont les six signes de l'été; les six dieux d'Ahrimanes, les six signes d'hiver. Les quarante-huit dieux créés ensuite, sont les quarante-huit constellations de la

sphère ancienne partagée également entre Ahrimanes et Oromaze. Le rôle de *Sirius, gardien, sentinelle,* décèle l'origine égyptienne de ces idées ; enfin, cette expression, que la terre deviendra *égale* et *aplanie,* et que les *hommes heureux ne donneront point d'ombre,* nous montre que le *paradis véritable était l'équateur.*

(60) Page 196. (*Les cérémonies de l'antre de Mithra.*) Dans les antres factices que les prêtres pratiquèrent partout, on célébrait des mystères qui consistaient, dit Origène contre Celse, *à imiter les mouvemens* des *astres,* des *planètes* et de tous les cieux. Les initiés portaient des noms de constellations, et prenaient des figures d'animaux. L'un était déguisé en lion, l'autre en corbeau, celui-ci en belier : de là les masques de la première comédie. Voyez *Antiq. dévoilée,* tome II, page 244. Dans les mystères de Cérès, le chef de la *procession* s'appelait *créateur ;* le porteur de flambeau, le *soleil ;* celui qui était près de l'autel, la *lune ;* le héraut ou diacre, *Mercure.* En Égypte, il y avait une fête où des hommes et des femmes représentaient l'*année,* le *siècle,* les *saisons,* les parties du jour, et ils suivaient Bacchus (Athénée, lib. V, c. 7). Dans l'antre de *Mithra,* il y avait une échelle à sept échelons ou degrés, figurant les sept sphères des planètes, par où montaient et descendaient les *âmes :* c'est précisément l'échelle de la vision de Jacob ; ce qui indique, à cette époque, tout le système formé. Il y a à la Bibliothéque royale un superbe volume de peinture des dieux de l'Inde, où l'échelle se trouve représentée avec les âmes qui y montent, *planche dernière.*

Voy. l'*Astronomie ancienne* par Bailly, où nos assertions sur les connaissances des prêtres sont amplement prouvées.

(61) Page 199. (*Dont toutes les parties avaient une*

liaison intime.) Ce sont les propres paroles de Yamblique, *de Myst. Ægypt.*

(62) Page 199. (*Un fluide igné, électrique.*) Plus je considère ce que les anciens ont entendu par *æther* et *esprit*, et ce que les Indiens nomment l'*akache*, plus j'y trouve d'analogie avec le fluide électrique. Un fluide lumineux remplissant l'univers, composant la matière des astres, principe de mouvement et de chaleur, ayant des molécules rondes, lesquelles s'insinuant dans un corps le remplissent en s'y dilatant, quelle que soit son étendue : quoi de plus ressemblant à l'électricité?

(63) *Ibid.* (*Le cœur ou le foyer.*) Les physiciens, dit Macrobe, appelèrent le soleil *cœur* du monde, c. 20, *Som. Scip.* Les Égyptiens, dit Plutarque, appellent l'orient le *visage*, le nord le *côté droit*, le midi le *côté gauche* du monde (parce que le cœur y est placé); sans cesse ils comparaient l'univers à un *homme*; et de là le *Microcosme* si célèbre des *alchimistes*. Observons, en passant, que les alchimistes, les cabalistes, les francs-maçons, les magnétiseurs, les martinistes et tous les visionnaires de ce genre, ne sont que des disciples égarés de cette école antique. Consultez encore le pythagoricien *Ocellus Lucanus*, et l'*OEdipus Ægyptiacus* de Kircher, tome II, page 205.

(64) *Ibid.* (*Dans l'éther, au milieu de la voûte des cieux.*) Cette comparaison à un jaune d'œuf porte, 1°. sur l'analogie de la figure *ronde* et *jaune*; 2°. sur la situation au *milieu*; 3°. sur le *germe* ou principe de vie placé dans le jaune. La figure ovale serait-elle relative à l'*ellipse des orbites?* Je suis porté à le croire. Le mot *orphique* offre d'ailleurs une remarque nouvelle. Macrobe dit (*Som. Scip.*, c. 14 et 20) que le soleil est la *cervelle*

de l'univers, et que c'est par analogie que dans l'homme le crâne est *rond,* comme l'astre siége de l'intelligence : or, le mot *œrph* (par aïn) signifie en hébreu le *cerveau* et son siége (*cervix*); alors *Orphée* est le même que *Bedou* ou *Baits,* et les *bonzes* sont ces mêmes *orphiques* que Plutarque nous peint comme des charlatans qui ne mangeaient point de viande, vendaient des talismans, des pierres, etc., et trompaient les particuliers et même les *gouvernemens.* Voyez *un savant mémoire de Fréret sur les Orphiques. Acad. des Inscrip.,* tome XXIII, in-4°.

(65) Page 200. (*Sur sa tête une sphère d'or.*) *Voyez* Porphyre, dans Eusèbe, *Præparat. evangel.,* lib. III, page 115.

(66) Page 202. (*De là tout le système de l'immortalité de l'âme.*) Dans le système des premiers spiritualistes, l'âme n'était point créée avec le corps, ou en même temps que lui, pour y être insérée; elle existait antérieurement et de toute éternité. Voici, en peu de mots, la doctrine qu'expose Macrobe à cet égard. *Som. Scip. passim.*

« Il existe un fluide *lumineux, igné, très subtil,* qui, sous le nom d'*æther* et de *spiritus,* remplit l'univers. Il compose la substance du soleil et des astres; il est le principe et l'*agent essentiel* de tout mouvement, de toute vie; il est la Divinité. Quand un corps doit être animé sur la terre, une molécule *ronde* de ce fluide gravite par la voie lactée vers la sphère lunaire; et, parvenue là, elle se combine avec un *air* plus grossier, et devient propre à s'associer à la matière. Alors elle entre dans le corps qui se forme, le remplit tout entier, l'anime, croît, souffre, grandit et diminue avec lui; lorsque ensuite il périt, et que ses élémens grossiers se dissolvent, cette molécule *incorruptible* s'en sépare; et elle se réunirait de suite au grand océan de

l'éther, si sa combinaison avec l'*air* lunaire ne la retenait : c'est cet air (ou *gaz*) qui, conservant les formes du corps, reste dans l'état d'ombre ou de fantôme, image parfaite du défunt. Les Grecs appelaient cette ombre l'*image* ou l'*idole* de l'âme ; les pythagoriciens la nommaient son *char*, son *enveloppe ;* et l'école rabbinique, son *vaisseau*, sa *nacelle.* Lorsque l'homme avait bien vécu, cette âme entière, c'est-à-dire son *char* et son *æther* remontaient à la lune, où il s'en faisait une séparation ; le *char* vivait dans l'élysée *lunaire ;* et l'*æther* retournait aux *fixes,* c'est-à-dire à Dieu : car, dit Macrobe, plusieurs appellent *Dieu* le ciel des fixes (c. 14).

« Si l'homme n'avait pas bien vécu, l'âme restait sur terre pour se purifier, et elle errait çà et là, à la manière des ombres d'Homère, qui connut toute cette doctrine, en Asie, trois siècles avant que Phérécide et Pythagore l'eussent rajeunie en Grèce. Hérodote dit, à cette occasion, que tout le *roman de l'âme et de ses transmigrations a été inventé par les Égyptiens,* et répandu en Grèce par des hommes qui s'en sont prétendus les auteurs. Je sais leurs noms, dit-il, mais je veux les taire (lib. II). Cicéron y supplée, en nous apprenant positivement que ce fut Phérécide, maître de Pythagore (*Tuscul.,* lib. I, §. 16). Dans la Syrie et dans la Judée, nous trouvons une preuve palpable de son existence, cinq siècles avant Pythagore, en cette phrase de Salomon, où il dit « Qui sait si l'esprit « de l'homme monte dans les régions supérieures ? Pour « moi, méditant sur la condition des hommes, j'ai vu « qu'elle était la même que celle des animaux. Leur fin est « la même, l'homme périt comme l'animal, ce qui reste « de l'un n'est pas plus que ce qui reste de l'autre ; tout « est néant. » *Eccles,* c. III, v. 11.

Et telle avait été l'opinion de Moïse, comme l'a bien observé le traducteur d'Hérodote (Larcher), dans sa première édition, note 389 du liv. II, où il dit aussi que l'*immorta-*

lité ne s'introduisit chez les Hébreux que par la communication des Assyriens. Du reste, tout le système pythagoricien, bien analysé, n'est qu'un pur système de physique mal entendu.

(67) Page 205. (*Ses noms mêmes, tous dérivés.*) En dernière analyse, tous les noms de la Divinité reviennent à celui d'un *objet matériel* quelconque, qui en fut censé le siége. Nous en avons vu une foule d'exemples : donnons-en un encore dans notre propre mot *dieu*. Ce terme, comme l'on sait, est le *deus* des Latins, qui lui-même est le *theos* des Grecs. Or, de l'aveu de Platon (*in Cratylo*), de Macrobe (*Saturn.*, lib. I, c. 24), et de Plutarque (*Isis et Osiris*), sa racine est *théin*, qui signifie *errer*, comme *planéin*; c'est-à-dire qu'il est synonyme à *planètes*, parce que, ajoutent ces auteurs, *les anciens Grecs, ainsi que les barbares, adoraient spécialement les planètes*. Je sais que l'on a beaucoup décrié cette recherche des étymologies ; mais si, comme il est vrai, les *mots* sont les *signes* représentatifs des *idées*, la généalogie des uns devient celle des autres, et un bon dictionnaire étymologique serait la plus parfaite *histoire* de l'entendement humain. Seulement il faut porter dans cette recherche des précautions que l'on a pas prises jusqu'à ce jour, et entre autres il faut avoir fait une comparaison exacte de la valeur des lettres des divers alphabets. Mais, pour continuer notre sujet, nous ajouterons que dans le phénicien le mot *thah* (par aïe) signifie aussi *errer*, et qu'il paraît être la source de *théin*. Si l'on veut que *deus* dérive du grec *Zeus*, nom propre de *You-piter*, ayant pour racine *zaw*, *je vis*, il reviendra précisément au sens de *you*, et signifiera l'*âme* du monde, le *feu principe*. *Divus*, qui ne signifie que *génie*, *dieu* de second ordre, me paraît venir de l'oriental *div* pour *dib*, *loup* et *chacal*, l'un des emblèmes du *soleil*. A Thèbes, dit Ma-

crobe, *le soleil était peint sous la forme d'un loup* ou *chacal* (car il n'y a pas de *loups* en Égypte). La raison de cet emblème est sans doute que le *chacal* annonce par ses cris le lever du soleil, ainsi que le coq; et cette raison se confirme par l'analogie des mots *lycos, loup,* et *lyké, lumière du matin,* d'où est venu *lux.*

Dius, qui s'entend aussi du soleil, doit venir de *dih, épervier.* « Les Égyptiens, dit Porphyre (*Eusèb., Præp.* « *évang.,* page 92), peignirent le soleil sous l'emblème « d'un *épervier,* parce que cet oiseau vole au plus haut « des airs, où abonde la lumière. » Et, en effet, on voit sans cesse au Kaire des milliers de ces oiseaux planer dans l'air, d'où ils ne descendent que pour importuner de leur cri, qui imite la syllabe *dih;* et ici, comme dans l'exemple précédent, se trouve l'analogie des mots *dies, jour, lumière,* et *dius, dieu, soleil.*

(68) Page 206. (*Les disputes hâtèrent le progrès des sciences et des découvertes.*) L'une des preuves les plus plausibles que ces systèmes furent inventés en Égypte, réside surtout en ce que ce pays est le seul où l'on voit un corps complet de doctrine formé dès la plus haute antiquité.

Clément d'Alexandrie nous a transmis (*Stromat.*, lib. VI) un détail curieux de 42 volumes que l'on portait dans la procession d'Isis. « Le chef, dit-il, ou chantre, « porte un des instrumens, symboles de la musique, et deux « livres de Mercure, contenant, l'un des hymnes aux dieux, « l'autre la liste des rois. Après lui, l'*horoscope* (l'observa- « teur du temps) porte une palme et une horloge, symboles « de l'astrologie; il doit savoir par cœur les quatre livres « de Mercure qui traitent de l'astrologie, le premier sur « l'ordre des planètes, le second sur les levers du soleil et « de la lune, et les deux autres sur les levers et aspects des « astres. L'*écrivain sacré* vient ensuite, ayant des plumes

« sur la tête (comme *Kneph*), et en main un livre, de « l'encre et un *roseau* pour écrire (ainsi que le pratiquent « encore les Arabes); il doit connaître les *hiéroglyphes,* « la description de l'univers, le cours du soleil, de la lune, « des planètes; la division de l'Égypte (en 36 nômes), le « cours du Nil, les instrumens, les ornemens sacrés, les « lieux saints, les mesures, etc. Puis vient le *porte-étole,* « qui porte la coudée de *justice,* ou mesure du Nil, et un « *calice* pour les libations : dix volumes concernent les « sacrifices, les hymnes, les prières, les offrandes, les « cérémonies, les fêtes. Enfin, arrive le *prophète,* qui « porte dans son sein et à découvert une *cruche;* il est « suivi par ceux qui portent les *pains* (comme aux noces « de Cana). Ce prophète, en qualité de président des mys- « tères, apprend dix (autres) volumes sacrés, qui traitent « des lois, des dieux et de toute la discipline des prê- « tres, etc. Or, il y a en tout quarante-deux volumes, dont « trente-six sont appris par ces personnages, les six autres « sont du ressort des *pastophores;* ils traitent de la mé- « decine, de la construction du corps humain (l'anatomie), « des maladies, des médicamens, des instrumens, etc. »

Nous laissons au lecteur à déduire toutes les conséquences d'une pareille encyclopédie. On l'attribuait à Mercure; mais Yamblique nous avertit que tout livre composé par les prêtres était dédié à ce *dieu,* qui, à titre de génie ou décan *ouvreur* du zodiaque, présidait à l'ouverture de toute entreprise : c'est le *Janus* des Romains, le *Guianesa* des Indiens, et il est remarquable que *Yanus* et *Guianes* sont homonymes. Du reste, il paraît que ces livres sont la source de tout ce que nous ont transmis les Latins et les Grecs dans toutes les sciences, même en *alchimie,* en nécromancie, etc. Ce que l'on doit le plus regretter est la partie de l'hygiène et de la diététique, dans lesquelles il paraît que les Égyptiens avaient réellement fait de grands progrès et d'utiles observations.

(69) Page 207. (*Son dieu n'en fut pas moins un dieu égyptien.*) « A une certaine époque, dit Plutarque (*de* « *Iside*), tous les Égyptiens font peindre leurs dieux ani- « maux. Les Thébains sont les seuls qui ne paient pas de « peintres, parce qu'ils adorent un dieu dont les formes ne « tombent pas sous les sens, et ne se figurent point. » Et voilà le dieu que Moïse, élevé à Héliopolis, adopta par préférence, mais qu'il n'inventa point.

(70) *Ibid.* (*Et Yahouh, décelé par son propre nom.*) Telle est la vraie prononciation du *Jehovah* de nos modernes, qui choquent en cela toutes les règles de la critique, puisqu'il est constant que les anciens, surtout les orientaux Syriens et Phéniciens, ne connurent jamais ni le *J* ni le *V*, venus des Tartares. L'usage subsistant des Arabes, que nous rétablissons ici, est confirmé par Diodore, qui nomme *Iaw* le *dieu* de Moïse (lib. I.); et l'on voit que *Iaw* et *Iahouh* sont le même mot : l'identité se continue dans celui de *Ioupiter;* mais, afin de la rendre plus complète, nous allons la démontrer par le sens même.

En hébreu, c'est-à-dire dans l'un des dialectes de la langue commune à la Basse-Asie, le mot *Yahouh* équivaut à notre propre périphrase *celui qui est lui,* l'*être existant,* c'est-à-dire le *principe de la vie,* le *moteur,* ou même le *mouvement* (l'âme universelle des êtres). Or, qu'est-ce que Jupiter? Écoutons les Latins et les Grecs expliquant leur théologie : « Les Égyptiens, dit Diodore d'après Manethon, « prêtre de Memphis; les Égyptiens, donnant des noms aux « *cinq élémens,* ont appelé l'*esprit* (ou éther) *Youpiter,* « à raison du *sens propre de ce mot,* car l'*esprit* est la « *source de la vie,* l'auteur du *principe vital* dans les « animaux; et c'est par cette raison qu'ils le regardèrent « comme le *père,* le *générateur des êtres.* » Voilà pourquoi Homère dit *père* et *roi* des hommes et des dieux. (*Diod.,* lib. I, sect. I.)

..

Chez les théologiens, dit Macrobe, Youpiter est l'âme du monde; de là le mot de Virgile : *Muses, commençons par Youpiter : tout est plein de Youpiter* (*Songe de Scipion*, c. 17); et dans les *Saturnales*, il dit : *Jupiter est le soleil lui-même;* c'est encore ce qui a fait dire à Virgile : « L'esprit alimente la vie (des êtres), et l'*âme* répandue « dans les vastes membres (de l'univers), en agite la masse « et ne forme qu'un corps immense. »

« Ioupiter, disent les vers très anciens de la secte des or- « phiques nés en Égypte, vers recueillis par Onomacrite, « au temps de Pisistrate : Ioupiter, que l'on peint la foudre « à la main, est le commencement, l'origine, la fin et le « milieu de toutes choses : puissance une et universelle, il « régit tout, le ciel, la terre, le feu, l'eau, les élémens, « le jour, la nuit. Voilà ce qui compose son corps immense : « ses yeux sont le soleil et la lune; il est l'éternité, l'es- « pace. Enfin, ajoute Porphyre, Jupiter est le *monde*, « l'*univers*, ce qui constitue l'*existence* et la *vie* de tous « les êtres. Or, continue le même auteur, comme les phi- « losophes dissertaient sur la nature et les parties consti- « tuantes de ce *dieu*, et qu'ils n'imaginaient aucune figure « qui représentât tous ses attributs, ils le peignirent sous « l'apparence d'un homme... Il est *assis*, pour faire allu- « sion à son essence immuable; il est découvert dans la « partie supérieure du corps, parce que c'est dans les parties « supérieures de l'univers (les astres) qu'il s'offre le plus « à découvert; il est couvert depuis la ceinture, parce qu'il « est le plus voilé dans les choses terrestres; il tient un « sceptre de la main gauche, parce que le cœur est de ce « côté et que le cœur est le siége de l'entendement, qui « (dans les hommes) règle toutes les actions. » (V. *Eusèb.*, *Præparat. evang.*, page 100.)

Enfin, voici un passage du géographe philosophe Strabon, qui lève tous les doutes sur l'identité des idées de Moïse et de celles des théologiens païens.

« Moïse, qui fut un des prêtres égyptiens, enseigna que « c'était une erreur monstrueuse de représenter la Divinité « sous les formes des animaux, comme faisaient les Égyp- « tiens, ou sous les traits de l'homme, ainsi que le prati- « quent les Grecs et les Africains : cela seul est la *Divinité*, « disait-il, qui compose le ciel, la terre et tous les êtres, « ce que nous appelons le *monde*; l'*universalité* des *choses*, « la *nature* : or, personne d'un esprit raisonnable ne s'avi- « sera d'en représenter l'image par celle de quelqu'une des « choses qui nous environnent ; c'est pourquoi, rejetant « toute espèce de simulacres (idoles), Moïse voulut qu'on « adorât cette divinité sans emblème et sous sa propre na- « ture ; il ordonna qu'on lui élevât un temple digne « d'elle, etc. » *Géograph.*, lib. XVI, page 1104, édition de 1707.

La théologie de Moïse n'a donc point différé de celle des sectateurs de l'*âme du monde*, c'est-à-dire des *stoïciens*, et même des *épicuriens*.

Quant à l'histoire de Moïse, Diodore la présente sous un jour naturel, quand il dit, lib. XXXIV et XL, « que les « Juifs furent chassés d'Égypte dans un temps de disette, « où le pays était surchargé d'étrangers, et que Moïse, « homme supérieur par sa prudence et par son courage, « saisit cette occasion pour établir sa nation dans les mon- « tagnes de la Judée ». A l'égard des six cent mille hommes armés que l'*Exode* lui donne, c'est une erreur de copiste, dont le lecteur trouvera la démonstration, tirée des livres mêmes, au tome I. des *Recherches nouvelles sur l'histoire ancienne*.

(71) *Ibid.* (*Sous le nom d'Éi.*) C'était le monosyllabe écrit sur la porte du temple de Delphes. Plutarque en a fait le sujet d'un traité.

(72) Page 208. (*Le nom d'Osiris même.*) Il se trouve en propre terme au chap. 32 du *Deutéronome.* « Les « ouvrages de *Tsour* sont parfaits. » On a traduit *Tsour* par *créateur ;* en effet, il signifie donner des *formes ;* et c'est l'une des définitions d'*Osiris* dans Plutarque.

(73) Page 212. (*Satan, l'archange Michel.*) « Les « noms des anges et des mois, tels que Gabriel, Michel, « Yar, Nisan, etc., vinrent de Babylone avec les Juifs », dit en propres termes le Talmud de Jérusalem. Voyez *Beausobre, Hist. du Manich.*, tome II, page 624, où il prouve que les saints du calendrier sont imités des 365 anges des Perses : et Yamblique, dans ses Mystères égyptiens, sect. 2, chap. 3, parle des anges, archanges, séraphins, etc., comme un vrai chrétien.

(74) Page 213. (*Consacrèrent la théologie de Zoroastre.*) « Toute la philosophie des gymnosophistes, dit « Diogène Laërte, sur l'autorité d'un ancien, est issue de « celle des *mages*, et plusieurs assurent que celle des « Juifs en a tiré aussi son origine » (lib. I, c. 9). Magastène, écrivain distingué du temps de Séleucus Nicanor, et qui avait écrit particulièrement sur l'Inde, parlant de la philosophie des anciens sur les *choses naturelles*, joint dans un même sens les Brachmanes et les Juifs.

(75) Page 214. (*Ramener l'âge d'or sur la terre.*) Voilà la raison de tous ces oracles païens que l'on a appliqués à Jésus, et entre autres de la quatrième églogue de Virgile et des vers sibyllins chez les anciens.

(76) Page 215. (*Au bout des six mille ans prétendus.*) Lisez à ce sujet le chapitre 17 du tome I des *Recherches*

nouvelles sur l'Histoire ancienne, où est expliquée la *Mythologie de la création*. La version des Septante comptait cinq mille et près de six cents ans ; et ce calcul était le plus suivi : on sait combien, dans les premiers siècles de l'Église, cette opinion de la *fin* du monde agita les esprits. Par la suite, les saints conciles s'étant rassurés, ils la taxèrent d'hérésie dans la secte des *millénaires ;* ce qui forme un cas bien particulier ; car, d'après les propres Évangiles que nous suivons, il est évident que Jésus eût été un *millénaire*, c'est-à-dire un *hérétique*.

(77) Page 216. (*Figuré par la constellation du serpent.*) « Les Perses, dit Chardin, appellent la constella-« tion du serpent Ophiucus, *Serpent d'Ève* » ; et ce serpent *Ophiucus* ou *Ophioneus* jouait le même rôle dans la théologie des Phéniciens ; car Phérécide, leur disciple et maître de Pythagore, disait « qu'*Ophioneus serpentinus* « avait été le chef des rebelles à Jupiter ». (Voyez *Mars. Ficin. Apol. Socrate*, p. m. 797, col. 2.) Et j'ajouterai qu'*æphah* (par aïn) signifie en hébreu *vipère, serpent*.

Au sens physique, *séduire, seducere*, n'est qu'*attirer* à soi, mener avec soi.

Voyez dans Hyde, p. 111, édit. de 1760, *de Religione veterum Persarum*, le tableau de *Mithra*, cité ici.

(78) *Ibid.* (*Persée monte de l'autre côté.*) Bien plus, la tête de Méduse, cette tête de femme *jadis si belle*, que Persée coupa et qu'il tient à la main, n'est que celle de la Vierge, dont la tête tombe sur l'horizon précisément lorsque Persée se lève ; et les serpens qui l'entourent sont *Ophiucus* et le *dragon* polaire, qui alors occupent le zénith. Ceci nous indique la manière dont les anciens astrologues ont composé toutes leurs figures et toutes leurs fables ; ils prenaient les constellations qui se trouvaient en

même temps sur la bande de l'horizon ; et en assemblant les parties, ils en formaient des groupes qui leur servaient d'almanach, en caractères hiéroglyphiques : voilà le secret de tous leurs tableaux, et la solution de tous les monstres mythologiques. La Vierge est encore Andromède délivrée par Persée de la baleine qui la *poursuit* (*prosequitur*).

(79) Page 217. (*Allaité par une vierge chaste.*) Tel était le tableau de la sphère persique cité par Aben-Ezra, dans le *Cœlum poeticum* de Blaen, p. 71. « La case du « premier décan de la Vierge, dit cet écrivain, représente « cette belle vierge à longue chevelure, assise dans un fau- « teuil, deux épis dans une main, allaitant un enfant ap- « pelé *Iésus* par quelques nations, et *Christ* en grec. »

Il existe à la Bibliothéque du Roi un manuscrit arabe, n° 1165, dans lequel sont peints les douze signes, et celui de la vierge représente une jeune fille ayant à côté d'elle un enfant ; d'ailleurs, toute la scène de la naissance de Jésus se trouve rassemblée dans le ciel voisin. L'*étable* est la constellation du cocher et de la *chèvre*, jadis le *bouc* : constellation appelée *præsepe Jovis Heniochi*, *étable d'Iou* : et ce mot *Iou* se retrouve dans le nom d'*Iou-seph* (Joseph). Non loin est l'âne de Typhon (la grande ourse), et le bœuf ou taureau, accompagnemens antiques de la crèche. Pierre, portier, est *Janus* avec ses clefs et son front chauve : les douze apôtres sont les génies des douze mois, etc. Cette vierge a joué les rôles les plus variés dans toutes les mythologies ; elle a été l'*Isis des Égyptiens*, laquelle disait dans l'inscription citée par Julien : *Le fruit que j'ai enfanté est le soleil.* La plupart des traits cités par Plutarque, lui sont relatifs, de même que ceux d'*Osiris* conviennent à *Bootes*. Aussi les sept étoiles principales de l'ourse, appelées *chariot de David*, s'appellent-elles *chariot d'Osiris* (*voy.* Kirker) ; et la *couronne* qu'il a derrière lui était

formée de lierre, *Chen Osiris*, *arbre d'Osiris*. La *Vierge* a aussi été appelée *Cerès*, dont les mystères furent les mêmes que ceux d'Isis et de Mithra ; elle a été la *Diane* d'Éphèse, la grande déesse de Syrie, *Cybèle* traînée par les *lions* : *Minerve*, mère de Bacchus ; *Astrée*, vierge pure, qui fut enlevée au ciel à la fin de l'*âge d'or* : *Thémis*, aux pieds de qui est la balance qu'on lui mit en main ; la *Sibylle* de Virgile, qui descend aux *enfers*, ou sous l'hémisphère avec son rameau à la main, etc.

(80) *Ibid.* (*Vivrait abaissé, humble.*) Ce mot *humble* vient du latin *humi-lis*, *humi-jacens*, couché ou penché *à terre* : et toujours le sens physique se montre la racine du sens abstrait et moral.

(81) *Ibid.* (*Qui ressuscitait ou résurgeait dans la voûte des cieux.*) *Resurgere, se lever une seconde fois*, n'a signifié *revenir à la vie* que par une métaphore hardie ; et l'on voit l'effet perpétuel des sens équivoques de tous les mots employés dans les traditions.

(82) Page 118. (*Chris*, c'est-à-dire le *conservateur*.) Selon leur usage constant, les Grecs ont rendu par *x* ou jota espagnol le *hâ* aspiré des Orientaux, qui disaient *hâris* ; en hébreu, *héres* s'entend du *soleil* ; mais en arabe, le mot radical signifie *garder*, *conserver*, et *haris*, *gardien*, *conservateur*. C'est l'épithète propre de *Vichenou* ; et ceci démontre à la fois l'identité des trinités indienne et chrétienne, et leur commune origine. Il est évident que c'est un même système, qui, divisé en deux branches, l'une à l'orient, l'autre à l'occident, a pris deux formes diverses : son trône principal est le système pythagoricien de l'*âme du monde*, ou *Ioupiter*. Cette épithète de

piter ou père ayant passé au *Démi-Ourgos* des platoniciens, il en naquit une équivoque qui fit chercher le *fils*. Pour les philosophes, ce fut l'*entendement, nous* et *logos,* dont les Latins firent leur *verbum :* et l'on touche ici au doigt et à l'œil l'origine du *père éternel* et du *verbe* son fils, qui *procède* de lui (*mens ex Deo nata,* dit Macrobe); l'*anima* ou *spiritus mundi* fut le *Saint-Esprit ;* et voilà pourquoi *Manès, Basilide, Valentin,* et d'autres prétendus hérétiques des premiers siècles, qui remontaient aux sources, disaient que Dieu le père était la lumière inaccessible et suprême du ciel (premier cercle, l'*aplanès*); que le fils était la lumière seconde résidante dans le soleil, et le Saint-Esprit l'air qui enveloppe la terre. (Voyez *Beausobre,* tome II, page 586.) De là, chez les Syriens, son emblème de *pigeon,* oiseau de *Vénus Uranie,* c'est-à-dire de l'air. « Les Syriens (dit *Nigidius in Germanico*) disent qu'une « *colombe* couva plusieurs jours dans l'Euphrate un *œuf* de « poisson, d'où naquit *Vénus.* » Aussi ne mangent-ils pas de pigeon, dit *Sextus Empiricus, Inst. Pyrrh.,* lib. III, c. 23; et ceci nous indique une *période* commencée au signe des poissons (solstice d'hiver). Remarquons d'ailleurs que si *Chris* vient de *Harisch* par un *chin,* il signifiera *fabricateur,* épithète propre du soleil. Ces variantes, qui ont dû embarrasser les anciens, prouvent toujours également qu'il est le véritable type de Jésus, ainsi qu'on l'avait déjà aperçu dès le temps de Tertullien. « Plusieurs, dit cet écri-« vain, pensent avec plus de *vraisemblance,* que le soleil « est notre Dieu; et ils nous renvoient à la religion des « Perses. » (*Apologétique,* c. 16.)

(83) *Ibid.* (*L'une des périodes solaires.*) Voyez l'ode curieuse de *Martianus Capella* au soleil, traduite par Gébelin, volume du *Calendrier,* pages 547 et 548.

(84) Page 226. (*Abolit les sacrifices humains.*) Lisez

la froide déclaration d'Eusèbe, *Præparat. evang.*, lib. 1, p. 11, qui prétend que depuis que le Christ est venu, il n'y a plus eu ni guerres, ni tyrans, ni *anthropophages*, ni pédérastes, ni incestueux, ni sauvages mangeant leurs parens, etc. Quand on lit les premiers docteurs de l'Église, on ne cesse de s'étonner de leur mauvaise foi ou de leur aveuglement. Un travail curieux serait de publier aujourd'hui un demi-volume de leurs passages les plus remarquables, pour mettre en évidence leur folie. La vérité est que le christianisme n'a rien inventé en morale, et que tout son mérite a été de mettre en pratique des principes dont le succès a été dû aux circonstances du temps; c'est-à-dire que le despotisme orgueilleux et dur des Romains, dans ses diverses branches militaires, judiciaires et administratives, ayant lassé la patience des peuples, il se fit, dans les classes inférieures ou populaires, un mouvement de réaction absolument semblable à celui qui, depuis vingt-cinq ans, a lieu en Europe de la part des peuples contre l'oppression des deux castes dites *sacerdotale* et *féodale*.

(85) Page 228. (*Association d'hommes assermentés pour nous faire la guerre.*) C'était l'ordre de Malte, dont les chevaliers faisaient vœu de tuer ou de réduire en esclavage des musulmans, *pour la gloire de Dieu.*

(86) Page 230. (*Un tarif de crimes.*) Tant qu'il existera des moyens de se purger de tout crime, de se racheter de tout châtiment avec de l'argent ou de frivoles pratiques; tant que les grands et les rois croiront se faire absoudre de leurs oppressions et de leurs homicides en bâtissant des temples, en faisant des fondations; tant que les particuliers croiront pouvoir tromper et voler, pourvu qu'ils jeûnent le carême, qu'ils aillent à confesse, qu'ils reçoivent l'extrême-onction, il est impossible qu'il existe aucune morale

privée ou publique, aucune saine législation pratique. Au reste, pour voir les effets de ces doctrines, lisez l'*Histoire de la Puissance temporelle des Papes*, 2 vol. in-8°, Paris, 1811.

(87) *Ibid.* (*Jusque dans le sanctuaire du lit nuptial.*) La confession est une très ancienne invention des prêtres, qui n'ont pas manqué de saisir ce moyen de gouverner... Elle était pratiquée dans les mystères égyptiens, grecs, phrygiens, persans, etc. Plutarque nous a conservé le mot remarquable d'un Spartiate qu'un prêtre voulait confesser. *Est-ce à toi ou à Dieu que je me confesserai?* A Dieu, répondit le prêtre. En ce cas, dit le Spartiate, *homme*, retire-toi. (*Dits remarquables des Lacédémoniens.*) Les premiers chrétiens confessèrent leurs fautes publiquement comme les esséniens. Ensuite commencèrent de s'établir des prêtres, avec l'autorité d'absoudre du péché d'*idolâtrie*.... Au temps de Théodose, une femme s'étant publiquement confessée d'avoir eu commerce avec un diacre, l'évêque Nectaire, et son successeur Chrysostôme, permirent de communier sans confession. Ce ne fut qu'au septième siècle que les *abbés* des couvens imposèrent aux moines et moinesses la confession deux fois l'année; et ce ne fut que plus tard encore que les évêques de Rome la généralisèrent. Quant aux musulmans, qui ont en horreur cette pratique, et qui n'accordent aux femmes ni un caractère moral, ni presque une âme, ils ne peuvent concevoir qu'un honnête homme puisse entendre le récit des actions et des pensées les plus secrètes d'une fille ou d'une femme. Nous, Français, chez qui l'éducation et les sentimens rendent beaucoup de femmes meilleures que les hommes, ne pourrions-nous pas nous étonner qu'une honnête femme pût les soumettre à l'impertinente curiosité d'un moine ou d'un prêtre?

(88) Page 231. (*Corporations ennemies de la société.*) Veut-on connaître l'esprit général des prêtres envers les autres hommes, qu'ils désignent toujours par le nom de peuple, écoutons les docteurs de l'Église eux-mêmes. « Le *peuple,* dit l'évêque Synnesius (*in Calvit.,* p. 515), veut absolument qu'on le trompe; on ne peut en agir autrement avec lui.... Les anciens prêtres d'Égypte en ont toujours usé ainsi : c'est pour cela qu'ils s'enfermaient dans leurs temples, et y composaient, à son insu, leurs mystères ; (et oubliant ce qu'il vient de dire) si le peuple eût été du secret, il se serait *fâché* qu'on le trompât. Cependant, comment faire autrement avec le peuple, puisqu'il est *peuple?* Pour moi, je serai toujours philosophe avec moi, mais je *serai prêtre* avec le peuple. »

« Il ne faut que du babil pour en imposer au peuple, écrivait Grégoire de Nazianze à Jérôme. (*Hieron ad Nep.*) Moins il comprend, plus il admire... Nos Pères et docteurs ont souvent dit, non ce qu'ils pensaient, mais ce que leur faisaient dire les circonstances et le besoin. »

« On cherchait, dit Sanchoniaton, à exciter l'admiration par le merveilleux. » (*Præparat. evang.,* lib. III.) Tel fut le régime de toute l'antiquité; tel est encore celui des brahmes et des lamas, qui retrace parfaitement celui des prêtres d'Égypte. Pour excuser ce système de fourberie et de mensonge, on dit qu'il serait dangereux d'éclairer le peuple, parce qu'il abuserait de ses lumières. Est-ce à dire qu'instruction et friponnerie sont synonymes? Non : mais comme le peuple est malheureux par la sottise, l'ignorance et la cupidité de ceux qui le mènent et l'endoctrinent, ceux-ci ne veulent pas qu'il y voie clair. Sans doute il serait dangereux d'attaquer de front la croyance *erronée* d'une nation ; mais il est un art philanthropique et médical de préparer les yeux à la lumière, comme les bras à la

liberté. Si jamais il se forme une corporation dans ce sens, elle étonnera le monde par ses succès.

(89) *Ibid.* (*Magiciens, devins.*) Qu'est-ce qu'un *magicien,* dans le sens que le peuple donne à ce mot? C'est un homme qui, par des *paroles* et des *gestes,* prétend agir sur les êtres surnaturels, et les forcer de descendre à sa voix, d'obéir à ses ordres. Voilà ce qu'ont fait tous les anciens prêtres, ce que font encore ceux de tous les *idolâtres,* et ce qui, de notre part, leur mérite le nom de *magiciens.* Maintenant quand un prêtre chrétien prétend faire descendre Dieu du ciel, le fixer sur un morceau de levain, et rendre avec ce talisman les âmes pures et en état de grâce, que fait-il lui-même, sinon un *acte de magie?* Et quelle différence y a-t-il entre lui et un chaman tartare, qui invoque les *génies,* ou un brahme indien, qui fait descendre *Vichenou* dans un vase d'eau, pour chasser les mauvais esprits? Mais telle est la *magie de l'habitude et de l'éducation,* que nous trouvons simple et raisonnable en nous, ce qui dans autrui nous paraît extravagant et absurde....

(90) Page 232. (*Denrées du plus grand prix.*) Ce serait une curieuse histoire, que l'histoire comparée des *agnus* du *pape* et des *pastilles* du *grand-lama!* En étendant cette idée à toutes les pratiques religieuses, il y a un très bon ouvrage à faire : ce serait d'accoler par colonnes les traits analogues ou contrastans de croyance et de superstition de tous les peuples. Un autre genre de superstition dont il serait également utile de les guérir, est le respect exagéré pour les *grands;* et, pour cet effet, il suffirait d'écrire les détails de la vie privée de ceux qui gouvernent le monde, princes, courtisans et ministres. Il n'est point de travail plus philosophique que celui-là : aussi avons-nous vu quels cris ils jetèrent quand on publia les Anecdotes de la cour de

Berlin. Que serait-ce si nous avions celles de chaque cour? Si le peuple voyait à découvert toutes les misères et toutes les turpitudes de ses idoles, il ne serait pas tenté de désirer leurs fausses jouissances, dont l'aspect mensonger le tourmente et l'empêche de jouir du bonheur plus vrai de sa condition.

FIN

TABLE.

Pages.

LES RUINES.

Pages

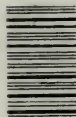
NOTES

FIN DE LA TABLE.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET,
rue de Vaugirard, n° 9.




009655829b


a39003